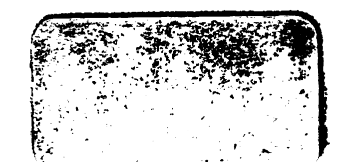
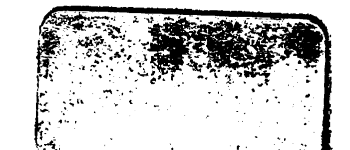

LIBRARY
PRETIOSA FACIT
Collection.
in 1878.




OX LIBRARY
PRETIOSA FACIT
nck Collection.
ented in 1878.



LES NOUVELLES FRANÇOISES.

TOME PREMIER.

TOME PREMIER.

CONTENANT

LOUIS DE BOURBON, *Prince de Condé.*

FRANÇOISE DE FOIX, *Comtesse de Château-Brilland.*

FALDONI ET THÉRÈSE.

ANGÉLIQUE DE LIMEUIL.

LES DEUX SOPHIES.

LES NOUVELLES FRANÇOISES.

PAR M. D'USSIEUX.

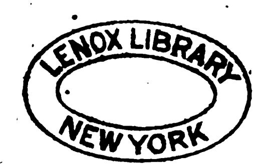
TOME PREMIER.

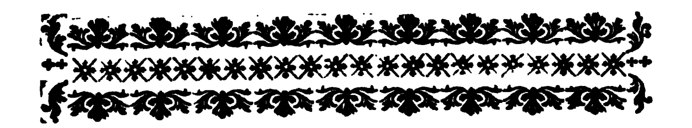


A PARIS,

Chez { NYON l'aîné, Libraire, rue du Jardinet,
BELIN, rue Saint-Jacques.

M. DCC. LXXXIII.


LENOX LIBRARY
NEW YORK



AVERTISSEMENT.

Quelque ſuccès à traiter un genre qui a trouvé plus de partiſans encore que de cenſeurs, m'a déterminé à publier ce Recueil de nouvelles anecdotes. Il ne ſera point, j'oſe l'aſſurer, inférieur à celui qui a paru ſous le titre du *Décaméron Français:* je crois même que du choix des Sujets, il réſultera un nouvel intérêt, un intérêt national.

Cet ouvrage, le dernier de ce genre que je ferai paroître, ſera porté à trois volumes; & le volume ſera compoſé de cinq cayers. Chaque anecdote ſera miſe au jour ſéparément; mais elles ſuccéderont avec rapidité l'une à l'autre.







P. Martini inv. 1775. — C. Gaucher, ex Acad. Art. Lond. inc.



LOUIS DE BOURBON, PRINCE DE CONDÉ.

ANECDOTE HISTORIQUE.

ACCOUTUMÉS à voir dans les Guiſes & dans Médicis les auteurs de ces guerres cruelles qui déchirèrent ſi long-tems le ſein de la France, & dont trois millions d'hommes furent les victimes,

il suffit que les noms des Bourbons & des princes Lorrains retentissent à notre oreille, nous nous sentons aussi-tôt attachés au tableau qu'on nous promet de leurs actions. C'est donc dans ce tems de vertige & de discorde, où l'ambition des Guises, sous le manteau de la religion, prenoit sur les autels les poignards dont elle assassinoit nos ancêtres, c'est dans ce tems qu'on a cru devoir choisir un événement digne de commencer cette collection d'Anecdotes nationales.

François second assis sur le trône, uniquement pour y représenter, ainsi qu'un roi de théâtre, laissoit François de Lorraine, duc de Guise, gouverner sous son nom. Envain Antoine de Bourbon, roi de Navarre, & son frère Louis, prince de Condé, que le droit de leur naissance auroit du faire préférer à des étrangers, envain auroient-ils sollicité une part dans le ministère. Guise avoit eu la fatale adresse de les en écarter, en les peignant au jeune Monarque comme deux hommes dangereux, & qui, imbus des erreurs du calvinisme, prêtoient à cette secte un appui redoutable. Antoine, le foible Antoine, sembla s'endurcir à cet

affront. Flottant ſans ceſſe entre la crainte & l'eſpérance, il abandonna ſon ſort aux caprices du hazard, ſans jamais rien attendre de ſon courage; bien différent de ce grand homme, dont il fut le père, de cet immortel Henri IV qui, à force de travaux & de courage, dompta le malheur de ſes premières années. Auſſi le fameux Guiſe parut-il s'allarmer peu de la haine d'Antoine. Condé ſeul réuniſſoit toutes ſes inquiétudes. Les grandes qualités de ce héros, le reſpect & l'amour du parti calviniſte dont il s'étoit déclaré le chef, troubloient & les jours & les nuits du Lorrain. Il n'ignoroit pas que le projet de ce prince & de tous ſes adhérens étoit de détromper le monarque & de l'amener à dépouiller les Guiſes du gouvernement. Il ſongea donc à prévenir le coup dont ſa fortune étoit ménacée. Maître abſolu de la foibleſſe de François, il lui perſuada que Bourbon aſpiroit au trône, qu'il y ſeroit bientôt porté par les calviniſtes, ſi l'on ne tentoit contre lui un acte de vigueur, enfin que la mort du coupable pouvoit ſeule rendre à la France ſa première tranquillité.

La foibleſſe eſt toujours voiſine du crime. Le

prince ouvrit l'oreille aux conseils de son oncle. Il vit dans Condé tous les traits dont le Lorrain le défiguroit à ses yeux ; & sa mort fut bientôt résolue.

Il ne fut plus question entre le monarque & son ministre que de trouver une occasion favorable à l'exécution de leur dessein.

Condé vivoit loin de la cour, au midi de la France, où les calvinistes étoient en plus grand nombre. Envain, dans l'espoir de l'attirer dans le piège, convoque-t-on l'assemblée générale des états à Orléans ; Condé, toujours en défiance de ses ennemis, n'y parut point. Ce contretems inattendu étonna la politique de Guise, mais sans le rebuter. Ces obstacles au contraire ne faisoient qu'irriter son génie ; & plus le sort en opposoit à ses desseins, plus il se montroit ardent à les conduire à leur terme.

Après avoir profondément rêvé au moyen qu'il a résolu de mettre en usage, il appelle le cardinal de Lorraine son frere ; & le prenant à l'écart dans le secret de son appartement : : L'implacable ennemi de notre maison, Condé devient chaque jour plus redoutable. Tandis qu'il vivra,

nous serons inquiets & malheureux ; mais sa mort qui, seule, peut assurer notre gloire, notre repos & nos jours, oui, sa mort est arrêtée. François, à qui j'ai peint ce Prince des couleurs les plus odieuses, brûle d'impatience d'en répandre lui-même le sang : il ne s'agit plus que de mettre notre ennemi en sa puissance. J'ai cru long-tems qu'il viendroit occuper sa place parmi les chefs de la nation assemblés en cette ville, & qu'il me seroit facile de l'y surprendre. Sa défiance a trompé mon espoir. Toutefois, dois-je désespérer de l'y voir paroître ? Non ; & c'est par toi, mon frere, que je veux l'y amener. Prends cette lettre que le Roi lui adresse & qu'il a marquée de son sceau ; va trouver Condé à Nérac ; offre-toi à ses yeux sans escorte, sans cortège ; livre enfin tes jours à sa foi. Il est généreux, tu le sçais : bien loin d'abuser de ta confiance, son cœur en sera flatté. Presse-le au nom du monarque qui l'en sollicite, au nom de la patrie qui lui est chère, au nom du calvinisme qu'il professe & protège, presse-le de venir en diligence aux états, où l'on ne peut rien arrêter en faveur des réformés, sans l'avis de leur chef ..... Mais que vois-je ? tu parois étonné ? va,

qu'importe de la fourbe ou du courage, lorſqu'il s'agit de ſervir ſa haine & d'aſſurer l'autorité dans ſes mains ?

Il ſe tait, & voit auſſi-tôt ſon frere cacher ſous un habit obſcur la pourpre romaine qu'il déshonore. Ce déguiſement lui eſt néceſſaire pour ſe dérober à l'œil des calviniſtes & pénétrer ſans danger au milieu des provinces qu'ils couvrent. Il marche en diligence, arrive au palais qu'habite Condé, ſe préſente avec intrépidité à l'œil du Prince, ſe découvre, & lui remettant la lettre fatale dont il eſt chargé : : A la confiance que je vous témoigne, dit-il, jugez des ſentimens que vous avez inſpirés aux juges. Serez-vous encore fidèle à la haine que vous avez vouée à notre ſang ? Nous ſommes, il eſt vrai, diviſés de croyance ; mais ne peut-on avoir un culte différent, & ſervir d'un même accord le prince & la patrie ? Nous avons eu ſans doute quelques torts les uns envers les autres : voici le jour de les oublier en faveur de la cauſe publique & de celle même que vous défendez. Pourquoi vous refuſer à la gloire de la ſervir ? venez-en protéger les intérêts aux yeux de la nation aſſemblée. Elle vous attend,

elle vous appelle par la voix de ſon prince, &, pour gage de la ſûreté qu'on vous préſente, je me remets librement dans vos mains. A ce trait, vous rendrez aux Guiſes la juſtice que vous leur avez toujours refuſée.

Bourbon demeura frappé du diſcours & de la démarche du Lorrain : Vous êtes généreux, lui dit-il, & moi je veux l'être autant que vous. Je vous rends à vous-même : votre parole me ſuffit. Retournez auprès du Roi, & dites-lui que je marche ſans crainte ſur vos pas. C'en eſt fait ; déſormais toute défiance eſt bannie de mon ame. Donnez-moi votre anneau, recevez le mien en échange : qu'ils ſoient l'un & l'autre le gage de notre réconciliation. En achevant ces mots, Condé l'embraſſe & ils ſe ſéparent.

Tandis que pour épargner des allarmes à la tendreſſe inquiète d'Eléonore de Roye ſon épouſe, Bourbon s'apprête à partir en ſecret, il la voit arriver marchant à grand pas, en déſordre & les yeux égarés : Qu'ai-je vu, dit-elle en ſe jettant ſur un ſiège ! juſte ciel ! qu'ai-je vu ? jamais rien de ſi effrayant n'a frappé les regards d'aucun homme ; jamais il ne fut un plus ſiniſtre préſage.

Ces mots jettent le trouble dans l'ame de Bourbon : : Chère épouse, tendre Eléonore, qu'avez-vous, parlez. —C'est.... ah ! prince, la terreur qui me presse étouffe ma voix. Souffrez que je reprenne l'usage de ma raison—. Condé saisit alors les mains d'Eléonore, les couvre de baisers, & dans un profond silence attend le récit qu'elle vient de lui promettre. Après quelques instans : : Puisse le ciel, reprit la princesse, rendre vain cet augure ! j'étois assise près du berceau de mon fils ; de ce fils ton image fidèle, de ce fils l'unique fruit de nos amours, de ce fils que j'ai tant de plaisir à nourrir moi-même de mon lait. Couché sur l'un de mes bras, il pressoit mon sein de sa bouche innocente & s'interrompoit de tems en tems pour me sourire. Dans ma main droite je tenois ton portrait, que mes yeux fixoient avec attendrissement ; puis les promenant du portrait sur ton fils, je cherchois à démêler sur son visage les traits par lesquels il te ressemble. Tout-à-coup des taches de sang (*), (& ne va pas traiter ma

(*) Sans doute on seroit en droit de reprocher à l'auteur d'avoir fait usage d'un semblable prodige, dans un événement fourni par l'histoire moderne, si, pour justifier sa fiction, il ne

vision d'erreur) oui, j'ai vu des taches de sang ternir l'ivoire à l'endroit où ton cœur est représenté. Je prends d'abord ce présage pour une erreur de mes sens : pour m'en convaincre, je porte une main assurée sur l'objet de ma terreur : je l'en retire sanglante ; quand soudain de nouvelles taches succèdent aux premières ; enfin trois fois je les efface, & trois fois elles reparoissent. Cher époux, je ne suis point crédule ; mais cet événement est trop extraordinaire : le ciel s'explique sans doute par lui ; & dans ces jours de

s'appuyoit sur la crédulité du seizième siècle. Qu'on se souvienne que Catherine de Médicis avoit mis en vogue, par son exemple, les pratiques superstitieuses de l'astrologie judiciaire ; qu'on se souvienne encore d'un fait que Sully raconte dans ses mémoires & que l'abbé Langlet, dans une de ses notes sur le deuxième chant de la Henriade, rapporte en ces termes: « Il » (Henri IV.) racontoit un prodige bien étrange. Il disoit que » quelques jours avant les massacres, jouant aux dez avec le » duc d'Alençon & le duc de Guise, il vit des gouttes de sang » sur la table ; que par deux fois il les fit essuyer, que deux » fois elles réparurent, & qu'il quitta le jeu saisi d'effroi ». Quand un romancier trouve de pareils faits consignés dans l'histoire, il ne doit pas craindre de révolter la philosophie de ses lecteurs.

haine & de discorde il t'avertit de craindre. Mais pourquoi te vois-je dans ce pompeux appareil ? pourquoi cette écharpe ? pourquoi ce manteau ? pourquoi ces plumes panachées qui ombragent ton chapeau ? Dois-tu paroître à quelque fête, à quelque brillante cérémonie ? ... Tu demeures interdit ? ah ! ton silence m'assassine. Cher Prince, cher époux, répondez-moi : c'est me laisser trop long-tems livrée aux horreurs de l'incertitude. Bourbon, répondez-moi.

Bourbon s'obstine à garder le silence ; ses yeux s'attachent à la terre ; mais il se tait envain. Eléonore redouble ses instances, ses prières ; elle fait parler une éloquence si vraie, si pathétique qu'elle arrache enfin à son époux son fatal secret. Quoi ! s'écrie-t-elle avec effroi ; vous allez vous rapprocher des Guises ! ah ! c'en est fait : le présage va s'accomplir. Mais, non ; vous ne partirez point. Les Guises me sont connus. Ils vous tendent quelque piège ; ils vous y surprendront.... & que deviendroit alors Eléonore ? Elle se précipite à ces mots vers son époux, le presse tendrement dans ses bras : Je vous retiendrai, ajoute-t-elle, oui, je vous retiendrai. Rejettez loin de

vous le vêtement pompeux qui vous couvre; & n'allez pas livrer aux Guifes la victime fur laquelle leur ambitieufe fureur compte fans doute.

Le Prince, ému jufqu'aux larmes de l'amour inquiet d'Eléonore, lui prodigue les plus tendres careffes, tente les plus grands efforts pour la raffurer. Perfuadé enfin par tout ce qu'elle oppofe à fes raifons qu'il faut d'autres moyens pour la contraindre à le laiffer partir, il prend, quoiqu'à regret, un air févère, & donnant plus d'éclat au fon de fa voix : : Madame, lui dit-il, voyez à quoi vous forcez ma tendreffe ! C'eft pour la première fois & malgré moi-même que je vous fais entendre ce mot : *Je le veux.* Eléonore baiffe les yeux, & tremblante de refpect autant que de crainte, le quitte auffi-tôt & retourne à fon fils.

Bourbon, pénétré de regret de l'avoir affligée, la regarde partir & la fuit des yeux long-tems après qu'elle a difparu. Puis, revenu à lui-même : : Chère époufe, dit-il, que ne puis-je remplir tes vœux ! mais j'ai donné ma parole : il faut que je la tienne. Mon honneur s'y trouve engagé; le repos même de l'état, ainfi que le mien & celui de mon parti m'en impofent la loi. Je vais donc

achever ce que j'ai commencé : & il pourſuit les apprêts de ſon voyage.

Cependant Eléonore, renfermée dans ſon appartement avec ſon fils, ſe livre aux plus noires terreurs. Le ſang qu'elle a vu jaillir du corps de ſon époux, eſt toujours préſent à ſes yeux. Il lui ſemble que ſes doigts en dégouttent encore. De profonds ſoupirs interrompent ſes longues plaintes : : Il va ſe perdre, s'écrie-t-elle; il va ſe livrer à ſes plus cruels ennemis ; il va me laiſſer veuve ; & toi, mon fils, dit-elle, en le preſſant dans ſes bras & en le couvrant de larmes, & toi, mon fils, il va te laiſſer orphelin ! Il le veut : c'eſt à nous de nous taire. Le cruel ! il eſt déja parti peut-être. Il eſt parti ; & je n'ai point reçu ſes derniers adieux. Quoi ! mes yeux ne jouiront pas encore une fois de ſa préſence ! Voyons s'il faut que je renonce à cet eſpoir. Quelque barbare qu'il ſoit, il ne pourra me refuſer d'embraſſer ſon fils. Que ſçais-je? peut-être l'innocence, la foibleſſe de ce cher gage pourront l'arrêter. Ce que la mere n'a pu gagner, le fils l'obtiendra peut-être. Elle emporte auſſi-tôt dans ſes bras le jeune Bourbon. A peine ſortie de ſon appartement, elle

entend hennir les chevaux qui, attelés à un char, attendent le Prince dont les pas traversent déja les cours. Eléonore, à ce cruel spectacle, hâte sa marche, arrive avant Louis à la porte principale du palais, & dans un profond silence attend que son époux se soit approché. Puis tout-à-coup emportée par son désespoir, elle se courbe, pose à terre, au milieu du seuil, le jeune enfant qui fait entendre ses cris, & se relevant aussi-tôt : Puisque je n'ai plus de pouvoir sur ton cœur, s'écrie-t-elle, ose du moins fouler à tes pieds ce fils que mes entrailles t'ont donné, ce fils l'unique héritier de ton nom. Elle se tait, & dans une ferme contenance, attend le parti que prendra Bourbon. Le Prince s'élançe aussi-tôt vers son fils, le prend entre ses bras & se penche sur ce tendre fruit de son amour, pour le couvrir de baisers. Mais l'enfant, effrayé du panache qui flotte sur la tête de son pere, se détourne & se rejette en pleurant dans les bras de sa mere : Tu le vois, s'écrie Eléonore ; il semble te méconnoître pour l'auteur de ses jours : & tu mérites bien ce cruel traitement. Louis ne peut alors retenir ses larmes. Il découvre sa tête, remet son

chapeau à l'un de ſes écuyers, & reprenant ſon fils : : Cher enfant, ne crains plus ton pere ; donne-lui plutôt un ſourire. Tu me déſarmes, je ne te quitterai point. Je pars ; mais tu vas m'accompagner. Ton innocence défendra ton pere. Le ciel, en ta faveur, éloignera de moi les malheurs que ta mere veut me faire craindre. Puis s'adreſſant à Eléonore : : Viens, lui dit-il, chère épouſe, viens ; & ſi le reſpect que je dois à ma parole m'ordonne de porter mes pas dans Orléans, que ton amour ne refuſe point de m'y ſuivre. Viens, & ne me reproche jamais la cruauté de la réponſe que j'ai faite à tes tendres ſollicitations. Il lui fait ſigne alors d'entrer dans le char. Eléonore y monte. Dès qu'elle y eſt aſſiſe, Louis place doucement ſon fils ſur les genoux de ſa mere ; il ſe place enſuite lui-même à côté de ſon épouſe, & le char ſuit auſſi-tôt la route d'Orléans.

Le Roi & ſon miniſtre attendoient avec impatience le moment où leur victime devoit paroître. Il arrive. Louis & ſon épouſe entrent dans Orléans, & bientôt la nouvelle en eſt portée juſqu'au palais du Roi. Guiſe ſe rend en diligence auprès du foible Monarque qu'il gouverne : : Enfin,

lui dit-il, votre ennemi vient se livrer lui-même à votre juste vengeance. Qu'il périsse, son parti va périr avec lui; & tranquille désormais sur le trône, vous allez voir refleurir la paix au sein de vos provinces. —Mais ne peut-on l'obtenir cette paix désirée que par un assassinat? Que dira l'Europe, la France, la postérité, lorsqu'on me peindra à leurs yeux trempant mes mains dans le sang des Princes de ma race?— L'impérieuse nécessité vous en fait une loi. Lui obéir n'est point un crime, c'est une vertu. —Mais, Guise, est-il bien prouvé que Louis aspiroit à la couronne? l'hérésie peut bien l'avoir jetté dans une croyance opposée à la nôtre; la bonne foi l'y retient sans doute encore. Il peut croire même que nul pouvoir sur la terre n'a le droit de commander à sa conscience; mais pour être dans l'erreur, est-on infidèle à son Roi?— Je le vois bien, Seigneur, les Bourbons ne vous sont point connus. Songez cependant que la France n'a point d'esprits plus inquiets, plus remuans, plus ambitieux que les Princes de cette maison. Issus de St. Louis, ils virent toujours avec chagrin les Valois assis au rang suprême; leur orgueil fléchit à regret sous

le sceptre. Auriez-vous donc oublié ce fameux connétable, à qui votre auguste ayeul a dû tous les malheurs de son règne? Entendez François premier qui, du fond de sa tombe, vous crie : : Mon fils, Charles-Quint fut moins mon ennemi que Bourbon; Bourbon me voua une haine implacable, & je n'ai pu m'en venger. C'est à toi, mon fils, c'est à toi que j'en remets le soin; venge-moi sur l'héritier de son nom & de son audace... Et vous balancez encore, Sire! & une crainte pusillanime vous rendroit indifférent sur les intérêts, je ne dis pas de votre gloire, mais de votre vie? Attendez-vous pour arrêter ses complots qu'un plein succès les ait couronnés? Lorsqu'il marchera le front ceint de votre diadême & suivi du plus grand nombre de vos sujets qu'il aura séduits, sera-t-il tems d'armer contre lui un pouvoir que vous n'aurez plus, parce qu'il vous en aura dépouillé? O, mon Prince! en disant ce mot, il tombe aux genoux du monarque, épargnez-moi la douleur de voir vos ennemis enrichis de vos dépouilles! je ne pourrois survivre à cette affreuse catastrophe. Et si vous me refusez cette grace, accordez-la du moins à ma nièce, à cette

belle

belle & tendre moitié de vous-même, à cette épouse intéressante dont le désespoir termineroit bientôt la vie. —Guise, levez-vous. Eh bien, parlez, que faut-il que je fasse pour ma sûreté ?— Ce que vous aviez résolu : enfermer dans ce cabinet voisin six de vos gardes, que j'ai instruits déjà de votre volonté & qui sont déterminés à la servir ; & lorsque Bourbon, qui va se montrer à vos yeux, sera prêt à vous quitter, lui prononcer ce mot, le signal de la vengeance : *Je te livre à la mort* (*). Dans le même instant votre

(*) Le projet horrible de faire assassiner un Prince du Sang par l'ordre & sous les yeux du Roi, n'est point un crime que l'auteur suppose aux Guises. Pour les noircir d'une pareil accusation, on s'est appuyé sur le témoignage de l'histoire. Voici ce qu'on lit dans l'*Esprit de la Ligue, liv. premier.* « Le Roi » de Navarre avoit averti secrétement qu'il lui viendroit un or- » dre de se rendre promptement chez le Roi (François II.) & » qu'il prît bien garde à ses paroles, parce qu'au moindre signe » de mécontentement du Monarque, des gens apostés devoient » se jetter sur lui & l'assassiner. L'ordre vint. Le Roi de Na- » varre se le fit répéter jusqu'à trois fois avant que d'obéir. A » la fin ne pouvant plus s'en dispenser : *j'irai*, dit-il à l'un de » ses confidens, *je combattrai tant qu'il me restera un souffle* » *de vie : si je succombe, prenez ma chemise teinte de mon*

ennemi ne sera plus. Guise aussi-tôt, ne voulant pas laisser plus long-tems le monarque abandonné à ses réflexions, appelle les ministres de ses fureurs. Ils entrent. François en détourne la vue : Disposez d'eux à votre gré, dit-il à Guise ; & tout plein du meurtre qui va se consommer, il tombe sur un siège : Laissez-moi seul, dit-il au duc, j'ai besoin d'un moment de solitude. Le duc balance un instant à obéir. François s'en apperçoit. Laissez-moi seul, vous dis-je. Guise n'hésite plus, il se retire, & s'enveloppant d'une profonde dissimulation, marche au-devant de Condé que la voix générale lui annonce, entrant déja dans la

» *sang, portez-la à mon fils, & que la vie l'abandonne plu-* » *tôt que le desir de la vengeance.* Il alla chez le Roi, écouta » tranquilement, répondit avec modestie & se retira sans aucun » mal. En sortant il put entendre l'un des Guises, qui outré » de le voir échappé, s'écria avec indignation en parlant du » jeune roi François II. *O le lâche ! ô le poltron !* » Certainement il n'y avoit que les Guises qui eussent pu tramer un pareil complot. Eux seuls avoient la confiance du Monarque. D'ailleurs on doit se souvenir que plusieurs historiens, calvinistes à la vérité, ont accusé le duc de Guise d'avoir tenté deux fois de faire assassiner l'amiral de Coligni.

cour du palais. Il arrive aux dernières marches de l'escalier, à l'instant que le Prince va les franchir. Il vole à lui, l'embrasse, lui jure un entier oubli de leurs divisions : : J'ai déterminé le Roi, ajouta-t-il, à les oublier aussi : rendez-vous auprès de sa personne : il vous attend; mais que votre épouse ne vous accompagne point. (Eléonore étoit à côté de Bourbon, tenant son fils entre ses mains.) Son auguste confidence vous réserve quelques secrets importans. Et s'adressant à Eléonore elle-même : : C'est à regret, Madame, que je vous annonce la nécessité de vous séparer de votre époux; mais j'obéis au Roi, comme vous allez lui obéir vous-même. Louis donne un tendre embrassement à la Princesse ; & tandis qu'elle retourne sur ses pas, il marche vers l'appartement où François & la mort l'attendent.

Il arrive. L'air sombre, embarrassé, inquiet qu'il voit empreint sur le visage du Roi, auroit sans doute étonné sa fermeté, s'il n'avoit possédé une ame supérieure à la crainte la plus légère. François garde long-tems le plus profond silence, durant lequel il jette comme furtivement sur le Prince quelques regards farouches; puis tout-à-

coup : : Approchez-vous, dit-il, & si vous le pouvez, justifiez-vous à mes yeux. —Et de quel crime, Sire ?— Taisez-vous. Quand il en sera tems je vous permettrai de répondre. Louis, humilié de ce dur accueil, ne put cacher son dépit. Sa tête se dresse avec orgueil, la rougeur enflamme tous ses traits, & prenant le maintien de la fierté, il prête à son Roi une oreille impatiente. —La voix de la France entière publie depuis long-tems que mon règne vous importune ; que vos yeux jaloux me voyent avec chagrin assis au trône de mes peres ; que vous aspirez à m'en faire tomber, pour y monter à ma place ; que tous vos calvinistes vous y portent en desir ; que vous les nourrissez dans ce cruel projet ; que déja même vous avez pris avec eux des mesures secrettes pour vous assurer de ma dépouille ; que votre ambition seule vous attache au calvinisme ; que dans le fond du cœur vous le méprisez, bien loin d'y ajouter foi ; qu'enfin vous ne vous servez des erreurs de la nouvelle secte que comme d'autant de degrés par où vous espérez vous élever jusqu'à mon trône. Voilà vos crimes ; ils sont connus. Répondez maintenant.

„ Bourbon, quoiqu'innocent, ne put s'empêcher toutefois de montrer un visage altéré & de faire entendre une réponse animée :: Qui? moi! que j'aye conçu la criminelle ambition de règner en votre place? Non, jamais cet odieux projet n'est entré dans mon ame. Ah! si je connoissois les infames ennemis qui m'ont peint à vos yeux sous des traits aussi horribles, j'en jure par votre trône, & pour dire encore plus, j'en jure par vous-même, que j'irois dès ce pas en tirer la vengeance la plus éclatante. Guise vient de se réconcilier avec moi. Dès-lors il ne m'est plus permis de me souvenir de ses premières injustices, & j'écarte tous soupçons, quelques légitimes qu'ils soient peut-être. Sans ce puissant motif, j'irois, oui, de ce pas, j'irois lui demander raison de ses calomnies, & sa mort m'en vengeroit bientôt; mais il doit me suffire aujourd'hui que ma conscience ne me reproche aucun sentiment d'infidélité à mon Roi. Je respecte en vous l'héritier légitime de la couronne. Ce bras, loin de lever l'ét ndart de la rébellion, sera toujours armé pour défendre votre cause, & mon sang est prêt à couler pour vous jusqu'à la dernière goutte. Je confesse en-

core, & ce second aveu n'est pas moins sincère; je confesse que je suis attaché de cœur & d'esprit à la réforme. Elle a fait briller à mes yeux une nouvelle lumière : je n'ai pu les fermer à son éclat. Je l'ai suivie avec la bonne foi qui m'est naturelle. L'ambition n'entre pour rien dans l'attachement que ma bouche lui a jurée, & jamais Condé ne fera un si coupable usage des choses sacrées. —Et comment osez-vous m'avouer ainsi votre infidélité à la loi de l'état & de vos peres? —La croyance de l'état & de mes peres n'est point une règle pour moi. Je pense, je crois ce que je veux, & nul homme sur la terre n'a le droit de m'en demander compte. Je ne le dois qu'à l'Etre Suprême qui habite dans les cieux, & qui est au-dessus des Rois. —Mais cet être Suprême, que vous attestez, m'a fait dépositaire de son pouvoir. Chargé de défendre sa gloire, c'est à moi de punir ceux qui outragent la loi sacrée qu'il a prescrite à la terre. Je vous déclare donc que je veux, que j'entens que dès ce jour, à l'instant même vous retourniez au culte catholique. —Je vous l'ai déja dit, Sire, les droits de ma conscience sont au-dessus du pouvoir des Rois. —In-

folent ! fongez-vous que je n'ai qu'à dire un feul mot, & que vous n'êtes plus. —Hé bien, prononcez-le ce mot ; & vous verrez fi je fçais mourir pour défendre ma foi. Le Monarque en fureur fe lève à ce mot : : Tu vas trouver ce que tu demandes. Il s'approche à grands pas du cabinet où font cachés fes fatellites ; il ouvre la porte lui-même : *Je le livre à la mort*, s'écrie-t-il ; & foudain, s'élancent fur le Prince, fix meurtriers armés chacun d'un poignard. Condé les voit approcher fans pâlir. Il porte la main à fon épée, fe retire dans un angle de la chambre ; & là, déployant toute fon adreffe, il fe défend contre la troupe meurtrière. Déja fon épée a couché fur le marbre deux de fes affaffins. Au bruit de leur chûte, au cliquetis des armes, aux cris du Prince, les courtifans affemblés dans la chambre prochaine, entrent en foule. Guife eft à leur tête. Il venoit triomphant recueillir le fruit de fon crime. O furprife qui le glace d'effroi ! il voit Condé protégé de fon feul courage, fe défendre ainfi qu'un lion intrépide, malgré plufieurs bleffures dont fon bras eft couvert & d'où fon fang coule en abondance. L'afpect du Lorrain, en même-tems qu'il raffure le

foible Monarque, qui attendoit en tremblant l'iſſue de ce ſanglant combat, ranime la fureur du Prince : : Monſtre, qui m'as fait tomber dans le piège, s'écrie-t-il, approche, & ce fer tout ſouillé du ſang de tes infâmes miniſtres, va ſe rougir plus heureuſement du tien. Approche; que je t'arrache la vie. Au même inſtant, il s'ouvre un libre paſſage à travers les quatre aſſaſſins que ſon intrépidité glace de crainte & diſperſe, il ſe précipite vers Guiſe : défends-toi, lui dit-il; je veux bien encore te faire cette grace : défends-toi. Comme il achevoit ces mots, les gardes arrivent en grand nombre; ils environnent le Prince; Condé oſe ſe défendre contre eux. Son épée, dont l'œil ſuit à peine la rapidité, en couche trois ſur le marbre, en bleſſe pluſieurs autres; mais enfin, accablé par le nombre, ſon glaive lui eſt arraché. Affoibli, percé de coups, tout ſanglant, il frémit, il s'écrie, il ménace encore. Guiſe toutefois n'oſe point ordonner qu'un aſſaſſinat le délivre de ce rival redoutable : : Qu'on le traîne dit-il, à la tour, & que le capitaine des gardes en réponde à ſa Majeſté. Auſſi-tôt le Prince eſt conduit hors du palais, au milieu d'une

efcorte nombreufe dévouée toute entière à l'autorité du Lorrain. Un morne filence règne partout fur fon paffage. La nouvelle de ce tragique événement eft déja répandue dans la ville. Une voix générale l'a portée jufqu'aux oreilles d'Eléonore, avant qu'elle fût arrivée à fon palais. Une froideur mortelle s'empare d'abord de tous fes membres; mais enfin revenue à la vie, fa tendreffe la ramène précipitamment vers les lieux où Guife, le barbare Guife l'a féparée de fon époux. Au détour de la première rue, fes yeux égarés découvrent, au milieu d'une épaiffe cohorte, le Prince, pâle, défiguré, les cheveux en défordre & les vêtemens enfanglantés. A ce fpectable, fes pleurs, fes cris redoublent; elle vole à lui, mais les gardes la repouffent avec inhumanité : : Eh quoi! s'écrie-t-elle, on me défend d'approcher de mon époux! Ah! de grace, que je puiffe l'embraffer encore. Elle tombe auffi-tôt aux genoux du chef de la troupe : : Vous avez une époufe, lui dit-elle; vous l'aimez, elle vous aime; fi vous étiez à la place de Bourbon, & qu'elle implorât la grace que je follicite, voudriez-vous que cette grace lui fût refufée? Que

mes larmes, que mon désespoir vous attendrissent ! Songez que c'est pour la dernière fois peut-être que je parle à mon époux ; que je le vois pour la dernière fois. Le chef, toujours plus inflexible, ferme l'oreille à ces tendres prières. Il contraint la Princesse à se relever, & cependant il poursuit sa marche. Eléonore, en déchirant ses vêtemens, en meurtrissant son sein, toujours errante au milieu de la cohorte inhumaine, tantôt la suit, tantôt la précède. Condé, l'œil sans cesse attaché sur elle, la suit de la voix & du geste. Il arrive à la porte de la tour. Alors le désespoir d'Eléonore redouble ; ses cris deviennent plus déchirans. Tout-à-coup Condé s'écrie : : Adieu, chere & malheureuse Princesse, adieu : vis pour me venger. Il détache alors son écharpe toute dégoûtante de son sang, rassemble ses forces épuisées & la jettant au-dessus de la tête de ses gardes à la Princesse qui lui tend les bras : : Conserve précieusement, ajouta-t-il, ce témoin du crime, & lorsque mon fils aura atteint la force de la jeunesse, déploye cette écharpe à ses yeux ; dis-lui que le sang dont elle est rougie est le sang de son pere, & qu'il doit renoncer à vivre plutôt

qu'à me venger. Il achève à peine, & il est entré dans la tour, & la porte en est déja fermée sur lui.

Eléonore perd aussi-tôt l'usage de ses sens. Elle reste sans couleur étendue sur le seuil de la prison. Envain prodigue-t-on mille secours à cette femme infortunée ; sa vie ne peut se ranimer : : Elle est morte, s'écrie le peuple témoin nombreux de cette scène attendrissante ; elle est morte ; elle a dévancé son époux dans la nuit du trépas. Déja quelques mains généreuses s'apprêtent à l'enlever, lorsqu'elle r'ouvre une foible paupière, lève avec peine sa tête appésantie, cherche des yeux son époux, & le désespoir lui rendant toutes ses forces, elle s'élance sur la porte de la prison, y attache ses mains, y colle ses lèvres : : Ici, s'écrie-t-elle, ici j'ai perdu Condé, ici je veux mourir. Et malgré les tendres prières de la foule qui l'environne & qui la presse de se retirer, elle s'obstine à demeurer ; mais tout-à-coup elle se relève, marche à grands pas vers son palais, y retrouve son fils que sa gouvernante avoit emporté à l'instant que la voix publique avoit annoncé le malheur de Condé, & le prenant dans

ses bras : : O toi, le seul bien qui me reste, toi ; pour qui seul je consens à vivre, si ton père doit mourir, jeune enfant, viens, allons ensemble tenter un effort sur le cœur de François. Ton âge, ta foiblesse, ton innocence auront peut-être plus de pouvoir que mes larmes. En parlant ainsi elle dirige ses pas vers le séjour du monarque. Elle arrive dans l'appartement où son époux s'est long-tems défendu contre l'audace de ses assassins. Le sang qu'il a versé inonde encore le marbre ; elle le voit, & ses yeux s'en détournent avec horreur : : O Dieu, s'écrie-t-elle ! c'est le sang de mon époux. Par-tout je le retrouve, partout il me poursuit. Et ses genoux foibles, chancelans sont prêts à se dérober sous elle.

Cependant Eléonore commande à sa douleur ; elle arrive à la porte de la chambre où François s'est retiré. On lui apprend que le monarque n'est point visible, que le trouble où l'a jetté la scène tragique qui vient de se passer, a si fort accablé la foiblesse de sa santé qu'il est étendu presque mourant dans son lit. Elle persiste à solliciter la grace de l'entretenir un instant, de tomber à ses genoux. Tous ceux qui gardent le prince, vendus

aux Guifes, la refufent, la repouffent cruellement : : Eh ! quoi, s'écrie-t elle, tous les cœurs font donc devenus d'airain. En parlant ainfi, elle fe jette fur un fiège, & fait retentir le fallon du bruit de fes fanglots entrecoupés de plaintes douloureufes ; l'enfant qu'elle porte dans fes bras, effrayé fans doute de ces longs foupirs auxquels fon oreille n'eft pas encore accoutumée, femble la fixer avec une attention qui n'eft pas ordinaire à fon âge. Eléonore s'en apperçoit : : Oui, mon fils, lui dit-elle dans fon égarement, comme s'il étoit capable de l'entendre ; oui, ta mere eft malheureufe. Jamais, non jamais époufe ne le fut autant que moi.

Plufieurs jours depuis la captivité de Louis s'étoient écoulés, & François, par les confeils de Guife, avoit déja choifi dans le parlement de Paris quelques magiftrats chargés *par commiffion* de prononcer un arrêt de mort contre le prince. Ces fénateurs que le Lorrain a achetés à prix d'or, renoncent ainfi au droit facré dont jouit leur augufte compagnie de juger d'accord avec les grands du royaume, un pair coupable envers les loix. De juges nés qu'ils étoient des crimes

reprochés à Bourbon, ils ne rougissent pas de se laisser transformer en simples commissaires, en lâches ministres de la haine du Lorrain. Ces juges de l'iniquité se rendent en diligence à Orléans. On les introduit dans la tour; ils s'asseyent sur un tribunal proscrit par la loi, & ordonnent qu'on amène Bourbon à leurs pieds.

La prison s'ouvre. L'officier auquel est remis le soin de conduire le prince, sûr de l'impunité, lui ordonne insolemment de le suivre : : Où me conduis-tu, demande Condé? —Au tribunal qui doit te juger. A cette impudente réponse; le prince furieux éclate, s'écrie, menace. Va, je ne te crains point, ajoute l'officier : & douze satellites environnent Condé, le forcent à marcher, à traîner le poids des chaînes qui l'accablent. A la lueur d'un flambau, il s'avance lentement à travers de longues voutes, dont la nuit qui règne alors a redoublé les épaisses ténèbres. Ces voûtes, pareilles à celles qu'on nous peint dans le tartare, retentissent sourdement du bruit des fers qui l'oppriment. Il arrive enfin à la chambre où ses juges sont assis. Un profond & morne silence s'étend dans ce séjour qu'éclaire une seule &

foible lumière. Une voix se fait entendre :: Où est le coupable ? —Le voici, répond l'officier, & la cohorte, dont il est le chef, se retire avec lui. Condé, plein d'une héroïque audace, parcourt d'un œil intrépide le tribunal illégitime qui va prononcer contre lui. Celui des sept magistrats qui, par plus de bassesse, a mérité de les présider, élève la voix :: Que cherchez-vous ainsi des yeux ? —Mes juges ; & je ne les vois pas. Cette fière réponse étonna le lâche sénateur qui rougissant de honte ne put trouver de long-tems l'usage de la voix. Mais son ame reprend enfin sa première fermeté. Il adresse de nouveau la parole à Bourbon ; il l'interroge. Celui-ci le fixe un instant sans répondre, puis interrompant tout-à-coup le silence qu'il garde :: Je veux bien une seconde fois t'adresser la parole : écoute, & rougis. Je suis prince. En cette qualité, je n'ai de juges que les chambres du parlement assemblées avec les pairs du royaume. Tout autre tribunal n'existe pas pour moi. Il dépend sans doute de l'insolent ministre dont la lâcheté m'a fait tomber dans les liens qui me chargent, il dépend de lui, lorsque je suis captif, de livrer mon sort à des

juges vendus à sa haîne. Il dépend de ces infâmes magistrats de m'envoyer à la mort : j'y suis tout préparé. Voilà ce que j'avois à te dire : tu n'auras plus un seul mot de Condé. Il se tait, & le chef des commissaires multiplie envain ses interrogations. Le prince reste enfermé dans le profond silence qu'il a promis. Bientôt son arrêt de mort lui est prononcé comme à un citoyen coupable de leze-majesté divine & humaine au premier chef. Cet arrêt inique, le prince l'entend sans pousser la moindre plainte. Il se contente de ne point quitter de l'œil le premier de ses juges. Il ne se permet que ce noble moyen de faire éclater l'indignation dont son grand cœur est enflammé. On rappelle les gardes. Qu'on le ramène en prison, dit le juge ; demain le roi confirmera notre arrêt ; & demain Condé en subira la rigueur. On obéit, & le tribunal se sépare. L'arrêt prononcé contre le prince est remis à Guise, qui, pour dominer la foiblesse du monarque, repand dès le jour même la nouvelle que Condé va mourir en criminel, & que François a signé cet arrêt de mort.

Dans un instant le bruit en est porté aux oreilles

de

de tous les citoyens d'Orléans. Les fanatiques admirateurs (& c'eſt le plus grand nombre) ſe répandent dans toutes les maiſons, & publient que l'état & la religion catholique, long-tems menacés d'une ruine entière, vont, par la mort du chef des réformés, reprendre un nouveau luſtre. Leur démence va ſi loin que, durant la nuit, ils chargent de lumières nombreuſes les fenêtres de leurs maiſons.

Cette allégreſſe publique apprit à Eléonore que dès le jour ſuivant elle n'auroit plus d'époux. Qu'on juge de la douleur de cette auguſte princeſſe, par celle qu'elle avoit fait éclater à Nérac, lorſque le prince l'a voulut délaiſſer pour quelques jours ſeulement. Son fils étoit entre ſes bras; elle le rejette; ſa raiſon ſe trouble; l'égarement s'empare de tous ſes eſprits: l'œil effaré, elle ſort de ſon palais, traverſe à grands pas toute la ville, déchire ſes vêtemens, ſe meurtrit le ſein, criant ſans ceſſe & prononçant ces mots:: Je perds mon époux. Enfin, épuiſée de fatigue & de douleur, trop foible pour ſupporter ce double fardeau, elle s'arrête, tombe en défaillance au milieu de la voie publique. Le hazard veut que ce ſoit aux

portes du palais de Guise. Le peuple l'entoure, se presse autour d'elle. Guise sort en ce moment pour se rendre chez le roi, tenant à la main l'arrêt de mort qu'il va faire signer. A l'approche du Lorrain la foule se divise, s'ouvre; il voit Eléonore & la reconnoît. L'aspect d'une princesse aimable, belle & vertueuse, réduite à cet état d'humiliation & de désespoir, imprime à son corps un froid saisissement. Il sent que son cœur se resserre. Sa main tremblante est prête à laisser tomber le fatal papier, quand tout-à-coup, honteux de s'être laissé surprendre d'un foible regret, il détourne la vue & se retire. Eléonore, rendue entiérement à elle-même, r'ouvre les yeux, reconnoît Guise, & la douleur & l'amour qu'elle a pour son époux l'emportant sur l'orgueil de sa naissance, elle s'élance après le Lorrain, l'arrête par les plis de ses vêtemens, & dans la posture d'une suppliante, demande avec larmes qu'on épargne Condé, qu'on le rende à son épouse & à son fils. Guise, l'insolent Guise demeure inflexible, & comme s'il redoutoit de se laisser attendrir, ferme les yeux, détourne la tête, & ne répond que ces mots désespérans : je ne le

puis. Et tout-à-coup il s'échappe des mains de la princesse.

Il entre chez le roi à l'instant que Renée (1), fille de Louis XII, & duchesse de Ferrare, étoit sur le point d'en sortir. Cette princesse, attachée

---

(1) C'est encore sur le témoignage de l'histoire qu'on s'est appuyé pour introduire dans cet ouvrage ce nouveau personnage d'une fille de sang royal. M. du Thou nous apprend que la nouvelle de la captivité du prince de Condé remplit Renée de france, duchesse de Ferrare d'indignation contre le duc de Guise, qu'elle la témoigna assez publiquement, qu'elle osa dire au Lorrain, que quiconque avoit donné un pareil conseil au roi, étoit grandement coupable, & que si elle étoit arrivée avant l'emprisonnement du prince, elle auroit bien sçu trouver le moyen d'empêcher qu'on fît au sang royal un pareil affront. Ajoutons à cela la note qu'on lit à la fin du deuxième chant de la *Henriade*. « On prétend que madame Renée de » france, fille de Louis XII, & duchesse de Ferrare, qui ar- » riva en france dans ce même tems, ne contribua pas peu à » empêcher l'exécution de l'arrêt de mort. »

D'après cela, toute la conduite que Renée tient dans cet ouvrage devient de la plus grande vraisemblance. Souvent il en a fallu beaucoup moins à nos maîtres pour introduire dans leurs chef-d'œuvres, des personnages à qui ils ont prêté des actions qu'ils n'ont jamais faites, mais qu'ils ont pu faire.

aux erreurs de la réforme ; s'étoit hâtée d'abord après la mort d'Hercule d'Est son époux, de quitter l'Italie, où les nouveaux sectaires étoient cruellement persécutés. La crainte du despotisme de Rome, autant que l'amour de la patrie, l'avoient ramenée en france. François II, plein de respect pour une princesse de son sang, avoit senti à sa présence une partie de ses forces se ranimer, & l'avoit accueillie avec une noble bonté. Il venoit de lui assigner pour retraite la ville & le château de Montargis, dans l'espérance qu'un si gracieux traitement ne seroit point condamné par son insolent ministre, à qui Renée avoit donné en mariage, depuis quelques années, Anne d'Est, sa fille aînée. La duchesse, informée par le roi lui-même de la captivité de Condé, ne voit d'autre moyen d'arracher le prince au supplice que d'user du pouvoir que lui donne sur le duc de Guise son titre de belle-mere. Sa générosité & la foi qu'elle donnoit aux dogmes du parti dont Condé étoit le chef, lui faisoient un devoir d'embrasser la défense du prince. Elle se lève avec le dessein d'aller trouver son gendre, lorsqu'elle le voit paroître. A peine Guise a-t-il livré

ſon cœur aux épanchemens ou plutôt aux feintes démonſtrations de l'amitié, que François, le foible François témoigne ſon impatience d'apprendre ce que les lâches commiſſaires ont ordonné de Bourbon : Sire, lui répond le miniſtre, demain votre majeſté n'aura plus rien à craindre de ce rebelle ſujet. Les magiſtrats que vous avez nommés pour le juger, ont prononcé l'arrêt de ſa mort. Il ne s'agit plus que de lui donner le dernier ſceau de votre autorité, en le ſignant vous-même : le voici cet arrêt. Il déploie alors le papier qu'il porte en ſa main & le préſente au monarque : Non, s'écrie auſſi-tôt la fille de Louis XII, en ſe précipitant vers le lit du monarque, non, Sire, vous ne commettrez point cette cruelle injuſtice. Et vous, mon fils, dit elle au duc de Guiſe, vous qui devez au roi des conſeils d'équité & de ſageſſe, pouvez-vous l'exciter à une action auſſi cruelle! Quoi! le ſang de Louis IX, ce ſang ſi précieux à la nation, ſi reſpecté de l'europe entière, ce ſang qui coule dans les veines du roi & dans les miennes, il va rougir indignement un horrible échaffaud. Et quel crime a donc commis Bourbon? Il ne croit point

à ce que Rome enſeigne ; mais quel homme a le droit de lui demander compte de ſa foi ? Notre conſcience n'eſt-elle pas indépendante de tout pouvoir humain ? Ne relève-t-elle pas uniquement de l'être ſuprême ? & penſez-vous que le ciel ait beſoin pour défendre ſa cauſe que les maîtres de la terre répandent le ſang de leurs ſujets ? Le meurtre peut-il plaire au dieu de la bonté ? Il eſt le pere des hommes ; il les excuſe ; il les pardonne, & nous voudrions en faire un tyran ! Sire, votre gloire m'eſt trop chère. Il ne ſera pas dit que vous l'ayez jamais ainſi déshonorée. Mais vous croyez peut-être que la mort de Bourbon eſt néceſſaire au repos de vos jours, à celui de la france ? Songez plutôt que vous allez allumer un embrâſement qui ſera long-tems à s'éteindre ; ſongez que tous les calviniſtes, enhardis dès-lors à vous regarder comme leur perſécuteur, s'armeront pour ſe défendre, qu'ils ſe croiront tous les excès permis ; que vos courtiſans, vos miniſtres, tous les catholiques, vous-même, ſire, vous deviendrez le but de leur religieuſe fureur. Vous avez donné l'exemple de la barbarie, il faudra bien qu'ils l'imitent ; & ſi, dans l'horreur de ces

désordres civils, vous tombez leur victime, reconnoissez alors le fruit de vos rigueurs, & dites : je l'ai bien mérité.

Ce discours éloquent jetta l'étonnement & le trouble dans l'ame du monarque. La sentence de mort que le duc lui avoit remise échappe de ses mains. La fille de Louis XII la prend avec une généreuse audace, & s'approchant du foyer pour la livrer aux flammes, Guise se jette au-devant d'elle, l'arrête, lui arrache des mains le funeste papier, retourne avec lui à la couche du monarque, & convaincu qu'un nouvel effort en ce moment décisif va le rendre triomphant de tous les obstacles : : Sire, dit-il, fermez votre cœur à cette crainte pusillanime. Point de foiblesse aujourd'hui, elle vous perdroit. J'ose dire que je n'ignore point l'art de gouverner; & c'est ce même art qui me fait une loi de solliciter pour cet arrêt votre seing & votre sceau royal. Prenez, sire, ajoute-t-il en lui présentant une plume, prenez & signez. C'étoit le sort de François de céder toujours à la voix de celui qui le sollicitoit le dernier. Le monarque prend la plume des mains de son ministre ; & l'arrêt est signé.

La ducheſſe de Ferrare ſort tranſportée de honte, de dépit & de fureur. Ce n'eſt qu'avec effroi qu'elle penſe que le barbare Guiſe eſt l'époux de ſa fille ; ſes yeux verſent des larmes ſur le deſtin de Bourbon ; mais tout-à-coup un grand projet ſemble l'occuper. Ses pleurs ſe tariſſent ; ſon air devient rêveur, ſon œil fixe s'attache à la terre ; enfin elle ſe rend auprès d'Eléonore, l'embraſſe, la preſſe tendrement dans ſes bras : : Je connois vos malheurs, lui dit-elle, & mon cœur les partage ; mais que l'eſpoir renaiſſe dans votre ame, ainſi que dans la mienne. Il vous reſte un moyen de ſauver votre époux. Eléonore renait à ces mots : : Eh ! quel eſt-il ce moyen, s'écrie-t-elle ? Ah, princeſſe ! parlez. Renée lui fait part auſſi-tôt du deſſein qu'elle a conçu : : Je me charge, lui dit-elle, de vous faire ouvrir cette nuit les portes de la tour. Celui à qui la garde en eſt confiée me doit ſa fortune. Il vous permettra de voir, d'embraſſer encore une fois votre époux : cela doit vous ſuffire. Elle lui développe alors le reſte de ſes penſées. Pour moi, dit-elle en finiſſant, je vais faire en ſecret tenir des chevaux tout prêts. Enſuite je me rendrai ce

jour même au lieu de ma retraite. Vôtre époux viendra m'y trouver. Le château de Montargis lui servira d'asile. Eléonore reçoit avidement l'espérance qu'on lui présente. Les deux princesses s'embrassent encore & se séparent.

Déja l'officier, gardien de la tour, s'est laissé vaincre aux pressantes sollicitations de Renée. Il consent qu'Eléonore entre dans la tour pendant le silence de la nuit, qu'elle entretienne en secret son époux durant une heure entière. Cette légère faveur dont il ne prévoit pas la suite, ne lui semble point une infidélité à son devoir; il la regarde plutôt comme un acte de générosité dont son cœur s'applaudit. A ce premier soin, Renée en fait succéder d'autres non moins importans. Lorsqu'enfin elle a fait tout ce qu'elle a cru nécessaire à l'évasion du prince, elle se hâte de voler vers Montargis & d'en prendre possession, afin que Bourbon y trouve un asyle assuré.

La nuit arrive. Eléonore en habits funèbres & couverte d'un grand voile qui la cache, se présente à la porte de la tour. L'officier l'ouvre devant elle. Il la conduit à celle de la prison de Condé; & lui remettant dans les mains une lampe

semblable à celle qui veilloit autrefois suspendue dans les tombeaux : : Vous le sçavez, Madame, je ne puis vous donner qu'une heure : songez-y bien de grace, & ne me forcez pas à une action de contrainte qui répugneroit à mon cœur.

Il la quitte à ces mots ; & la princesse pâle & tremblante sur ses genoux, pénètre dans l'enceinte du cachot. Tandis qu'elle marche à pas lents, ses yeux errans autour d'elle dans la profondeur du souterrein, cherche le prince perdu dans un angle de cette obscure prison. Il fut longtems invisible. Eléonore l'apperçoit enfin. Mais, dieux! dans quel état s'offre-t-il à sa vue ! Succombant sous l'excès de la douleur qui déchiroit son ame, lorsqu'il a pensé que la mort alloit pour toujours l'arracher à son épouse & à son fils, il s'est endormi d'un sommeil pénible & bien plus cruel que le supplice qu'on lui destine. Au moment que la princesse, guidée par la sombre lueur de la lampe qu'elle porte, le découvre & marche à lui, en ce moment un songe affreux le poursuit & l'obsède. Il lui semble voir son épouse aux genoux de Guise, demandant grace pour Condé, & Guise la repoussant avec tout le dédain de

l'orgueil : : Eléonore, s'écrie-t-il ! Eléonore ! lève-toi. Peux-tu consentir à t'abaisser devant ce monstre ? Va, livre-moi à l'injustice de mon sort : je sçaurai bien mourir. Ainsi parloit tout haut le prince, quoiqu'il fût plongé dans le sommeil. Tous les traits de son visage étoient altérés ; l'indignation s'y voyoit profondément empreinte : : Que dis-tu, cher époux, s'écrie Eléonore, qui se penche vers lui & le frappe doucement de sa main pour l'éveiller ? Calme, de grace, l'agitation de ton ame. Condé s'éveille tout troublé. Son œil, blessé de la lumière qui le frappe, demeure quelque tems sans pouvoir reconnoître sa tendre épouse. Elle lui parle encore, & le son de cette douce voix l'étonne : : Est-ce toi, chère Eléonore, dit-il ? est-ce toi que je vois ? Que cherches-tu dans cette horrible demeure ? Pourquoi venir irriter mon désespoir & le tien ? Eléonore pose à terre la lampe qui les éclaire, se précipite dans les bras de Condé : : Je viens pour te sauver, répond-elle. Tu peux vivre encore si tu le veux, & tu le voudras sans doute. Ecoute-moi. Alors la princesse lui fait le récit de tout ce que la fille de Louis XII a fait pour empêcher l'exécution de

ſon arrêt de mort, & de l'inutilité de ſes prières. Mais, ajouta-t-elle, le château de Montargis que François lui a donné pour retraite, & où elle s'eſt déja rendue, peut t'offrir un premier aſyle. Prends mes vêtemens, donne-moi les tiens, & ſort de cette priſon. Tu trouveras à la porte de la tour un de tes écuyers & un char tout prêt à te conduire rapidement auprès de Renée.... Mais tu parois te refuſer à ce que je te propoſe. Et pourquoi? Mes jours ne ſeront pas en danger; ce n'eſt pas à moi que la haine de Guiſe oſera s'en prendre, je l'aurai trompé impunément. —Le moyen de ſalut que vous m'offrez, interrompt le prince, jamais, non, jamais je ne l'embraſſerai. Qui! moi! je laiſſerois ici mon épouſe expoſée à la fureur de Guiſe, d'autant plus à craindre qu'elle ſe verra trompée. Je le connois trop bien à préſent le barbare. Tous les moyens de vengeance ſont chers à ſon cœur. Il ſçait trop mon amour pour toi, pour ne pas chercher à me tourmenter dans mon épouſe. Je te le répète, non, jamais je n'embraſſerai un ſi cruel moyen de ſalut. Il laiſſe alors ſon épouſe gémir, pleurer: ſon cœur demeure inflexible. Mais qui peut réſiſter long-

tems au pouvoir que les larmes donnent à la beauté, à l'amour ? Eléonore parvient à le convaincre qu'il n'a rien à craindre pour elle ; que, même, si elle lui est chère, il ne lui reste que le parti qu'elle lui propose, pour vivre encore pour son fils & pour elle. Condé se rend enfin ; l'échange de leurs habits est déja faite. Le prince se jette dans les bras de son épouse & s'obstine à la couvrir de ses plus ardens baisers, en pleurant sur elle. Rompons cet entretien, dit Eléonore, en faisant un dernier effort sur sa douleur, & mets à profit le tems où nos ennemis reposent, si toutefois le crime peut reposer. A ces mots, elle force le prince à se retirer. Adieu, cher époux, lui dit-elle, adieu. Réserve tes caresses pour des tems plus heureux : ne songe plus qu'à fuir : tu le peux sans danger. Encore une fois, adieu. Ta chère Eléonore ne seras pas long-tems à te rejoindre. Le prince s'avance alors tristement vers les portes de la prison. Il jette enfin un dernier regard sur son épouse. Il sort. L'officier, trompé par son déguisement, le conduit en silence jusqu'à la porte extérieure de la tour ; & déja Bourbon a joint son écuyer. Un char attelé de chevaux

rapides les emporte l'un & l'autre vers Montargis. Des relais que Renée avoit eu la prudence de diſpoſer après elle ſur la route favoriſent la fuite du prince. Il arrive enfin auprès de la ducheſſe, une heure avant la naiſſance du jour.

En ce moment, Guiſe, réveillé, tourmenté par la haine, preſſoit l'exécution de l'injuſte arrêt prononcé contre le prince. Déja l'échaffaud eſt dreſſé; déja le peuple avide de ſpectacles, y court en foule. Les uns, & c'eſt le plus grand nombre, regardent le ſupplice deſtiné à Bourbon comme un acte légitime d'autorité néceſſaire au maintien du catholiciſme; les autres bien différens des premiers, gémiſſent en ſecret de voir un jeune roi qui maîtriſé impérieuſement par un ambitieux étranger, ne craint point de livrer au glaive des bourreaux la tête innocente d'un prince de ſa maiſon, d'un héros à qui la patrie pouvoit devoir un jour les ſervices les plus ſignalés. Tandis que les ſpectateurs ſe livrent à ces différens ſentimens; tandis que Guiſe, inviſible & préſent derrière une jalouſie qui cache une fenêtre, d'où l'œil domine toute la place, ſe repait déja en eſpérance du meurtre qu'il a ordonné, arrive au

milieu d'une cohorte nombreuse Eléonore revêtue des habits de son époux, & voilée de ses longs cheveux répandus en désordre sur sa figure qu'ils cachent. Un silence profond règne à son aspect dans toute l'assemblée. La princesse monte avec intrépidité sur l'échaffaud. Là, rejettant tout-à-coup loin de ses épaules, le manteau qui les couvre, & relevant sur sa tête les cheveux flottans qui l'ont déguisée, elle montre aux yeux étonnés des spectateurs les traits d'une belle femme :: Français, s'écrie-t-elle, reconnoissez l'épouse de Condé. J'ai trouvé le moyen de l'arracher à la fureur de ses ennemis, & je viens, s'il le faut, mourir à sa place. A ces mots, un cri de surprise s'élève de tous les côtés; le bourreau épouvanté s'écarte par respect, & le glaive prêt à frapper lui échappe des mains. Bientôt les cœurs les plus féroces s'attendrissent sur elle :: Qu'on fasse descendre la princesse, s'écrie-t-on, qu'elle descende, que la liberté lui soit rendue! Guise, confus & dépité de voir ainsi ses espérances trompées, se retire en frémissant. La princesse, redevenue libre, est ramenée en triomphe à son palais, par ceux-mêmes qui attendoient, avec le plus de fureur, la mort de son époux.

On se sépare, & Guise se rend à grands pas chez le monarque, à qui il va faire le récit de la scène inattendue dont ses yeux ont été les témoins. Eléonore est mandée sur l'heure. Elle arrive. Envain François exige d'elle qu'elle révèle l'asyle de son époux : : Sire, lui dit-elle, comment vous flattez-vous que jamais ma bouche vous l'apprenne ? & ne sçais-je pas que j'assassinerois Condé ? Vous êtes bien le maître de m'envoyer au supplice : l'échaffaud est encore dressé ; mais la mort la plus cruelle ne m'arrachera point mon secret. Ah ! loin de me condamner, songez que je vous ai épargné un crime. Elle se tait ; & le roi, dont la bonté naturelle ne peut se résoudre à menacer une princesse vertueuse, lui permet de se retirer. Guise en frémit. A peine a-t-il vu Eléonore s'éloigner, qu'il insinue avec adresse au roi que sa gloire est intéressée à découvrir la retraite de Bourbon, à l'en arracher, & à le traîner sur ce même échaffaud dont il s'est échappé. Le Lorrain avoit trop de pouvoir sur un prince aussi foible que François. Il l'amène bientôt à son avis. Déja les ordres sont donnés de rechercher avec soin les lieux où Bourbon peut être retiré.

Les

Les émiſſaires de Guiſe ne furent pas long-tems ſans le découvrir. Ils en informèrent le miniſtre, qui prévit ſans peine combien il ſeroit difficile de le forcer dans la retraite de la fille de notre plus grand roi (car Henri IV ne règnoit pas encore). Cependant il lui députa un de ſes lieutenans pour l'inviter à livrer Bourbon. La propoſition du lieutenant fut rejettée avec mépris : Rapportez à celui qui vous envoye, lui dit-elle, que dans le ſecret de ſon cœur il ne m'a pas crue capable de la lâcheté qu'il me propoſe. Lui, peut-être, il ne rougiroit pas de la commettre ; mais il doit y avoir quelque différence entre les Guiſes & une fille de france. Cette fière réponſe n'étonna point le Lorrain : il l'avoit bien prévue. Il crut donc devoir paſſer juſqu'à la violence, certain que le foible monarque l'avoueroit de tout : Prends, dit-il, à Malicorne, (c'eſt le nom de ce lieutenant) prends avec toi quatre compagnies de cheval, qu'elles amènent leur canon, empare-toi de la ville, places-y de tous côtés de l'artillerie, & force le château s'il réſiſte. Mort ou vivant, amène-moi Condé.

Malicorne, docile aux ordres du miniſtre, part

avec les troupes dont on l'a nommé le chef. Il s'avance durant la nuit, afin de dérober sa marche à tous les yeux. Il arrive. Dans un instant la ville est en sa puissance ; dans un instant le canon tourné sur elle, du haut des remparts la contient dans le respect. De-là, Malicorne s'avance en bon ordre vers le château, déploye les troupes autour de ses murs, & fait sommer de nouveau, par la voix d'un trompette, Renée de livrer Bourbon. Le château n'étoit défendu que par la cour & la maison de la princesse. A l'aspect des légions qui l'environnent, le trouble, la terreur se répandent dans son enceinte. Les femmes, les filles, les enfans, les vieillards pensent toucher au dernier instant de leur vie. On n'y entend plus que de longs gémissemens. Une foule nombreuse vient se jetter aux pieds de la duchesse. Elle demande avec des clameurs & des larmes qu'on sauve ses jours en livrant le prince. Les vœux de cette multitude épouvantée & sans armes arrivent aux oreilles de Condé. Il sort de son appartement, se présente à ses yeux : : Vous tremblez, lui dit-il ; & Condé est à votre tête ! hé bien, puisque vous n'avez point le courage de

vous défendre, j'aurai, moi, celui de mourir; je vais me livrer sur la muraille à la fureur du premier canon. Il dit, & s'éloigne à grands pas. Renée l'appelle envain pour l'arrêter. Elle court après lui; le prince lui échappe; elle le suit; mais il arrive avant elle sur la muraille. Il se découvre tout entier à Malicorne :: Fais pointer ton canon sur moi, lui crie-t-il; mon trépas du moins sera celui d'un héros. Il est bien juste que je meure ainsi que j'ai vécu. En parlant ainsi, il reste immobile exposé au feu du canon. Malicorne, étonné de ce noble dévouement, hésite d'abord sur le parti qu'il doit prendre. Enfin il se décide, & se tournant vers le premier cannonier:: tire, dit-il, tire promptement. Renée arrive alors, se jette au-devant du prince qu'elle écarte d'une main, & de l'autre, s'adressant à Malicorne :: tourne aussi ta fureur contre moi. Que tardes-tu de finir d'un même coup les jours de Condé & les miens. Et vous, Français, vous que le souvenir de mon pere doit encore attendrir, vous que mes bienfaits ont toujours accueillis si généreusement en Italie, lorsque j'y règnois, & que vous y êtes venus porter la guerre, vous que je retirois dans

mon palais, lorsque vous étiez malade, vous à qui j'ai fourni si libéralement les sommes dont vous avez eu besoin pour retourner dans votre patrie, unissez-vous contre moi, & criez à Malicorne de consommer son lâche dessein. Voici l'instant, voilà le moyen de me payer de mes services. Que tardez-vous? votre chef est prêt à vous satisfaire.

Ces reproches éloquens firent rougir les capitaines & les soldats. Le remords s'élève tout-à-coup dans leur cœur. Il les trouble; il porte des larmes de honte & d'attendrissement à tous les yeux. Chacun rejette ses armes loin de lui. Un cri général se fait entendre : : Malicorne arrête & respecte notre bienfaitrice, la fille de Louis XII, de notre pere, du pere de tous ses sujets, arrête, arrête. Et dans l'instant les quatre compagnies se tournent vers la ville & se retirent. Malicorne cherche envain à les rappeller. Il est lui-même emporté par le nombre. Le siège du château est levé : : Prince, dit alors Renée à Condé, profitez de ce moment pour abandonner cet asyle, où vos jours ne sont point en sûreté contre l'audace de Guise. Fuyez promptement, & retirez-

vous dans les provinces de votre appanage, dans ces provinces où les calvinistes en grand nombre, formeront un sûr rempart autour de vous; où du moins vous êtes sûr de mourir les armes à la main.

Bourbon embrasse sans différer ce prudent avis. Il se cache sous l'obscurité d'un habit vulgaire; il monte à cheval, accompagné d'un seul écuyer, & sort du château. Il en avoit à peine franchi le pont, qu'Eléonore, portant son fils entre ses bras, se présente à sa vue. Elle s'étoit dérobée à la vigilance inquiète de Guise, & venoit se rejoindre à son époux. Condé lui donne de rapides embrassemens : : Je fuis, lui dit-il, & pour comble d'infortune, le tems qui me presse ne me permet pas de vous emmener; mais nous nous réunirons bientôt. Je revole vers Nérac. Je vous informerai de mon arrivée, & vous viendrez alors vous réunir à l'époux qui vous adore. En parlant ainsi, des larmes s'échappent de ses yeux, se mêlent à celles que répand la princesse. Il s'arrache aux tendres embrassemens de l'amour & de la douleur, donne un baiser à son fils & presse de l'éperon son coursier qui l'emporte & fuit comme un trait.

Cependant sur le bruit de l'expédition de Malicorne, dont l'heureux dénouement étoit encore ignoré, les habitans de Nérac, tous dévoués aux Bourbons, & par conséquent ennemis implacables des Guises, s'étoient assemblés en tumulte sur la place publique. On ne doutoit point que le château de Montargis n'eût été forcé; que le prince ne fût retombé entre les mains de Guise, & qu'il ne fût prêt à subir le supplice honteux auquel il avoit échappé. Aux cris de cette multitude, aux larmes dont plusieurs baignoient leurs yeux, aux regrets qu'ils donnoient aux malheurs de Condé, on eut dit que la ville entière avoit perdu son pere. Au milieu de ce tumulte de désespoir, un gentilhomme d'une bonne maison du Périgord (c'étoit la Renaudie) s'avance dans l'assemblée. Son geste & sa voix demandent silence. Dans un instant les plaintes, les larmes, les gémissemens ont cessé. La Renaudie monte sur une petite éminence. Cet homme, doué d'une mâle éloquence, & sur-tout animé d'un esprit d'enthousiasme, qui, en nous entraînant nous-mêmes, passe rapidement aux autres & les emporte avec nous, cet homme à qui quelques circonstances

heureuſes ont mérité les noms de ſage & de brave :: Citoyens, s'écrie-t-il, il n'en faut pas douter, Condé eſt mort, oui, il eſt mort. Je l'ai vu cette nuit; je ne me trompe pas; il m'eſt apparu; mais, Dieu! dans quel état horrible! mes ſens en friſſonnent encore. Ce n'étoit plus ce Condé dont le front altier annonçoit l'héroiſme, ce Condé qui déployoit dans les combats le courage le plus intrépide, & qui, après la victoire, bien loin d'étaler le faſte & l'orgueil du triomphe, pardonnoit à ſes ennemis & les combloit de bienfaits. Non, ce n'eſt point ainſi qu'il m'eſt apparu. Qu'il étoit différent de lui-même! Briſé, meurtri de coups, il s'avançoit à pas lents, ſe ſoutenoit à peine; ſon ſang ſortoit à gros bouillons de meurtriſſures ſans nombre, faites à ſes membres. Sa voix foible & mourante ſe faiſoit entendre à peine. Dans cet état, il s'eſt approché de mon lit; il me frappe, il m'éveille :: Ami, s'eſt-il écrié, reconnois-tu Condé? Voilà, voilà l'effet de la haine de Guiſe. Je meurs ſur un échaffaud, en ſpectacle à tous les yeux, ainſi qu'un vil ſcélérat. Me laiſſeras-tu ſans vengeance? Non: je l'attends de ton amitié pour moi. Je la

veux prompte, je la veux éclatante, enfin je la veux digne de tous les deux. A ces mots, ranimant ses forces affoiblies, il recueille dans l'une de ses mains le sang qui coule de son cœur déchiré, m'en arrose, m'en couvre tout entier, & s'écrie : : Je te charge de mon sang; je t'en fais le dépositaire : venge-le, venge moi, venge notre parti. Que Guise expire d'une mort cent fois plus cruelle que la mienne. A ces mots il a poussé un dernier & pénible soupir. Ses forces se sont épuisées, & noyé dans son sang, il est tombé aux pieds de mon lit. Saisi d'horreur, je me lève, & son ombre errante autour de moi, me poursuit encore en ces lieux. La voyez-vous, l'entendez-vous, amis? son aspect & sa voix sont terribles. Le nom de Guise ne cesse de sortir de sa bouche. Amis, il faut la satisfaire. Que les plus déterminés d'entre vous s'unissent à moi; nous partirons, nous surprendrons le Lorrain; & cent coups de poignard purgeront la france de ce monstrueux tyran.

Tous les cœurs émus, entraînés par ce discours, partagent les transports de la Renaudie. Un cri universel s'élève dans les airs : : Que Guise meure, & que Bourbon soit vengé!

Cette voix retentiſſoit encore lorſque Bourbon parut au milieu de l'aſſemblée. La ſurpriſe, la joie, ſuſpendent un moment la fureur des conjurés. Un nouveau cri s'élève : : Condé n'eſt pas mort! Condé eſt ſauvé! —Oui, mes amis, s'écrie le prince, je vis, j'ai échappé après mille dangers à la barbare fureur des Guiſes. Que bénit ſoit le jour qui me rend le témoin de votre amour pour moi. Ce que je vois, ce que j'ai entendu m'attendrit & m'enflamme. Amis, je ne laiſſerai point oiſifs de ſi nobles tranſports; qu'ils ſervent à venger, non pas Condé, mais la majeſté du trône; mais l'autorité des loix; mais la liberté de la patrie, objets chers & ſacrés à vos cœurs & au mien, & que la tyrannie d'un étranger immole lâchement à ſon caprice. Ne croyez pas toutefois que ſujet rebelle, je prétende m'armer avec vous contre le roi qu'il maîtriſe. Avant que mon ame puiſſe concevoir ce projet, que la mort la plus honteuſe & le mépris de l'univers s'attachent à mon nom & à ma perſonne. François eſt bon & juſte; mais il eſt jeune, & ſon corps flétri par la maladie ne lui permet pas de développer les vertus de ſon ame. Son miniſtre

eſt ſeul coupable, lui ſeul eſt digne de notre haîne. Jurez donc avec moi de ne dire, de ne faire jamais rien contre notre prince; mais engageons-nous auſſi par le même ferment de ne poſer les armes qu'après la mort de Guiſe. —Nous le jurons, s'écrient tous les citoyens; nous en faiſons le ferment. Auſſi-tôt ils le ſignent & ſe touchant dans la main, en témoignage d'union, ils chargent d'imprécations les perfides qui feroient aſſez lâches pour trahir leur foi (1). Condé reprend auſſi-tôt la parole : : Amis, s'écria-t il, il s'agit maintenant d'aller à force ouverte enlever le miniſtre au milieu de la cour; que tous ceux parmi vous qui font état de porter les armes, ſortent demain de la ville; qu'ils ſe raſſemblent dans la plaine : nous nous diſpoſerons en ordre, & ſans attendre plus long-tems, nous marcherons vers Guiſe. Notre camp ſera peu nombreux à la vérité; mais nous le verrons

(1) On a tranſporté dans cette aſſemblée quelques-unes des circonſtances qui accompagnèrent la fameuſe conſpiration d'Amboiſe. Ceux des lecteurs qui voudront connoître ce qui en eſt emprunté, peuvent lire le récit qu'en fait M. Anquetil dans le premier tome de ſon *Eſprit de la Ligue*, p. 44-64.

s'accroître sur notre route. Guise n'a été que trop soigneux de se donner des ennemis. Calvinistes, mécontens, tous vont se réunir à nous. Nos forces, dans peu, seront redoutables, &, je n'en doute pas, nous rendront maîtres du Lorrain.

On se sépare. Le reste du jour est employé aux préparatifs nécessaires au succès du projet. Au nombre des citoyens qui parut en armes le lendemain, on eut dit que tous les cœurs avoient contre Guise les mêmes motifs de haine & de vengeance que Bourbon. Il arrive au lieu du rendez-vous; il y trouve une armée de sept mille hommes, tous *résolus d'attaquer, de frapper presque entre les bras du roi, un ministre revêtu de son autorité.* Avant midi, cette armée, créée, pour ainsi dire, en un clin d'œil, fut en marche. Ce que Bourbon avoit promis, arriva. De toutes les villes, de tous les bourgs, de tous les hameaux voisins des routes qu'il parcouroit, on venoit en foule se ranger sous ses étendars, tant étoit forte la haine que Guise avoit inspirée. Dans peu de jours enfin, Bourbon se vit en état d'exécuter ce qu'il avoit projetté, avec d'autant plus de facilité

que le Lorrain n'étoit point préparé à se défendre, puisqu'il ignoroit encore qu'une armée formidable s'avançoit vers Orléans. Bien loin au contraire de pourvoir à sa sûreté, il ne songeoit qu'aux moyens de se saisir encore du prince, qu'il vouloit absolument voir périr sur un échaffaud.

L'armée calviniste n'étoit plus qu'à une journée d'Orléans, lorsque Guise fut instruit du péril qui le menaçoit. Son premier soin fut de vouloir mettre le roi en sûreté. Ce monarque, affoibli par la maladie de langueur qui consumoit sa jeunesse, touchoit aux derniers de ses jours. Quand il apprit la révolte de ses sujets, il sentit que son aveugle confiance en son ministre les avoit poussés à cet excès : *Mon peuple m'en veut*, dit il au duc de Guise. *Que je puisse l'entendre, & je lui ferai raison. Je desirerois que pour un tems vous fussiez hors d'ici : il me seroit plus facile de l'appaiser.* Mais bien loin de se rendre aux vœux du monarque, Guise voulut profiter de ce premier moment de trouble & d'agitation, pour le faire enlever & transporter à Paris : Et, non, non, s'écria François, qu'on me laisse dans Orléans; je sens trop à ma foiblesse

que je vais mourir. Guiſe eſſaya vainement de lui faire prendre une réſolution oppoſée : il ne gagna rien ſur l'obſtination de François : : Hé bien, ſire, ajouta-t-il, demeurez parmi nous. La penſée que je dois vous ſervir de rempart, ne fera que m'enflammer davantage. En diſant ces mots, il va donner des ordres qui doivent aſſurer la défenſe de la ville.

Bourbon parut bientôt aux pieds de ſes murailles. Il leur livra un aſſaut vigoureux que les calviniſtes ſoutinrent pendant un jour entier. Le prince & le miniſtre firent preuve l'un & l'autre de courage, autant que de prudence, Ils brûloient de ſe rencontrer. La fortune trompe long-tems leurs deſirs. Enfin elle les rapproche : : Je te trouve donc ſur un théâtre digne de moi, s'écria Condé ? C'eſt par la fourberie & la lâcheté que tu cherchas juſqu'à ce jour à me combattre : ces armes te ſont inutiles maintenant ; ſers-toi de ton épée ; qu'elle décide entre nous. A ces mots il s'éloigne des bords de la muraille dont il s'eſt déja rendu maître, & s'élance ſur Guiſe avec toute l'impétuoſité de la valeur & de la haine.

On vit alors les deux partis, l'œil fixé sur le combat de leurs chefs, suspendre leurs coups, comme d'un commun accord, & attendre d'eux en silence le destin de cette journée. Guise, plus maître que Condé de tous ses mouvemens, ménageoit prudemment ses forces, content d'abord de repousser son ennemi, & certain de le fatiguer à loisir. Condé, livré tout entier aux transports furieux qui le maîtrisent, frappoit sans relache, & son épée errante au hazard brilloit comme un ciel orageux qui étincelle d'éclairs pressés. Le même hazard lui donna quelques succès. Deux fois il plongea son fer dans l'épaule du ministre, & l'en retirant deux fois toute rouge de sang : : Rends la vie, lui cria-t-il, tu n'en as que trop abusé. Mais Guise, sans se troubler, lui porte enfin un coup si vigoureux, qu'il l'étend à ses pieds, sans force & presque mourant : : Amis, s'écrie-t-il aussi-tôt, amis, enlevons d'ici Condé, la victoire nous appartient. En effet la chûte du prince répandit sur-tout son parti une terreur si subite & si grande, que chacun en foule abandonne la muraille, & cherche à fuir sans livrer

le moindre combat. Les royaliftes en firent un horrible carnage; ceux qui échappoient à leur glaive, ou tomboient écrafés aux pieds des remparts, ou fuyoient à travers la campagne. Dans un moment la ville fut délivrée de toute crainte, & Condé ramené dans fa prifon. Guife, attaché encore plus que jamais au projet de faire expirer Bourbon fur un honteux échaffaud, ordonne que tous les fecours de l'art lui foient prodigués, afin que bientôt il recouvre une partie de fes forces: cruels fecours dont le prince devina fans peine le barbare motif.

Tandis que Bourbon recouvroit lentement fes forces, la nouvelle de fon malheur & de fa mort prochaine arrive aux oreilles de Renée & d'Eléonore. Comment peindre leur douleur & furtout le défefpoir de l'époufe du héros? Les cœurs fenfibles fe mettront aifément à la place d'une princeffe qui long-temps le jouet de l'efpoir & de la crainte, voit enfin le fort prêt à frapper le dernier coup. D'abord fa voix ne forme aucune plainte, l'excès de fon malheur a tari la fource de fes larmes, & la froide immobilité de la mort

à roidi tous ses membres. La duchesse de Ferrare cherche à la consoler : tous ses efforts sont vains. Réduite au silence, elle croyoit qu'enfin Eléonore alloit succomber à ses maux, quand tout-à-coup elle la voit se ranimer & l'entend qui s'écrie : : Revolons vers Orléans, montrons-nous aux yeux des états assemblés, & si mes cris & mes larmes ne gagnent rien sur eux, alors ne prenant conseil que de mon désespoir, j'irai, oui, j'irai moi-même chercher Guise dans son palais & le frapper d'un poignard. Voyez, madame, dit-elle à Renée, si votre amitié veut encore se joindre à moi. Renée l'embrasse, je vous suivrai partout répond-elle, & sans plus différer, elle ordonne que tout soit disposé pour un prompt départ. Eléonore se revêt alors des habits lugubres du deuil. Un long crêpe noir flotte sur ses épaules & revient, par dessus sa tête, tomber en voile sur son visage. Elle couvre son fils des mêmes couleurs; elle veut que son char soit tout tendu de noir; & que ses serviteurs portent aussi les livrées de la tristesse. Le reste du jour fut consacré à ces lugubres apprêts; & dès l'aube renaissante,

ſante, les deux princeſſes montent dans le même char & s'acheminent vers Orléans.

Le ſombre appareil qui les environne attire autour d'elles une foule curieuſe qui les aſſiège & les ſuit juſqu'aux portes du ſéjour où la nation eſt aſſemblée. Eléonore dans toute la majeſté de la douleur, ſe préſente aux regards des états. Guiſe, aſſis au milieu des grands du royaume, friſſonne au nom de la princeſſe qu'on annonce. Son émotion redouble lorſqu'Eléonore, relevant ſon voile, s'avance & dit : : Auguſtes repréſentans d'un peuple qu'un étranger opprime, c'eſt dans vos bras que je me jette pour arracher mon époux à notre commun tyran. Guiſe furieux ſe leve alors : : oui, c'eſt de toi que je parle, ajoute la princeſſe ſans ſe troubler ; oui c'eſt de toi-même, & je ne te crains pas. Ici, ton pouvoir n'eſt rien. Guiſe, couvert de honte, ſe remet ſur ſon ſiège, & la princeſſe pourſuit. Elle retrace au ſouvenir des états un tableau frappant des vertus de ſon époux, des ſervices qu'il a rendus à la France ; elle parle de ceux qu'on avoit droit d'en attendre, des inſultes multipliées qu'il a reçues de la part

du Lorrain ; & cependant, ajoute-t-elle, le pur sang de nos rois coule dans ses veines, & vous souffririez qu'un étranger s'érigeât ainsi en maître, en despote, en tiran ! ah ! non ; plutôt garantissez Condé de la honte de l'échaffaud ; le sang de Louis IX seroit-il fait pour y couler ? Mais Guise veut parler. Sans doute il prétend me reprocher la rébellion du prince. Eh bien, Guise, j'y consens, mets Condé au rang des révoltés ; mais n'oublie pas de dire qu'on n'en vouloit qu'à toi seul, que les jours de François étoient sacrés pour eux ; dis sur-tout, dis que l'excès de tes injustices, que ton ministère tyrannique ont allumé ce feu de la discorde, qui peut-être sera longtemps encore à s'éteindre. Dis tout cela, & si tu l'oses, demande ensuite la mort de mon époux. Mais je te connois, tu ne rougiras point de ta demande. Altéré de son sang, tu brûles de le répandre. Ah ! puisque tu en as une si grande soif, je puis déja commencer par te satisfaire. Elle deploie alors l'écharpe qui ceignoit les reins de son époux quand il avoit combattu contre ses assassins, & dont il s'étoit dépouillé en arrivant pour la pre-

mière fois aux portes de la tour. Elle la montre rouge encore du sang de Bourbon : : Viens la ravir, s'écrie-t-elle ; le sang de Louis t'appartient tout entier, viens, car si tu diffères plus long-temps à t'en emparer, crains que sa vue ne m'inspire ta fureur contre toi. L'assemblée, que frappe ce discours, ordonne à Guise, qui veut sortir, de rester, & nomme des députés, chargés d'aller sur l'heure, solliciter auprès du roi la grace du prince. Les députés étoient prêts à sortir lorsqu'on apprit que le roi venoit de succomber à sa longue foiblesse, que François II. étoit mort.

Aussi-tôt paroît dans l'assemblée Catherine de Médicis, tenant par la main son fils Charles IX. jeune frere du feu roi, dont il va occuper le trône. Une acclamation universelle reconnoît le jeune monarque. Il monte sur son trône. Sa mere s'assied un rang au-dessous de lui, & prend la parole. Après avoir donné de justes éloges & de légitimes regrets au monarque défunt, elle ne dissimule point les malheurs de son règne : : Mais ces malheurs peuvent être réparés, dit-elle. Ma régence que votre consentement unanime va

m'assurer (car quel autre pourroit y prétendre) sera, ainsi que mon cœur s'en flatte, l'époque de votre bonheur. Je promets, je jure entre les mains de la nation de me dévouer toute entière aux soins de la félicité publique. Et pour commencer par un trait mémorable, je brise les fers de Bourbon, j'annule l'arrêt de mort prononcé contre lui. Qu'il paroisse, je lui veux annoncer ma volonté. Amiral, dit-elle à Coligni, je vous charge de faire ouvrir sa prison & de l'amener dans cette assemblée. L'amiral sort. Eléonore, incapable de contenir la joye qui pénètre son cœur : : Quoi! Bourbon est sauvé, s'écrie-t-elle, quoi! je vais embrasser mon époux, & c'est à vous que je le devrai, grande reine? Elle vole alors au trône de Médicis, tombe à ses genoux qu'elle embrasse en les arrosant des larmes de la reconnoissance. Et cependant la reine, s'adressant à Guise, que l'intérêt de l'état lui fait une loi de ménager, tant est redoutable le parti dont ce ministre est le chef : : Ce que je fais pour Condé, dit-elle, me défend de rechercher si vous êtes coupable. Je veux bien croire qu'en pour-

suivant Condé, vous n'avez jamais eu en vue que le bien du royaume. Cette pensée éloigne de moi tout soupçon. Songez seulement à mettre moins d'ardeur aux services que vos talens peuvent nous rendre.

Cathérine alloit poursuivre, lorsque Eléonore appercevant Condé la première, vole à lui, le presse contre son sein. Ensuite la prenant par la main, en même-tems que Coligni le tient par l'autre, tous les trois s'avancent vers Médicis : Prince, lui dit la reine, il m'est bien doux de commencer ma régence par conserver la vie à un héros tel que vous; & sans chercher si vos torts sont ceux de vos passions ou des circonstances, je veux que vous me fassiez le sacrifice de votre ressentiment. Vous êtes généreux; j'attends de vous cet effort; vous êtes vrai; je croirai à votre parole. —Grande reine, répond soudain Condé, vous ne vous trompez point. Quelque juste haine qui m'anime, je l'immole à la tranquillité publique. Puissent de nouveaux outrages ne point me forcer une seconde fois à être criminel! Et se tournant vers Guise : Oui,

dit-il, il dépend de toi que j'oublie tes torts envers moi. Ne me fais jamais fouvenir de ma haine. Tu me connois trop bien pour croire que mon cœur la reprenne fans caufe.

Ainfi furent détruits par un coup imprévu les projets de la mort de Bourbon; ainfi finit une intrigue qui fixoit depuis long-tems l'attention de la france & de l'europe.



NOUVELLES

FRANÇAISES.

TOME I, N°. II.

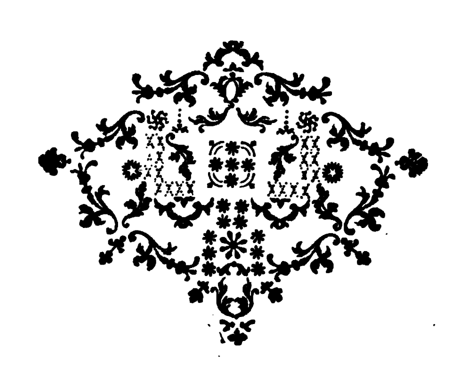
FRANÇOISE DE FOIX,

COMTESSE

DE CHÂTEAUBRIAND,

NOUVELLE FRANÇAISE.

PAR M. D'USSIEUX.



A PARIS;

Chez BRUNET, Libraire, rue des Écrivains, Cloître S. Jacques de la Boucherie.

M. DCC. LXXV.



P. Martini inv. C. Gaucher inci.



J. Martini inv. — C. Gaucher inc.

FRANÇOISE DE FOIX,

COMTESSE

DE CHÂTEAUBRIAND.



FRANÇOISE DE FOIX, dont je vais raconter les infortunes, fut coupable sans doute. Liée par les nœuds sacrés de l'himen, elle ne pouvoit, sans crime, écouter l'Amour qui lui parloit en

faveur d'un Amant aimable, assis sur l'un des premiers trônes du monde. Mais les ames sensibles, même en la blâmant, ne pourront lui refuser des larmes; tribut flatteur qu'obtiennent rarement les femmes qui ont régné sur le cœur des rois. Et comment, en effet, l'homme honnête pourroit-il voir avec intérêt quiconque vend à l'ambition ce qui ne doit être donné qu'à l'Amour! Le véritable amour peut faire pardonner toutes les foiblesses; mais la sujette qui, en cédant à son roi, ne voit que le coupable orgueil de commander à tout un peuple, en retenant dans ses fers celui qui est revêtu de la suprême puissance, cette femme ne profanne-t'elle point l'empire de ses charmes, & peut-elle prétendre à l'estime de son siècle & de la postérité? Ne doit-elle pas prévoir, au contraire, que son nom sera voué d'âge en âge au mépris & à l'opprobre? Françoise de Foix, Maîtresse de François Premier, a sauvé le sien de la proscription générale. Tout ce qui peut rendre excusable une femme trop foible se réunit en sa faveur. Des parens qui abusent de leur autorité & de son extrême jeunesse pour la marier à un homme qu'elle ne connoît pas; un mari

ſombre, jaloux & cruel, qui retient ſes charmes enſevelis dans l'ombre d'un château, qu'il change pour elle en priſon; un cœur né pour aimer, & dont un ſouverain jeune, aimable, & déjà couvert de la gloire des héros, ſollicite la conquête par l'amour le plus tendre & le plus ſincère, voilà ſans doute de quoi juſtifier les égaremens d'une ame trop ſenſible, & dont l'expérience n'avait pû diriger encore les mouvemens.

Françoiſe avoit reçu le jour de Phœbus de Grailly, de l'ancienne maiſon de Foix. La richeſſe n'accompagne pas toujours un nom illuſtre; & Mademoiſelle de Foix n'apporta pour dot au vieux Comte de Châteaubriand, qu'on lui donna pour époux, que ſes quinze ans, la candeur de cet âge, & tout ce qui caractériſe une beauté parfaite. Les premiers mois de cette union s'écoulèrent ſans chagrins & ſans plaiſirs pour la Comteſſe. Quelle eſpèce de bonheur auroit-elle pû goûter en effet? Nulle paſſion ne s'étoit encore fait ſentir à ſon jeune cœur; & ſans paſſion l'on n'eſt point heureux. Le vieux Comte, ſatisfait d'abord de poſſéder le tréſor que l'himen lui a livré, craignant ſans ceſſe de l'échapper, ne le

perd de vue ni le jour ni la nuit. Il interdit à ſa femme toute ſociété, & borne ſes plaiſirs à lui donner de tems en tems le ſpectacle inhumain d'un cerf aux abois, ou bien à lui faire entendre les ennuyeuſes leçons de quelque ancien Moraliſte eſpagnol.

Cependant le trône impérial étoit, depuis quelques-mois, devenu vacant par le mort de Maximilien Premier. Deux Compétiteurs également habiles, ambitieux & puiſſans, François Premier & Charles-Quint, cherchent à l'obtenir & travaillent avec une même ardeur à ſe ſupplanter l'un l'autre. L'Europe entière a les yeux ouverts ſur leurs négociations; & bientôt la France, trompée par de premières apparences de ſuccès, croit voir ſon chef revêtu de la dignité impériale. Déjà l'on s'empreſſe de toutes les provinces du royaume à venir complimenter le monarque; déjà les magiſtrats envoyent leurs députés à la cour; & le peuple, & les eccléſiaſtiques & les grands, en un mot tous les ordres de l'état, imitent leur exemple. Le Comte de Châteaubriand lui-même, malgré tout ce qui lui en coûte pour ſe ſéparer de ſa jeune épouſe,

ne peut ſe refuſer à cette démarche de bienſéance. Il n'en prévient la Comteſſe qu'au moment de ſon départ ; car tel eſt le propre de la jalouſie, qu'elle ſe plaît à jetter ſur les moindres événemens le voile épais de la diſſimulation. Tout eſt préparé pour le voyage du Comte ; l'heure qu'il a marquée pour ſe mettre en route, a déjà raſſemblé ſon cortége, & ſes courſiers impatiens henniſſent dans les cours du château : c'eſt le moment qu'il a choiſi pour faire ſes adieux à Françoiſe. Il paſſe à ſon appartement, & d'un air inquiet : Madame, lui dit-il, mon devoir m'appelle auprès du roi ; vous allez être ſeule ; je vais m'éloigner de vous. Un mouvement de ſurpriſe que fit la Comteſſe, fut interprété tout entier à l'avantage de l'amour, par le vieux mari. Il ſe redreſſe auſſi-tôt, ſe ſourit complaiſamment à lui-même & s'admire d'inſpirer encore à ſon âge tant d'intérêt à une femme ſi jeune. Que votre tendreſſe ſe raſſure, que vos allarmes ſe diſſipent, ajouta-t-il ; dans peu je reviendrai vers vous, j'y reviendrai porté ſur l'aîle de l'amour ; & je vous aurai conſervé, ſoyez-en bien ſûre, toute la fidélité que je vous ai jurée au plus beau

jour de votre vie. Adieu, madame, adieu; je hâterai mon retour le plus qu'il me sera possible. Ces dernières paroles furent accompagnées d'un baiser que Françoise reçut avec tant de froideur, que le Comte en éprouva sur le champ un profond dépit. Il avoit fait quelques pas pour s'éloigner; mais revenant aussi-tôt:: Madame, je ne vous cache point que si, durant mon absence, vous portiez la plus légère atteinte à mon honneur, je ne répondrois plus de rien; ma vengeance se livreroit aux plus violens excès; en un mot, je ne sais comment vous pourriez me dédommager jamais d'un outrage aussi sanglant: je vous en préviens. Il s'éloigne encore, & soudain il revient Ses sourcils se hérissent; ses yeux étincellent d'un feu sombre, & son morne silence peint avec force le sentiment qui l'agite & le tourmente. Un nouvel effort cependant l'entraîne vers le groupe de ses gens, & par eux il se fait lourdement asseoir sur le coursier destiné à le porter. Mais c'est alors surtout que se réveillent dans sa foible tête toutes ses idées de jalousie, qui s'y succèdent plus rapides & plus violentes que jamais. Il veut s'éloigner, & ne le

peut ; il combat, mais en vain. Il faut qu'il renvoye encore son épouse ; il lui est impossible de résister au desir qui l'en presse, & c'est pour lui dire que les domestiques qu'il lui laisse sont autant de surveillans de sa conduite, qui ne lui laisseront ignorer aucunes des démarches qu'elle pourroit faire durant son absence. Il s'éloigne enfin, & après avoir fait par trois fois le tour de son parc & de son château, pour s'assurer qu'il n'est aucune issue qui en puisse faciliter l'entrée, il prend le chemin de la capitale. L'espoir d'un prompt retour faisoit supporter à Monsieur de Châteaubriand les fatigues de son voyage, & lui aidoient à surmonter les cruels soupçons qui venoient en foule l'assiéger. Vingt fois ses gens le virent sur le point d'interrompre sa marche, & de retourner en arrière pour surprendre son épouse : ce ne fut qu'après bien des combats, après avoir formé cent projets divers, qu'il arriva aux portes de Paris, où la cour faisoit alors sa résidence. Il franchissoit à peine les barrières de cette ville, que de sûres nouvelles apportées de l'Empire Germanique, apprirent aux François qu'ils s'étoient trop tôt flattés de voir leur mo-

narque régner en même-tems & ſur la France & ſur l'Allemagne : Charles-Quint, roi d'Eſpagne, venoit d'être élu à la place de Maximilien Premier. La ducheſſe d'Angoulême, mère du roi, femme ambitieuſe, adroîte & vindicative, ne vit dans l'élection de Charles-Quint qu'une inſulte faite à la France, & jura de prendre ſur elle-même le ſoin de venger l'honneur outragé de ſon fils. Cette apparence d'un zèle ardent pour les intérêts du royaume & pour la gloire du roi, n'étoit, ſi l'on en doit juger d'après le vrai caractère de la ducheſſe, qu'un maſque dont elle couvroit adroitement & ſon ambition & ſa fierté. Quoiqu'il en ſoit, pour parvenir à l'entière exécution de ſes projets, qui tendoient à lui faire diriger l'état ſous le nom de ſon fils, elle chercha les moyens propres à le diſtraire des devoirs de la royauté, en flattant ſon goût pour tous les plaiſirs de ſon âge.

Peu de tems s'étoit écoulé depuis que le comte de Châteaubriand étoit à Paris, lorſqu'il obtint l'agrément de paroître à la cour. Il fut accueilli du roi & de la ducheſſe d'Angoulême, avec la diſtinction dûe à ſon nom & au rang que ſa maiſon

occupoit dans le royaume. Un jour que François Premier s'entretenoit librement avec lui & plusieurs autres de ses courtisans, sur le courronnement du nouvel Empereur, un écuyer arrive à grands pas & annonce la mère du roi. Elle paroit soudain accompagnée d'un brillant & nombreux cortège; car elle affectoit d'enchérir encore sur la pompe ordinaire aux reines de France, soit que sa politique cherchât à en imposer au peuple, soit qu'elle voulut seulement satisfaire un vain orgueil, par ces marques extérieures de la suprême puissance. Les courtisans veulent par respect se retirer; mais la duchesse leur adressant la parole :: Demeurez, leur dit-elle; ce que je viens dire au roi, vous le pouvez tous entendre. Vendôme, Laval, Montmorenci, Châteaubriand, & vous tous, Messieurs, je serai charmée que mon avis soit conforme à la sagesse des vôtres. A peine le jeune monarque lui eut permis de prendre place, qu'affectant tous les dehors d'une profonde sécurité, elle lui fit entendre ces paroles :: Mon fils, quand on règne sur la France, on doit se consoler aisément de la perte d'un autre empire. Que dis-je? vous n'avez rien perdu;

une couronne ne s'acquiert légitimement que par les armes ; & vos troupes n'ont tenté aucun effort pour disputer à Charles-Quint le trône sur lequel vient de l'asseoir la politique des princes d'Allemagne. Il sera bien plus glorieux de le lui ravir, que de l'avoir obtenu par de lâches intrigues. Que l'Europe entière apprenne donc que vous voyez d'un œil indifférent le front de votre ennemi ceint d'un nouveau diadême. Donnez des fêtes à votre cour ; choisissez ce moment pour y appeller les femmes des grands de votre royaume, qu'un ancien mais bizarre usage en retient éloignées. (En effet, jusqu'alors la présence des dames n'avoit embelli la cour de France qu'aux époques des plus grandes fêtes.) Les pénibles devoirs de la royauté, mon fils, ne sont point incompatibles avec les plaisirs décens ; bien loin de-là ; pour vaquer avec fruit aux grandes affaires, il est nécessaire de porter au travail un esprit délassé, & des forces, pour ainsi dire, toujours nouvelles. Autant pour la conservation de vos jours, qui sont précieux à l'état & bien chers à votre mère, que pour vous montrer au-dessus de l'évènement que nous venons d'apprendre, je

vous invite de tout le pouvoir que le ſang m'a donné ſur vous, à fixer le tems où doivent commencer les fêtes que mon zèle pour votre gloire & ma tendreſſe pour votre perſonne, vous sollicitent de donner.

François ſaiſit avec empreſſement l'occaſion que ſa mère lui fourniſſoit de ſatisfaire ſon penchant pour les plaiſirs, en ſollicitant les femmes de paroître à la cour. Se tournant vers les ſeigneurs, témoins de cet entretien :: Je vous invite tous, leur dit-il, à ſeconder les deſſeins de ma mère & les miens. Que déſormais les brillantes compagnes de votre deſtinée viennent jetter un nouvel éclat ſur cette cour! Elle eſt par votre préſence le ſéjour de la bravoure & de la gloire; par celle de vos femmes elle deviendra le théâtre de la galanterie & de la beauté. Chacun fait une profonde inclination au roi, le remercie de cette faveur & s'applaudit dans le ſecret de ſon ame d'un évènement qui lui fournit l'heureux moyen d'obtenir des honneurs nouveaux, ſans rien faire pour les mériter : tant on ſoupçonnoit déjà combien les femmes auroient d'empire ſur François Premier! Le Comte reſtoit

ſeul ſilencieux. Le jeune monarque s'en apperçut & lui dit : : La renommée ne m'a point laiſſé ignorer que madame de Châteaubriand réunit les plus rares qualités; je ſais qu'elle eſt belle, jeune, aimable, vertueuſe. Comte, j'exige de votre complaiſance qu'elle abandonne le ſéjour de la campagne, où ſes charmes demeurent enſevelis dans l'obſcurité, & qu'elle vienne goûter ici des plaiſirs qu'elle eſt bien faite pour partager avec les autres femmes que je me propoſe d'y appeller. Châteaubriand, ſouvenez-vous que j'y compte; que rien ne vous en peut diſpenſer. Qui peindroit l'embarras qu'éprouva le mari jaloux à cette preſſante invitation? Mais ſi le roi fut étonné de ſon air inquiet, il éprouva une ſurpriſe bien plus grande à cette réponſe que lui fit le vieux comte en balbutiant : : Sire, je rends graces à votre majeſté des bontés dont elle daigne m'honorer. Madame de Châteaubriand, élevée loin de la cour & dans toute la ſimplicité de la vie champêtre, ne quitteroit qu'à regret, ni peut-être ſans danger pour ſa vie, un ciel qui l'a vu naître. Elle aime le ſéjour des champs & fait ſes plus cheres délices des occupations qui l'y attachent.

chent. Quant à ses charmes, j'ose dire à votre majesté qu'on lui en a fait un faux rapport. Elle n'a reçu de la nature rien, absolument rien de ce qui peut faire trouver une femme médiocrement jolie.

Le roi qui, en effet, n'avoit entendu parler que par hazard & en peu de mots de madame de Châteaubriand, & qui n'avoit eu d'autre intention que de dire quelque chose de flatteur pour elle, le roi n'auroit pas insisté davantage, si quelques-uns des courtisans, à qui le naturel jaloux du comte étoit connu, & qui s'étoient beaucoup amusés de son embarras, ne se fussent fait un nouveau plaisir de le démentir : Sire, dit l'un d'eux, j'ai fait mes premières armes avec Lautrec & The-Delescun ; notre liaison m'a souvent conduit chez le comte de Grailly leur père ; j'y ai vu madame de Châteaubriand, quand elle n'étoit encore que mademoiselle de Foix, & je puis à mon tour assurer à votre majesté qu'il n'est aucune femme dans son royaume que l'on puisse lui comparer pour les graces, l'esprit & la figure. Pardonnez-moi, monsieur le Comte, ajouta-t-il avec un malin sourire, en se tournant

vers monsieur de Châteaubriand, si ma manière de voir se trouve en opposition avec la vôtre; mais j'ai cru devoir cet hommage à la vérité & aux charmes peu communs de la sœur de mes anciens camarades. Au reste, je lis déjà dans vos yeux le pardon de mon indiscrétion. Le comte, qui bouilloit d'impatience & de courroux, lança sur le courtisan un regard terrible, & ne répondit rien. François & la duchesse mère, que cette conversation avoit éclairés sur le caractère du comte, en rirent beaucoup & se promirent de n'échapper aucune occasion de le chagriner, jusqu'à ce qu'ils l'eussent guéri d'une passion qui faisoit le tourment de sa vie. Ils ignoroient sans doute combien le suites en deviendroient funestes.

Toutefois le roi & la duchesse d'Angoulême voulurent rester seuls, pour vaquer en liberté aux affaires du gouvernement. Par une inclination de tête ils firent signe aux courtisans de se retirer. A peine ceux-ci eurent franchi la porte du premier appartement, que le vieux comte, qui avoit pris pour une insulte faite à son honneur les éloges prodigués à sa femme, s'approchant de celui dont il croit avoir reçu l'outrage,

lui en demande raiſon dans les termes les plus preſſans. Le jeune homme ne lui répond d'abord que par des plaiſanteries; mais le comte, furieux, inſiſte avec plus de force; & le lieu & l'heure du rendez-vous alloient être déſignés, lorſque Montmorenci, l'un des témoins de tout ce qui s'étoit paſſé, Montmorenci, à qui l'âge, l'expérience & les liens du ſang donnoient quelque crédit ſur l'eſprit du comte, le ſaiſiſſant par la main:: Châteaubriand, es-tu fou, lui dit-il, Quoi! c'eſt t'inſulter que de faire l'éloge de ta femme? & tu veux te battre contre celui qui en l'auteur? mais tu te batteras donc contre chacun de nous; car nous ſommes prêts à ſoutenir, envers & contre tous, que ta femme eſt jeune, aimable, charmante. Tiens, mon cher couſin, mon vieux ami, veux-tu m'en croire? Ne te bats point, mais va-t'en, va contempler en ſilence les charmes de ta belle moitié, & ne t'en éloigne jamais, ſi tu n'ambitionnes pas qu'elle vienne les étaler à la cour...... —Arni-dieu! j'aimerois mieux...... qu'elle mourut. —Tes égaux ne penſerons pas tous de même. —Tant pis pour eux. —Eh bien! hâte donc ton départ.

Le comte de Châteaubriand embrassa sur le champ cet avis, & se rendit à grands pas à son hôtel. Vîte il rassemble son nombreux domestique, ordonne les aprêts de son voyage & jouit d'avance du plaisir qui l'attend à sa terre.... Ah, ah, dit-il en lui-même, parce qu'on sait que ma femme est jolie, on voudroit l'introduire à la cour ? Oh ! non, non : madame de Châteaubriand est à la vérité très-jolie ; mais elle est à moi, elle est mon bien, & toute la puissance des rois ne peut rien contre une telle propriété. Messieurs les courtisans, (à ces mots il jette un grand éclat de rire) par saint Denis ! vous serez bien attrapés, car vous ne la verrez pas, je vous le jure sur mon honneur, oui, sur mon honneur..... Je ne crois pas qu'une si courte absence ait pu lui causer la plus légère atteinte ; d'ailleurs, madame de Châteaubriand est trop vertueuse...... Elle est vertueuse, sans doute ; mais les femmes sont si foibles !... Si je la surprenois me faisant ce tort irréparable.... mort de ma vie !... Vous savez ce que je vous ai dit en partant, madame ? De nouvelles réflexions tournent ses idées sur le roi, dont il croit avoir vu les yeux étin-

celer d'amour au ſeul nom de madame de Châteaubriand : : Oui, Sire, il eſt vrai, ma femme eſt jolie.... Qu'ils ſont cruels ! Partons donc ! Les bourreaux me feront mourir d'impatience...... Sire, vous êtes jeune, aimable, peut-être ſéduiſant ; mais je ne vous crains point ; vous ne la verrez jamais.... Par ſaint Luc ! déjà je devrois être à deux mille d'ici.... Vous êtes mon roi, mon ſouverain ; mais vous ne verrez point ma femme. Les comtes de Châteaubriand ſe ſont toujours paſſé de cet honneur ; je ſuivrai leur exemple ; & ſi les enfans que j'aurai ſont dociles à mon avis, ils ne l'ambitionneront jamais ; & à leur tour ils inſpireront les mêmes principes à mes petits-fils, arrières petits-fils, à toute ma poſtérité.

Il recommençoit à jurer contre la pareſſe de ſes gens ; il frappoit du pied & faiſoit à lui ſeul un bruit effroyable, lorſqu'on lui annonça que ſes chevaux l'attendoient. Soudain il s'achemine vers eux, monte ſur le ſien, tourne bride & ſe prépare à l'aiguilloner d'un grand coup d'éperon, quand un envoyé du roi paroît & lui annonce que ſa majeſté n'entend point qu'il s'éloi-

gne si promptement de Paris, qu'elle l'honore d'un logement dans son palais, & qu'il en doit, sur l'heure, venir prendre possession : : Je rends graces au roi des bienfaits dont il veut me combler, lui répond le comte saisi d'effroi; des affaires de la dernière importance me forcent de m'absenter pour quelques jours. Dans peu je reviendrai profiter des bontés du roi & lui donner des marques de ma respectueuse reconnoissance. Le dessein du comte n'étoit point de revenir à la cour, mais de se confiner dans son château, quoique pût faire le roi pour l'en arracher. Cependant, plus il témoigne d'empressement à vouloir s'éloigner, plus l'officier persiste à s'y opposer. Enfin monsieur de Châteaubriand ne sachant plus de quel prétexte se servir pour se dispenser d'obéir, promet d'amener la comtesse avec lui, si l'on veut consentir à son départ. Il faut d'abord, lui répliqua l'envoyé, se conformer aux volontés de sa majesté; il le faut; j'ai reçu des ordres précis que je ne puis enfreindre sans me rendre coupable. Insister davantage, ce seroit m'obliger à requérir main-forte. Comment pouvez-vous exiger que j'emploie la violence,

pour vous faire profiter d'une insigne faveur, qui vous fera autant de jaloux que vous avez d'égaux à la cour. —Je n'ai ni ambition ni orgueil, monsieur l'officier; un autre sentira mieux que moi tout le prix des bontés de sa majesté; mais, je vous en conjure, laissez-moi partir. Rien ne pouvant déterminer l'envoyé à se laisser vaincre, le comte prit enfin le chemin du palais: Par quelle fatalité deviens-je donc le favori du prince, disoit-il en cheminant, moi, qui ai toujours dédaigné les honneurs, moi si peu fait par mes goûts pour vivre à la cour? Ah! n'en doutons point, c'est à madame de Châteaubriand qu'on en veut. Aussi, qu'avois-je besoin de m'en séparer! cruelle bienséance! Que maudit soit l'empereur Maximilien qui a laissé vaquant le trône de l'Empire; que maudit soit Charles-Quint qui l'a remplacé, & tous les princes qui l'ont élu!

Arrivé au superbe appartement qu'on lui avoit préparé, il le parcouroit à grands pas, déplorant sa malheureuse destinée, lorsqu'on lui annonça qu'il venoit d'être fait grand maître des cérémonies. Ses mouvemens de jalousie & de colère

redoublent à cette nouvelle; envain il déclare que sa modestie y renonce; dès le même jour il est obligé d'en faire les fonctions. On ne laissoit ignorer au jeune roi rien de ce qui pouvoit servir à caractériser l'esprit & le cœur du vieux jaloux. Le jeune prince s'en amusoit beaucoup, en racontoit lui-même les principaux traits à ses courtisans, & convenoit avec eux des moyens qu'on pouvoit mettre en usage pour le ramener à de plus sages pensées. Cependant les fêtes ne tardèrent pas à commencer. Le comte affecta surtout alors de se tenir caché dans le secret de son appartement, quoique les fonctions de sa charge exigeassent qu'il parût à ces brillantes assemblées. Un jour que François lui faisoit des reproches sur le peu de zèle qu'il apportoit à ses devoirs, il s'en excusa sur le pressant desir qui le tourmentoit sans cesse de revoir son épouse, dont il ne s'étoit séparé, disoit il, que pour assurer le roi de son obéissance respectueuse. Il profita de cette occasion pour supplier sa majesté de permettre qu'il allât tirer la jeune comtesse de sa solitude: c'étoit un adroit prétexte dont il se servoit, pour fuir loin de la cour & n'y reparoître jamais.

Mais le roi, ſoupçonnant ſon intention : Partez donc, lui dit-il, & ſouvenez-vous que votre congé ne s'étend qu'au terme d'un mois; que, cette époque révolue, rien ne vous pourra diſpenſer de vous rendre auprès de ma perſonne. Allez, ajouta le monarque avec un ton d'autorité, qui raviſſoit au comte l'eſpoir de déſobéir impunément, allez, vous avez entendu mes ordres ſouverains.

Le comte part auſſitôt, marche à grandes journées, arrive à Châteaubriand & retrouve la belle Françoiſe qui végétoit triſtement dans l'enceinte de ſa magnifique priſon. Elle reçut ſon époux de l'œil dont elle l'avoit vu partir, avec indifférence. Soigneux de taire tout ce qui s'étoit paſſé, ce qu'on avoit dit ſurtout de flatteur à la louange de ſa femme, il lui peignit la cour des couleurs les plus propres à l'en éloigner. Comme elle ne paroiſſoit point auſſi prévenue contre ce ſéjour que l'auroit deſiré le vieillard, il en frémit de crainte, & ſe livra, à ce ſujet, à de fréquens emportemens. Enfin, la veille du jour fatal, terme du délai accordé à ſa priere, il prend ſon épouſe à l'écart : Dès long-tems je me ſuis ap-

perçu, madame, qu'il eſt peu de rapports entre vos goûts & les miens, que vous quitteriez ſans regret le ſéjour de mes ayeux, pour venir étaler dans la capitale les agrémens que vous croyez avoir reçus de la nature. Je vous préviens que mal-à-propos vous repaiſſez votre vanité de ce chimérique eſpoir. Le dangereux ciel de Paris vous eſt interdit pour jamais, le deſſein en eſt pris; & quand bien même je ſemblerois à l'avenir avoir changé de penſée, je vous ordonne en ce jour de n'en rien croire. Tenez, madame, ajouta-t'il, en lui montrant une bague qu'il portoit au doigt, alors que vous recevrez ce joyeau dans une de mes lettres, alors ſeulement vous pourrez vous conformer à ce qu'elle vous preſcrira. Françoiſe, trop accoutumée aux diſcours inſenſés de ſon époux, ne ſoupçonnoit point le motif de tant de précautions:: Hélas! lui répondit-elle avec douceur, en jettant ſur lui des yeux voilés par ſes pleurs, vous ſavez par combien de ſacrifice mon aveugle complaiſance s'eſt juſqu'ici conformée à vos durs caprices; mais, puiſque le deſtin de Françoiſe eſt de gémir toute le reſte de ſa vie dans la captivité, elle le remplira ſans

murmurer. Adieu, monſieur; partez en paix, ſi la paix toutefois peut-être le partage d'une ame inſenſée & barbare.

M. de Châteaubriand ſatisfait des ſûrs moyens qu'il s'imagine avoir pris pour aſſurer ſon repos, s'en retourne gaiment à Paris, s'entretenant avec l'un de ſes valets, nommé Dubourg, à-la-fois le confident & le miniſtre de ſon odieuſe paſſion. La nouvelle de ſon retour s'eſt à peine répandue, que tous les jeunes courtiſans s'empreſſent de ſe rendre au palais. Ils paſſent & repaſſent ſans ceſſe devant l'appartement du comte; moins peut-être encore pour ſatisfaire la curioſité qui les preſſe de voir la jeune de Foix, qu'ils croyent arrivée, que pour piquer l'extrême jalouſie de ſon mari, ſujet ordinaire de leurs converſations & de leurs railleries. Le comte qui les appercevoit à travers une jalouſie, s'amuſoit beaucoup de leur empreſſement, & s'applaudiſſoit avec ſon valet de chambre de la manière adroite dont il ſavoit ſe conduire : : Dubourd, mon ami, lui diſoit-il, conviens que je ſuis le mari de France le plus ruſé. Eh bien, ſi j'avois amené madame de Châteaubriand au milieu de cette foule dangereuſe de

jeunes insensés, où en seroit maintenant ton pauvre maître? Oh! il l'avoit bien prévu. N'admires-tu pas mon discernement, Dubourg? J'en eus toujours, mon ami; c'est lui qui m'inspira tant de sages précautions.

Cependant le roi mande notre vieux comte. À peine celui-ci a paru devant sa majesté, que, prévenant toutes les questions qu'elle pourroit lui faire :: Sire, vous me voyez à vos pieds, implorant le pardon de madame de Châteaubriand. Quoique j'aye fait pour la décider à se rendre ici, je n'y ai pu réussir. —Eh bien, comte, écrivez-lui sous mes yeux; &, s'il ne suffit pas de mes prieres pour la déterminer, employez-y, je vous le permets, l'expression de mon autorité.

Le comte obéit sans crainte, bien assuré du peu de succès de la nouvelle démarche qu'on exige de son apparente soumission. En effet, la comtesse reçut la lettre, & n'y répondit point. Cette conduite de la part d'une jeune femme, qui devoit avoir reçu une éducatiou conforme à sa naissance, donna quelques soupçons au roi; il en parla aux jeunes seigneurs qu'il honoroit de sa confiance la plus intime; & Bonneval, celui

qui avoit été ſur le point d'en venir aux mains avec monſieur de Châteaubriand, prit ſur lui d'éclaircir ce miſtère. Il épie l'occaſion de s'entretenir avec Dubourg, déjà connu pour être le confident du comte, & le prépare, par l'appât d'un riche préſent, à lui découvrir le ſecret de ſon maître. L'infidèle valet s'obſtine d'abord au ſilence; mais ce n'eſt que pour vendre plus cher ſa baſſe trahiſon; & ne pouvant réſiſter davantage aux puiſſans moyens qu'on employe communément pour ſéduire une ame mercénaire, la ſienne s'ouvrit toute entière aux deſirs de Bonneval, & ſatisfit ſon officieuſe curioſité. Il falloit ravir à monſieur de Châteaubriand cette bague, ſeul interprète de ſa volonté auprès de la comteſſe ſon épouſe; mais il ne s'en dépouilloit jamais; & l'on commençoit à perdre l'eſpérance de réuſſir, quand Dubourg, par une inconcevable hardieſſe, la ſurprit à ſon maître durant ſon ſommeil. Il ne la garde qu'autant de tems qu'il lui en falloit pour en tirer un parfait modèle, qu'il confia auſſitôt à l'adreſſe d'un artiſte fameux. Et celui-ci ayant parfait ſon ouvrage, lui remit ſous peu de jours un bijou conforme en tout à

celui que portoit monsieur de Châteaubriand. Sitôt que Bonneval s'en trouva muni, il pénétra joyeux dans l'appartement du prince, le priant de faire adresser une seconde lettre à Françoise, certain, disoit-il, qu'elle s'y conformeroit sur le champ, parce qu'il possédoit un talisman dont la vertu étoit toute puissante sur les épouses des maris jaloux. En effet, dès que l'occasion s'en présenta, François Premier adressa ces mots au vieux comte : : Il n'entra jamais dans ma pensée d'employer la violence contre mes sujets, surtout quand les démarches que je desirerois de leur obéissance, sont indifférentes au bien de mes états. Cependant, comte, je donne incessamment un brillant tournois, dont je veux que vous fassiez vous-même les honneurs, & je souhaite que vous adressiez, de ma part, une nouvelle invitation à madame de Châteaubriand de s'y rendre. Un de mes pages recevra de ma bouche l'ordre de la lui porter. Si elle persiste davantage à fermer l'oreille à la voix de votre tendresse, je ne l'importunerai plus de mes sollicitations ; recevez-en pour elle ma parole royale. —Si je ne craignois, répondit Châteaubriand, en dissimulant sa pensée,

si je ne craignois de manquer au respect que m'inspire la présence de mon roi, confus des bontés dont il m'honore, je ferois en ce moment éclater mon courroux contre cette indocile épouse, que votre bienvaillance, sire, rend sans cesse plus coupable à mes yeux. Je vais donc lui écrire pour la seconde fois, ma lettre contiendra les expressions de mon juste ressentiment; &, si ce dernier effort ne peut rien contre son opiniâtreté, j'implorerai, sire, pour la détruire, le secours de votre pouvoir auguste. Il passa dans un appartement voisin, & sa main traça ces lignes que son cœur démentoit :

« Votre résistance m'afflige & m'outrage. Si » je n'ai plus de droits à votre complaisance, » craignez l'indignation du roi, dont votre entê- » tement pourroit armer la justice. Sa bonté veut » que je vous invite, mais pour la dernière fois, » à paroître au tournois qu'il donnera dans hui- » taine. J'accomplis l'ordre qu'il m'en a donné; » c'est à vous à vous y conformer de même. »

LE COMTE DE CHATEAUBRIAND.

A peine il eut fini sa lettre qu'il se leva pour la porter au roi. Chemin faisant, il rioit en lui-

même de la sagesse de sa conduite :: J'ai donc trouvé le moyen, disoit-il, de complaire au roi, & en même-tems d'assurer ma tranquillité. Voilà bien la lettre qu'il me demande; je la lui remettrai en toute confiance; mais elle sera sans succès comme la première, j'en suis assuré. Il jette sur sa bague un regard de complaisance :: Divin joyeau, combien tu m'es cher! Oui, je te préfère à tous les honneurs, à toutes les dignités, à tous les biens que je possède; divin joyeau, tu ne me quitteras jamais. En achevant ces mots, il arrive près du roi, remet entre ses mains le billet qu'il vient d'écrire, & se retire. Le monarque fait assi-tôt appeller Bonneval, qui s'était chargé de conduire toute cette intrigue, & lui confie à son tour la lettre du comte de Châteaubriand. Bonneval introduit secrettement la bague de Dubourg dans les plis de cette lettre, & l'on commet un page pour l'aller remettre à la jeune comtesse. Sitôt que Françoise l'eut ouverte, sitôt qu'elle eut reconnu la bague du comte, son époux, elle éprouva d'autant plus de surprise qu'elle s'attendoit moins à l'heureux changement que le séjour de la capitale avoit produit en

en son époux. Toutefois elle n'en peut douter, & se détermine sans peine à la démarche que paroissent exiger d'elle & le roi & M. de Châteaubriand.

Cependant on s'occupe dans Paris aux apprêts du magnifique tournois annoncé dans toute la France. L'élite de la noblesse s'y rend en foule des provinces les plus éloignées ; & tous ces jeunes héros dont le courage avoit honnoré nos armes dans les champs d'Italie, s'empressent de venir signaler leur adresse aux yeux du jeune monarque & des plus jolies femmes du royaume. Ce beau jour va luire enfin. A peine l'aurore qui le devance a doré le faîte des palais, que les hérauts & les rois d'armes parcourent au grand pas de leurs coursiers les principales rues de la capitale, faisant retentir les airs des sons redoublés des tymbales & des trompettes. Au bruit de ces instrumens guerriers se joint le bruit des cloches & de toute l'artillerie : on eût dit que ce jour annonçoit la nouvelle de la plus signalée victoire. Le roi qui, lui-même, veut être le juge du camp, en nomme garde ce fameux connétable de Bourbon, que l'orgueil & l'amour n'avoient

point encore rendu infidèle à sa patrie. François laissant au sort à décider sur qui tombera l'honneur d'ouvrir la carrière, il échoit en partage à Guise & au jeune Bonneval. C'étoit dès la neuvième heure du matin qu'ils devoient entrer en lice. Châteaubriand avoit devancé tous les spectateurs au lieu du tournois, pour remplir les devoirs de sa charge. Jamais officier ne s'en acquitta avec plus de zèle que lui. Il auroit fallu le voir s'agiter, aller, venir, courir empressé au-devant des dames, qu'attiroient à ce spectacle la galanterie & la curiosité. Comme il se rioit intérieurement de l'aveugle confiance de leurs maris! Assurément, disoit-il en lui-même, il est beau de se reposer ainsi sur la vertu des femmes; j'ai la plus avantageuse opinion de ce sexe charmant; mais j'aime beaucoup mieux que madame de Châteaubriand soit dans ses terres qu'à cette fête. On croit qu'elle y viendra, ajouta-t-il en frappant du pied, se frottant les mains & poussant un grand éclat de rire! On croit qu'elle y viendra!... A peine il avoit achevé, qu'un épais nuage de poussière se fit appercevoir au loin : c'étoit le roi qui, précédé de ses pages, de ses écuyers & de

ses gens-d'armes, venoit donner lui-même le signal de l'exercice. Il arrive. Le maître des cérémonies vole à sa rencontre & le devance ensuite jusqu'au pied du trône qu'on a élevé pour le jeune monarque. François, présumant à l'air de sécurité qui règne dans les traits de Châteaubriand, que la comtesse son épouse n'est point arrivée, adresse, à voix basse, ces mots à Bonneval, en souriant : : Si Châteaubriand se joue de nous, il faut avouer que nous l'avons bien mérité. Cependant il marche vers la hauteur de l'arène, & promène avec majesté ses regards satisfaits sur toutes les belles qui s'y trouvent rassemblées. Mais l'heure a sonné; déjà le signal du combat est donné, & les deux athlètes, la lance en arrêt, sont prêts à fondre l'un sur l'autre, quand un hérault demande à haute voix de suspendre le combat, jusqu'à ce qu'une dame, qui se présente à la barrière, ait pris place dans le cirque. Aussi-tôt le comte de Châteaubriand, soupçonnant peu le coup dont il est menacé, précipite ses pas vers la dame & lui tend la main pour lui aider à descendre de son char. Mais ô ciel ! de quel étonnement il est frappé ! Il pâlit,

ses genoux chancellent, ses yeux s'obscurcissent; il l'a reconnue, c'est elle, c'est madame de Châteaubriand : & cette nouvelle, passant de bouche en bouche, arrive aussi-tôt aux oreilles du roi. Il bat des mains le premier, & tous les courtisans l'imitent en s'écriant : la voilà, la voilà; & l'air retentit au loin du nom de la comtesse de Châteaubriand. Les femmes ne font point éclater leur joie par des cris bruyans; mais elles se demandent avec empressement les unes aux autres quel peut être le sujet de ce grand murmure; & chacune d'elles, en particulier, éprouve du dépit de n'avoir pas produit à son arrivée une pareille sensation.

Cependant le Comte revient de sa foiblesse & dissimule la furenr dont son ame est agitée, se promettant bien toutefois de tirer vengeance d'une perfide qui a trompé son attente la plus douce par une impardonnable désobéissance; car il ignoroit de quel subterfuge on s'étoit servi pour attirer son épouse à la cour. Il la saisit brusquement par la main, & la fait asseoir près de la barrière, sur un siége où il juge que ses charmes seront soustraits à l'œil curieux du jeune mo-

narque. Mais François s'en apperçoit & commande à deux de ses écuyers d'aller vers la Comtesse, & de lui dire qu'une place lui est réservée près de sa personne. On obéit ; & madame de Châteaubriand traverse la lice, attirant sur elle les regards de tous les spectateurs frappés à-la-fois de sa modestie, de sa beauté & de la noblesse de son maintien. A peine elle approche des marches du trône, que François, la pouvant considérer de plus près, est saisi d'étonnement & d'admiration à l'aspect d'une femme si belle. Il descend avec émotion à la rencontre de la comtesse & la conduit au siége le plus voisin de celui qu'il occupe : : Avouez-le, madame, lui dit-il, du ton le plus propre à flatter & à séduire une belle, avouez le, vous avez mis bien peu d'empressement à satisfaire le desir qu'on avoit de vous posséder à la cour. Maintenant que vous y êtes enfin, ne trouvez pas extraordinaire qu'on mette en usage tous les moyens propres à vous y fixer. La renommée m'avoit bien appris que la comtesse de Châteaubriand étoit douée du plus rare mérite ; je savois qu'elle étoit aimable, jeune & belle ; mais qu'il s'en faut encore qu'on me l'ait

dépeinte telle que je la vois ! Vous consentez, sans doute, à rester parmi nous ? Promettez-le moi, madame. — Seigneur, lui répondit-elle, le visage couvert du coloris intéressant de la pudeur, vous savez que ma volonté dépend de celle de mon époux ; & je ne puis répondre à votre majesté, sinon que je me sens trop flattée de l'honorable accueil qu'elle veut bien me faire. — Charmante Comtesse, qui en fut jamais digne comme vous ! Il est affreux de m'avoir privé si long-tems de votre présence. Malgré tout ce qu'un trône a de flatteur, je cherchois pourquoi le bonheur sembloit me fuir toujours ; je le sais maintenant : c'est que le bonheur n'est point où vous n'êtes pas. Le jeune monarque prononça ces dernières paroles avec tant d'agitation, que la modestie de la Comtesse en fut allarmée ; & son adresse fit tourner aussi-tôt la conversation sur le combat de Guise & de Bonneval. Ils s'assailloient depuis une heure avec un avantage égal ; & la victoire flottoit incertaine au milieu d'eux. Le comte de Châteaubriand, moins attentif au spectacle intéressant que donnoient ces jeunes guerriers, qu'à la conduite de son épouse,

étudioit de loin tous les mouvemens de ses yeux. Chaque fois qu'elle les tournoit vers le roi, ou que le roi fixoit les siens sur elle, il croyoit entendre prononcer l'irrévocable arrêt de son deshonneur. Un geste, une parole étoient, selon lui, tantôt une déclaration, tantôt un aveu. Sa jalousie alla même jusqu'à croire que l'heure, le lieu du rendez-vous étoient pris : C'en est donc fait, disoit-il : ils y ont réussi : la voilà dans le piége. Ma vigilance, mes soins, tout est perdu; il n'a fallu qu'un seul instant pour me ravir le fruit de tant de peines. Pour moi, je pars demain dès l'aube du jour. Ni les prières, ni les larmes de la perfide, ni les intérêts de ma maison, ni l'ordre le plus exprès du roi, rien ne me fera changer. L'ingrate, du moins je m'en flatte, n'exigera pas de moi la basse complaisance de m'arrêter plus long-tems ici, pour couvrir sa honte du voile de mon austérité. Il parloit ainsi quand Bonneval fut proclamé vainqueur par toute l'assemblée. Aussi-tôt on le conduisit en triomphe aux pieds du monarque, pour y recevoir le prix de sa valeur. Mais le roi remit à la comtesse l'écharpe destinée au vainqueur, & lui dit :

Pour plus d'une raison ce jeune Chevalier mérite bien de recevoir sa récompense des mains de la beauté Les jeunes courtisans qui étoient entrés dans le secret de la trame ourdie par Bonneval, pour attirer madame de Châteaubriand à la cour, trouvèrent fort singulier qu'elle lui en témoignât, pour ainsi dire, sa gratitude, au moment de son arrivée. Tandis qu'elle décoroit Bonneval des marques du triomphe, François lui fit entendre ces mots à voix basse :: Si jamais la gloire ou le bonheur de mon peuple me rappellent aux combats, voilà, madame, voilà le bien que j'ambitionnerai pour prix de ma vaillance.

Châteaubriand n'attend ni les ordres du roi ni le retour de la Comtesse pour se retirer. Il abandonne le camp & s'achemine vers le palais, sans que son intention dirige plutôt ses pas vers ce lieu que vers un autre. Il arrive à sa demeure & s'enferme dans le secret de son appartement, où, livré tout entier aux emportemens de sa rage, il fait retentir le palais d'affreux hurlemens. Ses gens avoient cent fois été les témoins de ces accès d'une barbare jalousie; mais toujours ils s'en étoient amusés. Aujourd'hui cependant

ils jugent que le comte eſt tombé dans un mortel délire ; & ils s'empreſſent de vouloir le ſecourir. Ils ſe rendent à la porte de ſa chambre qu'ils ne peuvent ouvrir ; ils appellent leur maître à haute voix ; mais il ne leur répond que par des reproches amers. On diroit à l'entendre que le roi lui-même a donné le mot à chacun d'eux pour les mettre tous dans l'intérêt de ſon amour. Dubourg qui s'eſt enfui, riche de la vente du ſecret du comte, Dubourg eſt ſeul excepté des injures qu'il vomit contre tout ſon domeſtique : J'avois un ſerviteur, diſoit-il, le ſeul de tous qui n'eut pas l'ame d'un vil eſclave, j'en avois un ſeul, & l'on a réuſſi à me le ravir, à m'en priver pour jamais. O rage ! Terre, engloutis moi dans tes entrailles dès ce moment : c'eſt peut-être celui où l'infidèle ſcèlle mon deshonneur. Je ne puis ſurvivre à cet horrible ſoupçon : il faut que je m'en éclairciſſe. Il ouvre les portes avec fracas & s'avance juſqu'à la dernière iſſue de ſon appartement. Il étoit prêt à la franchir quand le roi parut environné de ſa cour, & conduiſant la jeune comteſſe par la main. La préſence du monarque peut en impoſer à peine à ſes eſprits égarés, à

ses sens agités. Toutefois François Premier salue madame de Châteaubriand & se retire. La comtesse qui avoit partagé son attention entre l'intérêt du spectacle & la conversation galante du roi, n'avoit point remarqué l'agitation de son époux. Elle devoit à son innocence le calme qui régnoit dans son cœur. Cependant le comte la prend à l'écart : : Asseyez-vous, lui dit-il. Il se place vis-à-vis d'elle & la contemple, mais d'un œil farouche ; puis ses sens s'agitant par degrés, un tremblement universel s'empare de ses membres. La jeune Françoise frémit à son tour de crainte & d'horreur. Cependant le vieux mari rompt le silence, & sa voix éclate comme la foudre qui s'échappe d'un épais nuage où son activité a été long-tems enchaînée : : Ce moment est horrible, madame, dit-il ; il doit voir finir & vos jours & les miens. — Dieu ! d'où vous vient cet horrible dessein ? — Votre crime me l'inspire. — Moi, criminelle ! Je prends le ciel à témoin de mon innocence. — Il n'est plus tems de m'abuser. Le voile est déchiré, & ma honte est empreinte dans tous ces funestes attraits où ma foiblesse s'est laissé prendre ! Malheureuse ! en me déso-

béiſſant, ne devois-tu pas t'attendre aux effets de mon juſte déſeſpoir. — De quelle déſobéiſſance ſuis-je donc coupable hélas! — Ton arrivée ici a mis le comble à mon reſſentiment & à ma jalouſe fureur.... En diſant ces mots il prend une coupe empoiſonnée; il eſt prêt d'y tremper ſes lèvres le premier; mais la comteſſe tombant à ſes genoux:: De grace expliquez-vous. La mort n'a rien qui m'effraye: je meurs innocente, & c'eſt un accès de démence qui vous porte à mourir vous-même; mais je reclame un inſtant, un ſeul inſtant de plus pour me juſtifier. La beauté en larmes a des droits ſur les cœurs les plus farouches, & celui de Châteaubriand ne fut point à l'abri du ſentiment de la pitié:: Je le veux bien, ajouta-t-il, juſtifiez-vous, madame, puiſque votre vie & la mienne en dépendent. — Mais de quoi m'accuſez-vous donc? — De m'avoir déſobéi alors que vous connoiſſiez mes ſentimens; & votre voyage à la cour.... — Ne m'en avez-vous pas fait dans vos lettres un exprès commandement. — Suffiſoit-il de mes lettres, cruelle! Je vous l'avois dit, on pouvoit les arracher à mon obéiſſance. — Mais la bagne

ne me l'aviez-vous pas montrée comme un ſigne non équivoque de ce que vous exigeriez de moi? —Eh bien! cette bague, vous eſt-elle parvenue? La voici; je la porte; je ne m'en ſuis pas dépouillé un ſeul inſtant. En effet, Châteaubriand la portoit encore à ſon doigt; il la fait remarquer à ſon épouſe :: Je ſuis perdue, s'écria la comteſſe; mes yeux m'ont trompé. Et auſſi-tôt elle tire de ſon baguier un bijou conforme en tout à celui que portoit le comte. Après les avoir long-tems comparés l'un à l'autre :: Vous voyez, lui dit-elle ſans émotion, vous voyez ſi je ſuis coupable, & combien peuvent devenir funeſtes les effets de votre aveugle paſſion. Le comte tout honteux ſe recueille en lui-même; puis tombant aux pieds de ſon intéreſſante compagne :: Je le confeſſe, ô ma bien aimée, j'ai des torts, ils ſont affreux: je les reconnois & forme la réſolution de paſſer ma vie à les expier. Mes ſoupçons me ſemblent odieux à moi-même, & dès ce jour je les bannis pour jamais, oui pour jamais... Cependant j'exige encore un ſacrifice de votre complaiſance. —Parlez; rien ne m'eſt plus à cœur que le repos de vos jours. —Hé-

bien, apprenez que la cour me devient de plus en plus insupportable. J'aime la solitude; je me rappelle avec délices les momens heureux que l'amour y a ménagés pour moi, & je ne retrouverai le bonheur..... —Je vous entens, comte, interrompit Françoise; pour moi, je ne puis me flatter hélas! que le bonheur m'attende dans un séjour où votre désœuvrement ne fait qu'accroître mes maux. N'importe, je consens à m'éloigner d'ici au premier instant où vous m'en témoignerez le plus foible desir. —Seroit-il bien vrai, divine épouse? Quoi! vous consentiriez à partir dès demain? —A l'heure même, si vous l'exigez. Le comte n'est plus le maître de contenir les transports de sa joie. Yvre de son bonheur, il tombe de nouveau aux pieds de son épouse, & lui prodigue les plus tendres soins. On dit même que l'himen empruntant les caresses de l'amour, il résulta de cet entretien le gage d'une mutuelle tendresse.

Le comte ordonna pour le lendemain les apprêts de son départ, & le sommeil vint le surprendre dans la douce pensée qui l'occupoit du bonheur dont il alloit jouir. Il n'en étoit pas de

même de la jeune Françoise. Les jours languissans qu'elle avoit traînés au fond de sa province lui faisoient redouter de l'habiter encore. D'ailleurs, quoique l'amour ne lui eut point encore parlé en faveur du jeune roi; l'attention qu'il avoit eue pour elle; les soins dont il l'avoit comblée, la manière distinguée dont elle en avoit été accueillie, avoient fait sur elle une vive impression. Elle ne cherchoit point à démêler de quelle espèce de sentiment, soit de respect, soit de reconnoissance ou d'amitié son ame étoit atteinte; mais il lui en coûtoit beaucoup pour s'éloigner d'un séjour que rendoit séduisant la présence du jeune monarque. Cependant, & l'on doit cet aveu à la vertu de Françoise, bien qu'elle conçut un vif chagrin de s'éloigner, non-seulement elle n'en fit rien paroître, mais il ne lui vint pas même dans la pensée de chercher des raisons pour éloigner son départ. François Premier, au contraire, n'étoit occupée qu'à trouver les moyens de voir & d'entretenir la comtesse de Châteaubriand. Il ne se dissimuloit point à lui-même que son cœur ne fut épris pour elle de la passion la plus vive; & le moment où le comte avoit

engagé son épouse à partir, étoit celui où le roi avoit formé le projet d'un bal pour le lendemain, qu'il vouloit ouvrir avec madame de Châteaubriand : & l'invitation de s'y trouver en fut portée aux époux à l'instant où ils alloient se mettre en route. Qu'est-il besoin de peindre l'étonnement, le dépit & la colère de monsieur de Châteaubriand? Il n'est plus ce qu'il étoit il y a quelques heures, époux sensible & tendre; il est tel qu'on l'a toujours vu, injuste & barbare. Toutefois l'ordre est trop pressant pour refuser de s'y soumettre. A peine les deux époux parurent que le roi oubliant, en quelque sorte, ce qu'il doit à la majesté de son rang, fend avec rapidité la presse des courtisans, vole au-devant de la comtesse & l'amène d'un air satisfait & triomphant au milieu du cercle formé par les femmes de la cour. Tout ce que l'amant le plus épris peut adresser de plus galant & de plus tendre à sa maîtresse, le roi le fit entendre en ce jour à la jeune de Châteaubriand qui, sans manquer au respect qu'elle devoit à son prince, le supplia de ménager sa modestie & de garder le silence sur une passion dont elle ne pouvoit

entendre l'aveu, sans se rendre coupable. Son mari, toujours porté à interprêter à son désavantage toutes les paroles qui s'échappoient de la bouche de la comtesse, sort brusquement de l'assemblée en grinçant des dents, & forme la résolution de s'éloigner soudain de la cour, pour n'y reparoître jamais. Quelques jeunes courtisans qui s'apperçoivent de son désordre, se détachent de la foule pour jouir plus long-tems de la scène comique que leur donne le jaloux; & le suivant à quelque distance, ils se disent les uns aux autres, d'un ton assez élevé pour être entendus de celui dont ils se jouent :: Que le comte de Châteaubriand est heureux! A peine il paroît à la cour, & déjà il est en faveur. Pour moi, disoit l'un, je compte sur son amitié pour obtenir un gouvernement que je sollicite envain depuis plusieurs années. Quant à moi, disoit un autre, je compte sur le crédit de sa femme pour avoir l'agrément d'une compagnie de gendarmes que l'on me refuse opiniâtrément, & je ne sais pourquoi; car j'ai toujours servi le roi & les belles avec le même zèle. Dix fois le comte fut sur le point de revenir sur ses pas & de demander raison
à

à ces jeunes étourdis de leur maligne impudence; mais il jugea qu'il feroit plus prudent de s'éloigner, fans avoir donné lieu au plus foible reproche. Il part donc, emportant avec lui fon amour, fa jaloufie, fon dépit & le projet d'une vengeance qui n'eut peut-être jamais d'exemples. Mais quelle fut la furprife de madame de Châteaubriand, lorfque de retour chez elle, elle apprit le départ de fon époux! Elle forme auffitôt la réfolution de le fuivre; mais le roi, qu'on avoit informé de la fuite du comte, prévoyant le deffein que l'honnêteté pourroit infpirer à Françoife, lui fit parvenir ce billet un inftant après qu'elle fe fut enfermée dans fon appartement.

« Mon autorité n'a rien fait, madame, pour » éloigner le comte de Châteaubriand; mais ne » foyez point étonnée fi je l'employe pour en» chaîner vos pas à ma cour. Il fuffit de vous » avoir vue pour ne pouvoir plus vivre fans » vous voir. » FRANÇOIS.

L'officier porteur de ce billet ne fe retira qu'après avoir défendu aux gens de la comteffe, fous peine de défobéiffance au roi, de fe prêter aux ordres qu'elle pourroit leur donner pour fon dé-

part. Madame de Châteaubriand qui avoit eu des soupçons sur la passion qu'elle avoit allumée dans le cœur du Prince, ne fut point étonnée du moyen qu'il employoit pour la retenir; mais elle en ressentit le plus violent chagrin. Assez prudente pour se défier d'elle-même, de sa jeunesse, de la sensibilité de son cœur, elle auroit préféré de passer des jours amers avec son époux, jouissant du témoignage d'une conscienre pure, à tous les les plaisirs, à tous les honneurs que pouvoit lui promettre la passion du roi. Hélas! disoit-elle, si j'ai vécu jusqu'ici malheureuse, avec un cœur indépendant, que seroit-ce, si je passois sous le joug de l'amour, & surtout s'il m'étoit imposé par un Monarque! Sur le trône sait-on aimer? Les conquêtes y deviennent si faciles! Les dehors en sont si séduisans; l'appât des grandeurs, du crédit, des richesses a tant d'empire sur les cœurs! Oh! je dédaigne tous ces biens : ils ne me séduiront jamais. Je ne veux plus revoir le roi qu'une seule fois; s'il est vrai qu'il ait quelque tendresse pour moi, il ne me refusera pas le seul bien auquel j'aspire. Je lui demanderai ma liberté avec tant d'instances,

que je l'obtiendrai de sa générosité. S'il me l'accordoit, & qu'il m'en coutât pour en profiter ... N'importe, je saurois bien étouffer de coupables sentimens, & mon devoir l'emporteroit, dût-il m'en coûter la vie.

Madame de Châteaubriand passa le reste de la nuit dans la plus violente agitation; & dès le lever de l'aurore elle descendit dans les jardins du palais pour s'occuper sans témoins de la situation de son ame, dont elle commençoit, pour ainsi dire, à chérir les tourmens. Le roi, qui ne jouissoit plus d'aucun repos, l'avoit déjà devancée dans les détours des bosquets. A peine il l'apperçoit qu'il vole à sa rencontre, & lui prenant respectueusement les mains: Madame, je ne m'attendois guère au bonheur que le hasard me préparoit ici. — Sire, interrompit la comtesse en se jettant à ses genoux, les yeux baignés de larmes, sire, je ne vous demande qu'une seule grace. — Une grace! Est-ce à vous de parler ainsi. Ordonnez, madame; vous êtes ma souveraine; je me ferai une gloire de vous obéir à jamais. — Permettez que je m'éloigne de la cour; votre passion, les liens qui m'unissent à un autre;

tout m'en fait un devoir. —Demandez-moi ma vie, cruelle ; elle eſt à vous ; je n'exiſte que pour vous ſeule, mais.... —Vous ne me le refuſerez point ; j'embraſſe vos genoux ; ſongez que la générofité eſt la première vertu des amans, & la bienfaiſance celle des rois ; l'une & l'autre vous ſollicitent en ma faveur. —Eh ! pourquoi me forcez-vous vous-même à vous refuſer ? Plus je vous vois, madame, & moins il m'eſt poſſible de ſouſcrire à vos vœux. Exigez de moi tout ce qu'il eſt au pouvoir d'un roi d'accorder, & vous jugerez de mes ſentimens par mon empreſſement à vous plaire, mais n'inſiſtez pas davantage ſur le ſeul article que le ſoin de conſerver mes jours me défende de vous accorder. François demeura inflexible, & la comteſſe ſe retira chez elle ſans éprouver un mécontentement décidé du refus qu'elle venoit d'eſſuyer. Chaque jour le jeune monarque s'occupoit des moyens de plaire à la jeune Françoiſe, ſoit en lui procurant des fêtes, ſoit en accumulant ſur ſa famille des honneurs & des richeſſes ; & cependant huit mois entiers s'écoulèrent avant qu'il obtint de la bouche de ſa maîtreſſe cet aveu qui eſt pour les

ames délicates un bien au-dessus de celui-là même que le vulgaire des amans appelle le bien suprême.

L'ambitieux Charles-Quint ravageoit l'Italie, & nos troupes avoient plus d'une fois succombé sous les efforts de ses armes; il falloit que François Premier alla commander en personne une armée qui l'appelloit à grands cris. Malgré tout ce qu'il lui en coûte pour s'éloigner de ce qu'il aime, la voix de l'honneur a parlé : il suffit, & déjà il est sur son départ. Il résista long-tems au desir qui le pressoit de prendre congé de sa belle maîtresse; mais enfin, maîtrisé par la violence de sa passion, il passe à l'appartement de Françoise qu'il trouva baignée de larmes, les cheveux épars, dans l'attitude de la plus profonde douleur. A peine il entre : : Le désordre où vous me voyez, prince, lui dit-elle, vous annonce assez l'état de mon ame .... Je vous aime .... & vous partez .... —Vous m'aimez, madame! C'en est fait, je ne pertirai point, je m'attache à vos pas .... —Que dittes-vous, interrompit soudain la comtesse, & jettant sur le roi un regard sévère, vous ne partirez point? Et l'honneur? Allez, sire, allez où la gloire

vous appelle. Si vous m'aimez, partez dès cet instant; c'est le témoignage le plus précieux que vous puissiez me donner de votre tendresse. Le roi voulut insister encore; mais sa vertueuse maîtresse, le prenant par la main, le conduisit avec la force d'une héroïne au pied de l'escalier où ses coursiers l'attendoient. Là, déployant une écharpe que ses mains avoient brodée : Acceptez, lui dit-elle, ce foible don, comme un gage des sentimens que vous m'avez inspirés. Pensez à moi quelquefois.... Pour moi, prince, je m'occuperai de vous tous les instans de ma vie.... Mais un secret pressentiment m'avertit qu'elle ne sera pas de longue durée. Le roi voulut parler, mais ses sanglots étouffèrent sa voix, & la comtesse s'éloigna pour se rendre, peu d'heures après, en Bretagne où étoit son époux.

Celui-ci dissimula sa rage & ses barbares projets jusqu'au moment où la comtesse eut mis au jour un fils dont les innocentes caresses lui aidoient à supporter le poids accablant de sa douleur. Si-tôt que l'on n'eut plus rien à craindre des suites de cet évènement, Châteaubriand appella son épouse dans un appartement voisin, où

il avoit eu ſoin de faire placer le berceau de ſon fils. Mais de quel ſentiment d'horreur & d'effroi ne fut-elle point ſaiſie à l'aſpect de ce lieu épouvantable. Il repréſentoit un vaſte tombeau, tapiſſé de noir, & qui n'étoit éclairé que par la foible lueur d'une lampe ſépulcrale, dont les rayons étoient dirigés ſur le viſage de l'enfant. Le comte errant au milieu de cette funèbre enceinte, les yeux égarés, la voit à peine que la ſaiſiſſant par ſes vêtemens :: Viens, viens voir ſacrifier à ma rage le fruit de tes infâmes amours. Il dit, & tirant un poignard caché dans les plis de ſon habit, il s'avance vers ſon fils qui élevant ſes jeunes mains, ſembloit demander grace à ſon aſſaſſin :: Dieu! ton fils! barbare! s'écrie la comteſſe, & en diſant ces mots, elle ſe précipite au-devant de ſon époux, & retient ſuſpendu le bras dont il alloit commettre le plus grand des forfaits. Elle appelle; on accourt à ſa voix; & ſoudain l'enfant eſt ſouſtrait aux yeux de ſon barbare père. Sa fureur, cependant, n'eſt point encore aſſouvie :: Qu'il vive donc, dit-il, cet odieux monſtre qui a reçu de toi la naiſſance; mais toi, tu pleureras ici ton crime; & le ſoleil

ne t'éclairera jamais. En effet il s'éloigne, & sa jeune épouse est condamnée à passer le reste de ses jours dans cette horrible prison, où durant six mois, elle ne fut abreuvée que de ses larmes. Ce long terme expiré, il lui envoye quatre bourreaux qui, après l'avoir placée dans un bain, en teignirent les eaux de son sang. Il ne lui restoit plus qu'un instant à vivre quand le comte parut : Je viens vous annoncer, madame, lui-dit il, la sécurité peinte sur son front, que votre illustre amant est tombé au pouvoir de son ennemi ; & qu'il est maintenant chargé de fers dans les prisons de Madrid. Françoise frémit, détourna la vue, & sa mourante voix lui fit entendre ces paroles : Je te pardonne ta cruauté.... Je meurs innocente.... aye pitié de ton fils.

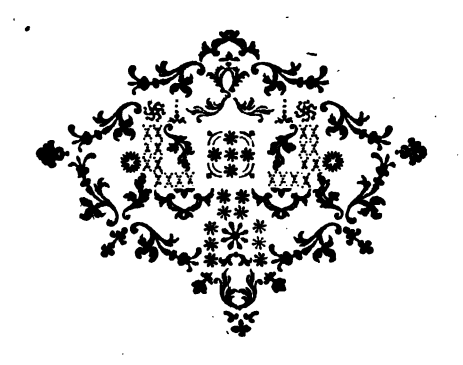


NOUVELLES
FRANÇAISES.

TOME I, N°. III.

FALDONI
ET
THÉRESE,
NOUVELLE FRANÇAISE.

PAR M. D'USSIEUX.



A PARIS,

Chez BRUNET, Libraire, rue des Écrivains, Cloître S. Jacques de la Boucherie.

M. DCC. LXXVI.



P. Martini delin. 1776. C. Gaucher ex Acad. Art. Lond. incid.



L. Martini inv. C. Baquoy sc.

FALDONI ET THÉRESE.

Lettre du Marquis de S. Firmin au Chevalier de Roquemaur.

QUELLE découverte j'ai faite ici, mon cher! J'allois apprendre aux Génois l'art d'asservir ces petits mutins de Corses ; j'arrive à Lyon ; j'y descends effrontément chez la présidente ***, avec laquelle je n'avois eu aucune espèce de liaison depuis notre

rupture. Trois étoiles ! Remarques-tu jusqu'à quel point je suis devenu discret ? Passons-lui ses quarante ans, & je te jure qu'elle est la femme de France la plus faite pour être l'amie d'un cadet de bonne maison. Je te vois embarrassé ; tu cherches son nom ; attens, & tu ne t'y tromperas pas. Elle occupoit, il y a quelque tems, dans le Marais, un superbe hôtel, dont l'ameublement avoit été confié à mon goût. Tu te rappelles s'il étoit commode, élégant & magnifique. Chargé d'en faire les honneurs, j'y attirai la meilleure compagnie de la Ville & de la Cour. On y jouoit gros jeu ; on y faisait des soupers délicieux : en un mot, par mes soins, la grosse présidente étoit pour ainsi dire devenue la veuve à la mode. Il faut en convenir aussi, il n'est personne comme moi pour former une femme riche. Deux ans se passèrent sans que j'eusse le moindre sujet de me plaindre. Superbes chevaux, voitures brillantes, laquais bien vêtus, houssard à longues moustaches, coureurs vîtes comme le vent, petites loges aux spectacles ; tout cela ne me coûtoit presque rien. Je faisois des dettes, on les acquittoit ; je perdois au jeu & ne payois jamais de mon

argent : enfin on mettoit à tout cela tant de délicatesse, que moi-même, je n'aurois pas été plus honnête en procédés. Un beau jour, l'Intendant de madame, faquin d'une probité surannée, & qui n'avoit encore servi que des bourgeois, s'avise de vouloir nous prouver par un calcul impertinent que la dépense excède de beaucoup les revenus ; qu'il faut enrayer. Mon avis n'est point du tout conforme à celui de mons l'intendant, & je vous fais congédier mon drôle. Sur ces entrefaites, je m'avise de connoître la marquise d'Andreville. Ah ! c'est une anecdote très-plaisante que celle-là ; écoute : c'étoit à l'Opéra, un jour de première représentation ; je me trouve placé vis-à-vis de sa loge. Je la lorgne ; elle me lorgne ; nous nous regardons avec une sorte d'impudence. Je lui fais des yeux ; elle m'en fait à son tour. Au moment de sortir, je m'approche, j'offre ma main. On prétend m'avoir rencontré cent fois dans le monde. Que je meure s'il m'en souvient ! & sous ce prétexte on m'accepte pour Ecuyer. Nous montons en voiture. Je hazarde quelques propos galans ; ils ne déplaisent point ; j'en viens à des propositions ; elles sont bien reçues ; le

rendez-vous eſt aſſigné : allons, voilà une affaire conclue, la marquiſe eſt à moi. Tu vois que ma nouvelle conquête n'eſt point de l'eſpèce de ces prudes langoureuſes, qui pour afficher de la modeſtie, prennent un grand air niais & croient avoir manqué eſſentiellement à toutes les règles, ſi elles ſe rendent avant ſix mortelles ſemaines de petits ſoins. La marquiſe n'eſt point non plus une beauté incomparable, ayant tous les traits parfaitement compaſſés, non, ce n'eſt point cela, ce n'eſt qu'une mine, mais la mine la plus piquante, les petits yeux les plus coquins qui furent jamais. Tu ſens bien que pour cela je ne ceſſai pas de voir la préſidente; je lui devois quelques égards, & mes affaires exigeoient toujours les mêmes attentions de ſa part. Je fus pendant deux mois ce qu'on peut appeller heureux; & je le ſerois encore ſi l'on avoit eu la bonté de me deſſervir de la manière la plus outrageante. Paris fourmille d'un peuple de petits démons, n'ayant d'autres reſſources qu'une garde-robe, un ſemiblaſon & l'eſpoir de quelques bonnes fortunes. Attentifs à tout ce qui peut leur convenir, ils ſaiſiſſent avidement l'occaſion de nuire. L'un d'eux

ne manqua pas de me déceler auprès de la présidente. Bientôt on m'accable de reproches injurieux; j'y réponds de la bonne sorte; on revient à la charge; bref je me brouille. A peine j'eus pris mon congé, que ma vieille ingrate fit un retour sur elle-même, sur ses affaires & se battit généreusement en retraite. Après avoir parcouru ses terres du Beaujolois, elle vint établir à Lyon le siége de ses graces antiques. Jamais rupture n'a fait autant d'éclat que la nôtre; on s'en est beaucoup amusé à la Cour; j'en ai ri comme les autres; mes créanciers en ont boudé tout seuls. Ce sont bien les gens les plus durs de la terre que ces petits Messieurs. Il faudroit sacrifier son amour-propre, ses goûts; il faudroit s'immoler tout entier pour leur plaire. Ma foi, lassé de leurs impitoyables aboyemens, je les ai laissés maîtres du champ de bataille, ne regrettant que mon bai danois qui fit, l'an passé, les délices de tout Longchamps.

Je crois t'avoir prouvé très-clairement que je n'ai eu aucun tort envers la présidente; aussi m'a-t-elle donné à Lyon les témoignages de la reconnoissance qu'elle me doit pour lui avoir fa-

crifié quelques-uns de mes plus beaux jours. Elle ne peut se passer de moi; je l'accompagne partout, au bal, au concert, aux spectacles : il faudroit la voir se pavaner près de moi : on diroit que l'éclat de mes paremens prête quelque lustre à son origine. Nous revenions ces jours derniers d'une fête que l'on nous avoit donnée; il étoit tard, j'avois besoin de sommeil, & j'allois prendre congé de mon ancienne amie, quand elle me pria de passer à son appartement. Ses femmes nous ayant laissé seuls, elle me considéra un moment en silence, puis : : Je vous ai aimé, marquis, me dit-elle; & sans doute je vous aimerois encore si votre frivolité n'eût éclairé ma raison. Je voulus répondre..... Point d'impatience, point de faux sermens, ajouta-t-elle; vous m'avez trompée, il suffit : pour la dernière fois, je vous en parle. Quoique vous ayez trouvé le moyen d'éteindre l'amour que vous m'aviez inspiré, vous n'avez point cessé de m'intéresser. Depuis que vous êtes ici, surtout, je me suis occupée de vous, de vos affaires, de votre sort à venir; & je crois m'en être occupée avec fruit, si vous voulez seconder mes vues. Je veux vous

marier. . . . A ces mots je frémis de crainte ; je crus que la présidente alloit m'offrir sa main. Quelle injustice ! Je ne connoissois pas encore toute l'étendue de sa générosité. Bientôt elle me parla d'une jeune personne, assez jolie, dont la la fortune doit être immense. Voilà la découverte dont j'ai voulu te parler au commencement de ma lettre. Qu'en dis-tu ? Pour moi, j'ai d'abord rejetté bien loin la proposition de la bonne présidente. Tu conviendras, en effet, que je ne ressemble guère à l'hymen. La manière de vivre que j'ai contractée depuis quinze ans, m'a rendu bien précieux ces sortes d'engagemens dont nous brisons le nœud aussitôt qu'il nous blesse. Mon existence m'a toujours appartenue toute entière : il faudroit que je la partageasse avec une femme ; ses goûts pourroient n'être pas les miens ; on exigeroit des sacrifices ; je n'en pourrois faire ; & moi, comme tu le sais, j'aime les procédés. Je fis sentir tous ses inconvéniens à mon amie, qui y répondit avec un sens capable au moins de me faire douter si je devois immoler le célibat au mariage ou l'hymen à la liberté. Je me retirai l'imagination assaillie d'une foule de pensées con-

traires. De ce moment je ſuis devenu penſeur; & la ſageſſe l'emporte chez moi ſur toute autre conſidération. Le moyen de réſiſter à l'apas de cent mille livres de rente ! Voilà où j'en ſuis. Il y aura demain concert chez la préſidente ; pour la première fois j'y verrai la beauté qui m'a déjà inſpiré la paſſion la plus ſage, la plus vraie, la plus conſtante : oui, la tête m'en tourne : c'eſt à la lettre.

Le marquis DE S. FIRMIN.

Qu'eſt-il beſoin d'ajouter à cette épitre pour faire connoître le caractère, les penchans du Marquis de S. Firmin. Devenu par l'habitude du changement incapable de ſe fixer, ce fut plutôt la néceſſité de réparer ſa fortune que l'impulſion du ſentiment qui le porta opiniâtrément à vouloir devenir l'époux d'une jeune perſonne que l'obſcurité de ſon origine & la noble fierté de ſon ame ſembloient également éloigner d'une telle alliance.

Thérèſe Meunier n'auroit rien eu à deſirer dans un pays où ſeroit inconnu le préjugé de la naiſ-

ſance. Elle avoit reçu de la nature tout ce qui fait la beauté, & ce qui ſert encore à la parer; une taille avantageuſe, des traits preſque réguliers, un teint d'une blancheur éblouiſſante, des graces & les plus heureuſes diſpoſitions à la culture de tous les arts. Elle deſſinoit parfaitement bien, chantoit avec goût, touchoit avec préciſion de pluſieurs inſtrumens de muſique : & ſon eſprit étoit ſuffiſamment orné pour la faire diſtinguer même dans un cercle de perſonnes inſtruites. Tous ces avantages réunis la faiſoient deſirer des ſociétés les mieux choiſies; & la fortune immenſe dont elle devoit jouir lui attiroit les vœux d'une foule de courtiſans. Thérèſe avoit rejetté pluſieurs partis avantageux pour ſe conformer au choix que ſon cœur avoit fait d'un jeune étranger dont l'état étoit obſcur comme le ſien, mais qui étoit doué comme elle des qualités précieuſes de l'ame. Faldoni pour être ſans fortune n'en étoit que plus intéreſſant à ſes yeux. S'il eſt pauvre, diſoit-elle, je n'en ſuis que plus heureuſe, par l'eſpoir de contribuer doublement à ſon bonheur. Les parens de Thérèſe avoient obſtinément refuſé leur conſentement à ſon union avec Faldoni. Pour vaincre

leur résistence, il avoit fallu employer & les larmes de l'innocence, & le crédit des amis; enfin vaincus à force de sollicitations, on leur avoit arraché l'aveu tant desiré. Depuis près de trois mois Thérèse & son amant vivoient dans cette douce sollicitude que produit l'approche d'un terme longtems attendu, quand le marquis de S. Firmin vint à Lyon. Le jour du concert annoncé, il parut dans l'assemblée couvert des livrées du luxe. Jamais il n'avoit affecté tant de hauteur & de frivolité; si par hazard il lui échappoit de laisser tomber un regard sur quelqu'un, il sembloit exiger qu'on lui en tint compte : c'étoit de sa part un sacrifice étonnant. Toutefois il ne dédaigna point de donner quelques louanges aux charmes de Thérèse; il porta même la complaisance jusqu'à l'applaudir, après qu'elle eut chanté une cantate de Lully. On se fait une idée peut-être de l'espece de sentiment qu'inspira un tel homme à notre jeune Lyonnoise. Elle ne tarda guere à s'en expliquer avec son amante :: O mon cher Faldoni, lui dit-elle dès le même soir, l'as-tu bien remarqué ce jeune insensé? Qu'elle ame doit animer une momie semblable ! Si je t'aime, tu

me deviens bien plus cher encore, quand je compare ton heureuse simplicité, ta candeur, ta bonnefoi avec ces vains dehors de la frivolité, image d'un cœur froid ou corrompu. Nous n'irons point chercher le bonheur dans des goûts étrangers à ceux que nous avons reçus de la nature : le bonheur ! il réside au fond de nos ames. Je tiendrai ma félicité de ton choix ; tu tiendras la tienne du mien. Faldoni, nous nous aimerons pour le plaisir de nous aimer. Heureuse, cent fois heureuse d'avoir reçu le jour loin des grandeurs ! Je n'ai point à redouter qu'un illustre étourdi vienne rechercher mon alliance. Le Ciel m'a fait naître dans une classe obscure pour y vivre avec toi. —O trop généreuse amante ! si l'éclat des grandeurs, si le Trône même étoit le prix des vertus, de la beauté, de toutes les graces réunies, qui plus que toi auroit droit d'y prétendre ? —Je prétens à ton cœur, & ne veux rien de plus. —Il brûlera à jamais d'amour pour toi, de l'amour le plus pur, d'un amour inviolable ; ensuite la reconnoissance.... —Arrête, Faldoni, cette expression m'outrage ; tu me dois seulement de la tendresse, parce que je veux être payée de retour ;

c'eſt bien aſſez d'un ſentiment auſſi vif pour remplir une ame.... Sais-tu que nous touchons à l'époque de notre bonheur ? Y penſes-tu quelque fois ? —Dieu ! je m'en occupe tous les inſtans de ma vie. —Nous ſerons bientôt heureux.... —Hélas ! je l'eſpère. —Un ſoupir ! parle.... Je ne t'entens point.... Aurois-tu quelque doute ſur ma conſtance ?... —M'en préſerve le Ciel ! –Hé bien ? —Pardonne, mais je ne puis défendre mon cœur d'une crainte.... Elle eſt affreuſe.... O ma Thérèſe, ſi le deſtin alloit nous ſéparer... —Barbare ! Eh ! quel plaiſir peut éprouver ton ame à déchirer la mienne ! Faldoni, ajouta-t-elle, après un inſtant de ſilence, en lui ſaiſiſſant fortement la main, Faldoni, raſſure-toi ; j'en jure par le Ciel, par ton amour, par tous les ſentimens que tu m'as inſpirés, il n'eſt aucune puiſſance ſur la terre qui puiſſe m'arracher à toi. Tant que ce cœur palpitera d'un léger mouvement ; tant qu'une goutte de ſang parcourra les veines de ce corps débile, ſois-en certain ils ne ſeront animés que pour toi. —Oui, reprit Faldoni, tu me rends toute ma force & tout mon eſpoir. A mon tour, j'atteſte.... —Va, garde tes ſermens ; ta maîtreſſe n'en

n'en a pas besoin : c'est ici, ajouta-t-elle, en portant la main sur son cœur, c'est ici qu'est écrite la preuve de ton amour en caractères inéfaçables. Ma tendresse pour toi ne peut me laisser aucun doute sur la vérité de la tienne.

Ainsi se séparèrent nos amans penétrés de vénération & d'amour l'un pour l'autre ; tous deux également éloignés de soupçonner le coup affreux dont ils étoient menacés. Dès le lendemain, & le soleil n'avoit encore parcouru qu'une foible partie de sa carrière, la présidente animée du plus vif intérêt pour le sort de son ancien amant, se transporte à la demeure des parens de Thérèse. Elle vient leur demander la main de cette fille vertueuse pour le marquis de S. Firmin, à qui son aveugle amitié prête un caractère & même des vertus : : Par cette alliance, leur dit-elle, Thérèse acquiert un etat ; elle deviendra la tige d'une postérité à qui le Gouvernement décernera les honneurs qui lui seront dus ; vous-même, peut-être, verrez vos petits-fils revêtus des premières dignités. Assez longtems vous avez véjetté dans une honteuse obscurité ; ma main bienfaisante vient vous en arracher aujourd'hui pour vous

produire au grand jour ; hésiteriez-vous un instant à remplir les grandes vues que j'ai formées sur votre fille, sur vous, sur-tout ce qui vous appartient ?

Les parens de Thérèse, pénétrés de reconnoissance, tombent aussitôt aux pieds de l'insensée qui va leur ravir à la fois, & leur fille, & leur respectable modestie, & leur innocence, & ce calme délicieux, récompense des cœurs honnêtes. Déja la coupable ambition s'est glissée dans leur ame ; déja ils rougissent de leur simplicité ; ils en veulent au destin d'avoir si longtems différé leur bonheur & leur gloire.

Enfin ils promettent tout ; & la présidente satisfaite du succès de sa démarche, en va faire part au jeune de S. Firmin. Tandis qu'ils s'applaudissent de ce comble de bonheur ; tandis que le marquis trace déja dans son imagination un plan de vie analogue à son humeur & à la fortune dont il croit jouir bientôt, Thérèse instruite par son pere des engagemens qu'il vient de contracter, sans avoir pris d'autre conseil que celui d'un orgueil criminel, éprouve tous les maux dont peut être accablée une fille obéissante, une amante ver-

tueuse & fidèle. Envain elle employe tour-à-tour ce que peuvent lui suggérer sa respectueuse tendresse pour l'auteur de ses jours, son inviolable attachement pour Faldoni, son éloignément pour le parti qu'on lui propose : Lemeûnier est sourd à sa voix & persiste impérieusement dans son premier dessein : : Je le veux, ma fille, lui dit-il, du ton le plus absolu; il le faut, je le veux. —Vous le voulez? Qui? Vous? Vous, mon père! —Cessez d'apporter à ma volonté une plus longue résistance, ou craignez les effets de ma juste colère. —Si je perds Faldoni, je n'ai plus rien à redouter. —Je vous l'ordonne, que ce nom n'importune plus mon oreille. Dès ce moment ma maison est interdite pour jamais à cet inconnu : je vous défends de l'y recevoir, de lui parler, de lui écrire; en un mot j'exige que toute espèce de liaison entre vous & lui soit rompue pour jamais. —O Dieu, s'écrie Thérèse, en se précipitant aux genoux de son père, qu'elle arrose de ses larmes, ô Dieu, qu'ai-je entendu? —Mon immuable volonté. —N'aviez-vous pas permis à mon cœur de se nourrir du plus flatteur espoir? Quelques jours seulement se sont écoulés depuis

que votre tendresse paternelle me fit entendre ces douces paroles : elles ne sortiront jamais de mon souvenir : : Ma fille, me dites-vous, j'ai fait ce qu'un bon père doit faire ; je n'ai refusé jusqu'à présent de souscrire à tes vœux que pour m'assurer de la solidité de tes sentimens. Puisque tu persistes à vouloir Faldoni pour époux, va, je te le donne. Sois heureuse, ma Thérèse ; mon bonheur est inséparable du tien. Telles sont les douces paroles que vous daignâtes m'adresser. Mais combien est différent le langage que vous me tenez aujourd'hui ! —Vous aviez surpris ma bonne foi, la crédulité de votre mere, celle de tous vos parens : mes yeux se sont ouverts : j'en bénis le Ciel, & pour vous, & pour moi. Faldoni n'est-il pas sans fortune ? —La mienne ne nous suffira-t-elle point ? —S'il garde un silence opiniâtre sur sa naissance, sans doute c'est qu'il rougiroit d'en dévoiler le mistère. —Si sa naissance est obscure, son ame est grande & généreuse. D'ailleurs est-ce à moi de prétendre aux vains honneurs d'une condition élevée ? Eh ! de quel droit ? Mais je le sens, & vous en fais encore le sincère aveu, ô mon père, mon tendre père, sans Faldoni, il n'est point

de bonheur pour moi sur la terre. —C'est trop longtems abuser de ma patience & de mes bontés : je vous l'ai dit, & vous le répète pour la dernière fois : le marquis de S. Firmin sera votre époux, puisqu'il daigne s'abaisser à ce point; il le sera, vous n'en aurez point d'autre. Thérèse se relève à ces mots, sèche ses pleurs, & sans manquer au respect qu'elle doit à l'auteur de ses jours, lui répond avec cette noble fermeté qui caractérise une ame fière, pénétrée de la connoissance de ses devoirs & de ses droits : Vous êtes mon père, lui dit-elle; je connois l'étendue de votre autorité sur moi; je sais qu'il vous appartient de diriger mes goûts, mes penchans, mes démarches; vous êtes le maître de rejetter pour moi un établissement vers lequel pourroit m'entraîner l'erreur de l'aveugle jeunesse; mais je sais aussi qu'il n'est pas en votre pouvoir de m'immoler aux prestiges de l'ambition, du respect humain. Je suis votre fille, & non votre victime; vous êtes mon père & non pas mon tyran. Au reste, j'ose vous le dire encore, mon cœur n'est point incertain sur son choix. Le marquis de S. Firmin m'est odieux; j'adore Faldoni; ma répugnance pour

l'un eſt invincible; mon amour pour l'autre eſt indomptable. Si je ne puis être l'épouſe de celui que j'aime, un cloître me ſervira d'azile : ce ſera ma reſſource derniere ; j'y déplorerai mes malheurs & les vôtres; car un jour viendra ſans doute où le remords entrera dans le cœur de mon père. —Hé bien, hâte-toi d'y recourir à cette reſſource unique; car j'en jure par toute l'autorité que la nature & les hommes m'ont donnée ſur toi, Faldoni ne portera jamais le nom de mon fils. Et en diſant ces mots il ſe retire bruſquement. Son viſage eſt pâle, ſes yeux étincellent de courroux; envain Thérèſe eſſaye encore de l'attendrir par ſes pleurs; elle court à lui; mais il s'arrache à ſes embraſſemens avec une dureté impitoyable. Tandis que ſes domeſtiques reçoivent de ſa bouche l'ordre d'interdire ſa maiſon à l'amant de ſa fille, celle-ci ſuccombant à ſa douleur tombe privée de tout ſentiment; mais reprenant bientôt toute ſa force avec l'uſage de ſes ſens, elle traça ces lignes d'une main ferme & rapide :

» La volonté de mon père eſt changée; mais mon » cœur eſt toujours le même. Tu es mon amant, » mon époux; tu le ſeras à jamais. Je veux vivre

» & mourir pour toi. Ta maîtresse souffriroit mille » morts plutôt que de consentir à te perdre. Je » veux étonner l'univers par ma constance, & » forcer mon père lui-même à m'admirer : juge si » je t'aime. Faldoni, si tu changeois jamais ! »

Faldoni ne s'attendoit point à une nouvelle si cruelle. Qui peindroit son étonnement, sa douleur, son désespoir ! Thérèse lui est fidèle, il est vrai, mais il n'attendoit plus que l'instant où l'on devoit mettre le comble à ses vœux en lui donnant la main de son amante : O changement affreux, s'écria-t-il ! ô mon bien suprême ! ô ma chère Thérèse ! Hélas ! pourras-tu bien résister à ce nouveau coup du sort ? Tu m'aimes, tu m'aimes ; mais un père a tant de droits sur un cœur aussi tendre que le tien. Au reste, Thérèse, le ciel m'en est témoin, ce ne sont point tes richesses que j'ambitionne ; ce n'est point ton opulence que je chéris, c'est toi, toi-même, ton caractère, ta beauté, toutes ces rares qualités qui font de ton ame le sanctuaire des vertus. Il dit, & sans prévoir les incovéniens qui peuvent résulter de sa démarche, il se transporte à la demeure de Thérèse ; il ne pense qu'à son amour, à la perte irréparable dont il est

menacé ; il veut ſavoir de quel droit, & pourquoi on cherche à lui ravir un bien qu'il paye d'un amour ſi tendre. Il part donc ; ſes pieds ne font pour ainſi dire, qu'effleurer la terre ; ſa légereté eſt égale à celle du plus agile courſier. Enfin accablé de laſſitude, le front couvert de ſueur, il arrive à la maiſon de Thérèſe. Aucun ſurveillant n'en gardoit l'entrée, & il pénètre ſans obſtacle juſques dans l'intérieur de l'appartement. Sa maîtreſſe étoit ſeule ; il la voit ; mais juſte ciel ! en quel état il la voit. Elle marchoit à grands pas ; ſes cheveux épars flottoient au gré de l'air qu'agitoient & ſes geſtes & ſa marche rapide ; ſes yeux agards, rouges & deſſéchés, ne verſoient plus de larmes : il ſembloit que la ſource en fut tarie ; ſes joues que la nature avoit colorées de l'incarnat des roſes étoient pâles & livides comme celles de la mort. On eut dit que le déſeſpoir avoit emprunté la taille & les traits de Thérèſe pour apparoître aux regards de Faldoni. Elle l'apperçoit & s'arrête tout à coup : : Que vois-je, dit-elle, eſt-ce un ſonge ? Eſt-ce bien toi ? Ne me trompé-je point ? Faldoni, que j'entende ta voix. —Oui, c'eſt moi, ô ma divine amante, c'eſt moi-même ; & il ſe

précipite à ses pieds. Mais dans quel désordre te trouvé-je, ajouta-t-il! —Faldoni, reprit-elle, en lui serrant fortement la main, je souffre tout ce qu'on peut souffrir; mais rassure-toi, je n'aurai point enduré vainement tous les maux dont je suis accablée.... Mais.... je tremble.... j'entens du bruit. Si c'étoit mon pere! laisse-moi: fuis. Elle n'a pas achevé, que Lemeûnier paroît. Thérèse tremble de tout son corps; ses genoux chancellent; il ne peuvent plus la soutenir; elle tombe évanouie. Faldoni ne voit que sa maîtresse; tous ses soins se réunissent sur elle; ses yeux attachés sur cet objet intéressant n'ont point encore apperçu ce pere impitoyable dont la fureur est semblable à celle d'un tigre altéré de sang. Loin de secourir sa fille, il l'accable encore d'injures, de malédictions, & saisissant Faldoni par sa chevelure, le barbare l'entraîne au milieu de l'appartement. Celui-ci ne sait par où il a pu mériter un affront semblable. Le dépit, la colère, l'amour, le respect qu'il doit au pere de Thérèse, tous ces divers sentimens se combattent dans son ame, s'y succèdent, & s'y réunissent. Il ne sait quel parti prendre, cependant sa patience est vaincue, il

se débat, se dégage, tire son épée : : Défends-toi, barbare, pere inhumain, lui cria-t-il ; défends-toi, ou crains d'expirer ici sous mes coups. A ces mots Lemeûnier écumant de rage se met en garde, & le bruit de leurs armes rappelle Thérèse à la lumière. Ses yeux s'ouvrent, & c'est pour être témoins du plus horrible des spectacles ; elle voit son amant aux prises avec son pere : : N'est-ce pas un songe ? Est-il bien vrai ? Quoi ! mon père ! Faldoni ! ... Eh ! que vous ai-je fait, cruels ? Que ne m'assassiniez-vous plutôt ! les doux accens de cette voix enchanteresse ramènent Faldoni à son vraie caractère ; il ne voit plus dans son ennemi que le pere de son amante : : Que je suis malheureux, s'écrie-t-il ! & en disant ces mots, il laisse tomber à ses pieds le glaive qui lui avoit servi de rempart contre les efforts de son adversaire, il jette sur Thérèse un regard passionné, interprête des sentimens d'amour, de pitié, de confusion qu'il éprouve, & se retire.

Il faudroit être à la place de cet amant infortuné pour se peindre, & son désespoir, & ses regrets : : De quel crime je me suis rendu coupable, dit-il ! j'ai voulu tremper mes mains dans le

ſang dont eſt formé celui de Thérèſe. Sa colère brutale m'y a forcé, il eſt vrai.... Mais ne devois-je pas tout ſubir de ſa part, la mort elle-même, plutôt que de me porter à un ſi coupable excès? Que va-t-elle penſer de moi, cette maîtreſſe adorée? Pourrai-je me juſtifier jamais à ſes yeux? Oui, s'il faut que je la perde, je laverai dans mon propre ſang l'outrage involontaire qu'elle a reçu de moi. Faldoni faiſant part à ſes amis de ſon malheur, & interrogeant leur penſée ſur le changement de le Meunier à ſon égard; car il n'en avoit pu pénétrer encore le motif; apprend que c'eſt aux démarches du Marquis de S. Firmin qu'il doit l'attribuer. Dans le premier tranſport de ſa colère jalouſe, il veut aller demander raiſon à S. Firmin de ſon amour, de ſes tentatives; mais on le retient ſous le ſage prétexte qu'une telle imprudence ne feroit qu'augmenter ſes maux, loin de les diminuer; & on le détermine à adreſſer à ſon rival un billet conçu dans les termes les plus propres à le faire renoncer au projet de lui ravir ſa maîtreſſe.

Le Marquis de S. Firmin, loin de ſe rendre aux raiſons que faiſoit valoir Faldoni, ne daigna pas

même lui répondre. Il fit dans toutes les sociétés des plaisanteries injurieuses, & sur le billet, & sur les sentimens de celui dont il l'avoit reçu. Voici comment il s'en expliqua dans une lettre adressée au chevalier de Roquemaur.

Sais-tu, mon ami, que mon aventure fait ici un tapage d'enfer. Je n'ai point encore épousé. D'homme d'honneur je ne sais plus qui je suis, ni quel pays j'habite : je n'y connois plus rien. On m'a vu ; j'ai porté la complaisance jusqu'à faire la première démarche, & l'affaire est encore à se conclure : je crois en vérité que je serai forcé à une déclaration dans les formes. Tu m'as vu conduire quelques aventures dans le monde ; tu sais que nos délicieux me citoient entr'eux pour exemple : hé bien ! vois si j'ai déchu, je suis encore au point où j'en étois il y a un mois. Plaisanterie à part, tous ces retardemens commencent à m'ennuyer : je les ferai finir sous peu de jours. Il faut te dire aussi que ce n'est pas une petite besogne : j'ai un rival ; oui, mon ami, un rival. Et de plus on assure qu'il est aimé de la petite personne. Il vient de m'adresser la lettre la plus pathétique pour m'engager à me désister de

mes pourſuites. Mais hélas ! je ſerai inflexible. Non, que je ne partage bien ſincèrement les douleurs de ſon amoureux martyre ; tu ſais combien j'ai l'ame ſenſible : ce n'eſt que des cent mille livres de rente dont il m'eſt abſolument impoſſible de me départir. Ne penſerois-tu pas comme moi ? Adieu. J'attens le dénouement de toute cette affaire pour t'en inſtruire : je préſume qu'il ſera très-plaiſant.

Le marquis DE S. FIRMIN.

Après la ſcène cruelle qui s'étoit paſſée entre Faldoni & Lemeunier, celui-ci ſe retira, ſans adreſſer une ſeule parole de conſolation à ſa fille, la laiſſant abîmée dans ſa douleur profonde. A peine elle put ſe traîner juſqu'à ſon lit pour trouver un repos néceſſaire au rétabliſſement de ſes forces épuiſées. Mais elle ne l'y trouva point. Ce fut là ſurtout que tous ſes maux ſe peignirent avec plus de violence à ſes eſprits agités. Elle ne peut chaſſer de ſon imagiaation le ſpectacle d'horreur dont elle vient d'être témoin. Elle s'agite, ſe tourmente ; ſes yeux voient ſont amant, ſon pere nager dans leur ſang ; tout ce qu'une imagi-

nation en délire peut se retracer de plus terrible, de plus cruel, elle le voit; son appartement retentit de ses cris; ils sont effrayans; on accourt, & déja elle n'est plus la même. Un silence morne a succédé aux bruyans accens de son désespoir. Assise sur sa couche, la tête appuyée dans l'une de ses mains, les yeux attachés sur un seul objet, on diroit à la voir qu'elle conçoit dans sa pensée quelque projet extraordinaire. Après un assez long silence : : Allez, dit-elle à l'un de ses domestiques, allez dire à mon pere que pour grace dernière, sa fille demande à l'entretenir un moment. Mes amis, ajouta-t-elle, en adressant la parole aux autres, avec ce ton de douceur & d'affabilité qui lui étoit si naturel, séchez vos pleurs & cessez de me plaindre : le courroux de mon pere cause seul tous mes maux; dans peu vous verrez en nous un entier changement. Sortez, mes amis, je veux être seule avec lui.

A peine le Meunier paroît, que Thérese se jette précipitamment à bas de son lit, court au-devant de son pere, & se jettant à ses pieds : : Vous êtes mon pere, je dois vous obéir; & j'ignore comment j'ai pu m'écarter un seul instant du premier

de mes devoirs. J'emploierai le reste de mes jours à réparer ma faute ; je regrette seulement que ma vie soit trop courte pour que je puisse espérer de l'expier assez. Mon pere, me pardonnez-vous ? Pour moi je ne saurois vivre davantage chargée du poids accablant de votre indignation. Mon pere, je suis prête à faire un grand sacrifice ; c'est vous qui m'y forcez ; mais j'y suis résolue ; & une fois qu'il sera fait, votre oreille ne sera importunée d'aucune de mes plaintes. —Je le savois, ma fille, que votre naturel, vos principes, vous rameneroient à l'obéissance que vous me devez. J'ai vécu plus que vous ; & mes réflexions sont le fruit de mon expérience. La tendresse & la prudence ont toujours dirigé les desseins que j'ai formés sur vous. Ma Thérèse, j'oublie dès ce moment la résistence que vous m'avez opposée ; qu'il n'en soit plus question jamais. Je vole chez le marquis de S. Firmin pour lui apprendre la nouvelle de son bonheur & du mien ; ne soyons plus occupés que des préparatifs de ton hymen : il sera l'événement le plus remarquable de tes jours & des miens. —Non, sans doute, il ne se forma jamais d'union sous de telles auspices....

Ce sera un sacrifice bien solemnel, mon pere.... S'accomplira-t-il bientôt ? —Dès demain si tu le veux. —Vous l'ordonnez ? Hé bien, ce sera donc pour demain.... pour demain ! —Un plus long intervalle te conviendroit-il davantage ? —Vous êtes bien résolu à ne point changer ? —Je te l'ai déja dit. —Hé bien ! il seroit inutile d'y apporter un plus long délai.... ce sera pour demain.

Thérèse, sous le prétexte qu'elle se sentoit incommodée, & que l'air de la campagne pourroit contribuer à lui rendre ses forces affoiblies par les contradictions qu'elle avoit essuyées, demanda à Lemeunier la permission de s'aller promener & de passer la nuit à une maison qu'ils possédoient à un mille de Lyon : elle l'obtint sans peine. Lemeunier se préparoit déja à sortir, pour se rendre chez la présidente, quand Thérèse revint à lui : : Mon pere, lui dit-elle, les larmes aux yeux, vous ne m'avez point embrassée encore. Lemeunier se retourne, & sa fille se précipite dans ses bras ; un nouveau torrent de larmes coule de ses beaux yeux, qu'elle attache sur ceux de son pere. Elle le contemple en silence. Puis elle l'embrasse ; on eut dit qu'elle alloit en être séparée pour jamais.

Lemeunier

Lemeunier lui même se sent ému de compassion; il est sur le point de céder à un tendre mouvement : mais redoutant sa propre sensibilité, il s'arrache avec effort des bras de Thérèse & la fuit, comme s'il craignoit que son cœur se laissât surprendre à l'aspect des larmes que répand sa fille. Déjà il est loin de Thérèse; & celle-ci lui tendant encore les bras. Adieu, mon père, lui crie-t-elle, adieu; vous me fuyez, & moi je m'éloigne de vous; cet intervalle immense, celui qui est entre la vie & la mort, va nous séparer pour jamais. Elle retombe à genoux, jette autour d'elle un regard dans lequel sont peintes sa douleur & sa sensibilité. Adieu, dit-elle, triste enceinte, lieu funeste, témoin des paisibles jeux de mon enfance & des progrès de mon amour, de tous les maux que j'ai soufferts & des larmes que je répands encore; puissiez-vous ne servir jamais d'azile à une autre amante infortunée. Quand mon père reviendra sous votre toît, loin de rappeller à son souvenir une fille qui l'adoroit & qui devoit lui être chère, loin de lui retracer sa perte & ses malheurs, inspirez-lui l'oubli de tous nos maux. Elle dit, se relève, adresse un

billet à son amant, se munit de l'arme terrible par qui doit être consommé le plus étonnant des sacrifices, & prend la route de cette maison de campagne où le Marquis de S. Firmin, Lemeunier avec des parens & ses amis devoient se rendre à la huitième heure du jour suivant; l'un pour contracter l'alliance fatale; les autres pour en être les témoins.

Cependant Faldoni, à qui l'on n'a point laissé ignorer le changement de Thérèse, qui a paru se soumettre sans réserve aux volontés de son père, Faldoni se livroit à tout l'excès de son désespoir. Il accusait le ciel d'injustice & sa maîtresse d'ingratitude, quand le billet suivant lui fut remis.

« Le mal est grand, Faldoni, il y faut apporter » un remède prompt & sûr. S. Firmin croit m'é» pouser dès demain; mon père le croit de mê» me; moi seule je sais le contraire. Si tu m'aimes » encore; si tu prétens à ma main; enfin si tu » veux partager ma destinée, ne manque pas à » te rendre demain, dès le lever de l'aurore, à » la campagne; tu m'y trouveras munie de tout » ce qu'il nous faut pour l'exécution d'un projet » que j'ai conçu: je te le communiquerai, Faldoni;

» il t'étonnera peut-être .... mais non ; car tu
» sais comme je t'aime. »

Faldoni n'entendoit point ce que Thérèse lui vouloit dire par ce projet étonnant. Sitôt qu'il croyoit avoir deviné la pensée de son amante, une nouvelle raison se présentait à lui, & soudain détruisoit le soupçon qu'il avoit formé. Cependant, après y avoir long-tems réfléchi, il ne doute plus qu'il ne soit question de s'évader avec elle, & d'assurer leur bonheur par une fuite prochaine. Dans cette pensée, il prépare de son côté tout ce qu'il juge propre à leur éloignement, & se trouve au rendez-vous à l'heure indiquée.

Le soleil venoit de paroître : il n'étoit obscurci d'aucun nuage ; jamais un plus beau jour n'avoit éclairé la terre. Thérèse, vêtue d'une robe blanche & parée comme au plus beau jour de fête, se promenoit seule dans l'une des allées du jardin. La sécurité étoit peinte dans tous ses traits. Dès qu'elle apperçoit son amant, elle précipite sa marche, l'atteignit ; & sans lui donner le tems de proférer un mot : Me voilà satisfaite, lui dit-elle ; par cette dernière démarche je suis entièrement convaincue de ton amour. — En as-

tu douté, ô ma bien-aimée? Un tel soupçon seroit-il entré dans ton cœur? M'aurois-tu fait cette injure? —Non, Faldoni, non; mais je sais maintenant à quel point je suis aimée de toi; c'est aujourd'hui, surtout, que le vois; les richesses n'ont aucun empire sur ton ame; elle est grande & généreuse; j'ose le dire; enfin la nature l'avait formé pour moi. Après un instant de silence qu'elle employa à fixer ses yeux sur ceux de son amant, comme si elle eut voulu lire au fond de son cœur, elle lui dit, sans la moindre apparence d'émotion : Faldoni, le tems presse : quelques heures de plus, & ma famille & S. Firmin se rendront ici; nous ne serions plus maîtres alors d'accomplir le projet que j'ai conçu pour notre commune félicité. —Hé bien, tu me vois prêt à marcher sur tes pas, ou plutôt à les précéder, à te protéger de tout mon pouvoir contre les ennemis de ton repos & du mien. Heureux, cent fois heureux, si je pouvois sacrifier mon existence à ton bonheur; mais ils sont liés au point de ne pouvoir se séparer jamais.... Thérèse, tout est prêt : une barque légère nous attend sur le fleuve prochain: je me suis assuré d'un guide expérimenté; & dans

peu une terre étrangère nous recevra; nous y trouverons un sûr azile contre nos ennemis : là, nous éprouverons que le destin peut se lasser de faire des malheureux .... Tu le dis toi-même, le tems presse; pourquoi retarder davantage notre départ? —Que parles-tu de départ, de barque, de guide? Après un instant de silence, & du ton le plus imposant :: L'avez-vous pu croire, Faldoni, que j'oubliasse à ce point mon honneur & le vôtre? Quoi! vous avez eu cette opinion de ma faiblesse, & vous avez pu m'aimer? Non, ton amour n'étoit qu'une feinte; si je t'eusse été chère, tu aurois conçu de moi une idée différente. Quelle qu'ait été, quelle que soit encore ma tendresse pour toi, elle n'a pu & ne pourra jamais m'abaisser jusqu'à l'opprobre. —Appaise ta colère, ô ma chère Thérèse! je rougis de mon erreur : songe qu'elle n'a duré qu'un instant. Mon ame est susceptible de toutes les impressions que tu voudras lui communiquer : elle s'agrandit avec la tienne, & s'élance par-delà toutes les choses humaines. —S'il est vrai que tu sois tant au-dessus du vulgaire des amans, viens donc, viens mettre le comble à tes vœux, aux miens; viens apprendre

à l'univers ce qu'a pu produire un amour ſans exemple dans deux cœurs qui peut-être jamais n'auront leurs ſemblables. Faldoni ne concevoit point encore ce que Thérèſe lui vouloit dire ; il étoit même bien loin de ſoupçonner le projet de ſa maîtreſſe. Après lui avoir demandé de l'éclaircir ſur ſes grands deſſeins :: Je n'en ai point d'autre, lui répondit-elle, que celui de m'unir à toi par l'indiſſoluble nœud de l'himen. —Quand ſe ſera la cérémonie ? —A l'heure même. —Quel lieu as-tu choiſi pour cela ? —Ce temple ; & elle lui montroit de la main une chapelle dépendante de la maiſon. —Le miniſtre eſt-il prévenu ? —Nous n'en aurons point d'autre que l'Eternel. —Quels seront nos témoins ? —Ton amour & le mien. Et en diſant ces mots elle le prend par la main & le connduit vers l'auguſte parvis.

Ils marchoient dans un profond ſilence ; l'air n'étoit point agité : aucun bruit ne ſe faiſoit entendre ; il ſembloit que la nature entière portât ſur nos jeunes amans une attention curieuſe. La crainte, l'eſpérance, l'effroi, la ſatisfaction, tous les ſentimens contraires aſſiégeoient l'ame de Faldoni. A l'approche du ſeuil ſacré, un long

soupir échappé à Thérèse enchaîna tout-à-coup les pas de son amant. Il tremble; il ne peut ni ne veut passer outre. Il interroge sa compagne; mais celle-ci ne lui répond que par un coup d'œil fier, & le force, pour ainsi dire, à pénétrer avec elle dans l'enceinte du temple. A peine ils ont franchi les portes du sanctuaire, que Thérèse suspendant sa marche : Un moment, lui dit-elle; il est tems de t'apprendre pourquoi je t'ai conduit ici, & quel est le grand dessein que je me suis proposé. Je te répète, pour la dernière fois, que mon amour pour toi n'eut jamais d'exemples. Mon imagination m'a transportée sous le plus beau ciel; j'y vivois comblée de toutes les richesses, de tous les honneurs que le monde peut offrir; mais j'y vivois loin de toi, & j'étois malheureuse. J'ai senti que la mort était préférable à une pareille existence; je viens ici pour la recevoir de ta main & t'offrir le même bienfait de la mienne.... Faldoni veut l'interrompre : écoute-moi encore; oui, t'offrir le même bienfait, si toutefois tu ne connois pas l'idée d'un bien supérieur à celui-là; autrement, tu peux partir; profite de cette barque dont tu m'as parlé; fuis loin

de mes cendres, loin de ma patrie, loin de tout ce qui pourroit retracer à ton esprit, à ton cœur une image importune. Va chercher sous un autre ciel, dans les bras d'une nouvelle amante, l'oubli des maux que tu as souffert pour moi; va, Aldoni; sois heureux; c'est le dernier de mes souhaits : je n'en fis jamais ni de plus ardent ni de plus sincère; adieu. Elle dit, & se précipite dans les bras de son amant; elle le tient fortement pressé contre elle même & le regarde en silence; ses yeux semblent lui répéter un nouvel adieu; & tout-à-coup il en sort un torrent de larmes : Pardonne, ajouta-t-elle, pardonne ce dernier acte de ma foiblesse : ce ne sont point les approches de la mort qui m'épouvantent, non; je l'attends sans effroi; je la desire avec ardeur; mais... nous allons être séparés, Faldoni!.... séparés pour jamais.... O mon bien-aimé!... ô l'ame de ma vie!... Et de nouveaux sanglots viennent l'interrompre. Faldoni, dont la voix avait été enchaînée jusqu'à ce moment par la surprise & par la douleur, tente un pénible effort sur lui-même : Non, non, nous ne serons point séparés; tu le veux? Hé bien, la même tombe nous enfermera

fermera l'un & l'autre; mais ce bras..... as-tu pu le croire?.... Non, jamais.... Qui? moi? je t'arracherois la vie? Eh! de quel horrible espoir t'es-tu donc flattée? Va chercher ailleurs un bourreau & laisse-moi mourir seul; Thérèse,. laisse-moi mourir. Sans lui répondre elle marche vers l'autel. Faldoni la suit; & ses yeux apperçoivent deux pistolets sur ce même autel. Il frémit; ses cheveux se hérissent; il tombe sur ses genoux & retient son amante par ses habits:: Dieu! qu'ai-je-vu? Pour ce comble d'horreur le ciel m'avoit-il réservé? —Laisse-moi; fuis; fuis, te dis-je : ce spectacle n'est pas fait pour toi.

Ces dernières paroles; l'air imposant & décidé de celle qui les a prononcées, le déterminent à tout; & ses esprits égarés ne voyent plus dans le projet de son amante que l'irrévocable arrêt de la fatalité. Ils montent ensemble à l'autel; Thérèse saisit l'une des armes; Faldoni prend l'autre, & ils se l'attachent mutuellement au bras par un nœud de ruban. Redescendus à la dernière marche, ils s'y prosternent en silence devant l'arbitre de l'univers; puis ils se relèvent sur leurs genoux; & Thérèse tendant la main à Faldoni:: Je te

donne ma foi, lui dit elle, & je reçois la tienne. Faldoni répète les mêmes paroles; & Thérèse élevant les mains & les yeux au ciel : : Dieu juste, témoin de nos malheurs, daigne souscrire à ces liens formés sous tes saints auspices; daigne soutenir mon père de ton bras tout-puissant, écarter loin de lui tous les maux & prendre sous ta protection auguste les amans infortunés comme nous. Elle a dit : par un dernier embrassement ils se font l'adieu suprême; mais déjà le signal est donné, le coup est parti, & Faldoni & Thérèse étendus sur la poussière nagent dans les flots de leur sang.

Cependant le marquis de S. Firmin, Lemeunier, la présidente & plusieurs autres personnes étaient sur la route de cette campagne. Le marquis, aidé des soins bienfaisans de son ancienne amie, étaloit en sa marche tout l'appareil de la galanterie & du luxe. Lemeunier se croyoit lui-même quelque chose, par l'espoir d'être en peu le beau-père d'un homme titré. La foule du peuple imbécile, ou suivoit leurs pas ou les précédoit. On arrive; on parcourt la maison, les jardins; on appelle; personne ne paroît; aucune voix ne

répond ; Lemeunier tremble que sa fille n'ait pris la fuite ; cependant il reste encore un lieu à parcourir : c'est la chapelle. De loin on en voit les portes ouvertes ; on accourt ; l'inquiétude prête de nouvelles forces à Lemeunier ; il arrive (*). O spectacle plein d'horreur ! O comble de l'effroi, du remords, de l'amère douleur ! A quel prisme

(*) « Après bien d'inutiles recherches, on trouva les deux » corps sans vie dans la chapelle. Ils l'avoient parée à cet effet. » Eux-mêmes étoient dans une espèce de parure. La fille étoit » en deshabillé blanc, avec des rubans blancs & couleur de » rose. De pareils rubans attachoient au poignet du bras droit » de chacun d'eux, le pistolet dont ils se sont entre-tués. Faldoni étoit étendu sur le côté, ayant sous lui sa redingotte sur » le marche-pied de l'autel, à main droite. Thérèse étoit à » gauche, mais tombée sur Faldoni, la tête sur sa cuisse. On » a conclu de la position des deux cadavres, qu'ils étoient à genoux devant l'autel lorsqu'ils lâchèrent leurs deux coups en » même-tems, au signal convenu. La fille avoit l'épaule cassée » & paroissoit avoir souffert avant de mourir. On jugea que le » coup de Faldoni avoit été tiré d'une main tremblante. Celui » de sa maîtresse partoit d'une main plus ferme. La route de la » balle étoit horizontale, & Faldoni avoit le cœur percé de part » en part. »

voudroit-il pas racheter ce ſang qu'ont répandu ſon orgueil inhumain, ſon opiniâtreté cruelle, ſon aveugle ambition ? O mes amis, s'écrie-t-il, j'ai tout perdu ! Et diſant ces mots il prend un billet qu'il avoit apperçu ſur l'autel. Voilà ce qu'il contenoit :

« Quoique devenus par la mort étrangers à la » terre, il nous reſte une grace dernière à de- » mander aux hommes : qu'il leur plaiſe enſevelir » nos corps dans le même cercueil, & graver ſur » notre tombe : »

ICI REPOSENT DEUX AMANS QUE LA MORT MÊME N'A PU SÉPARER.



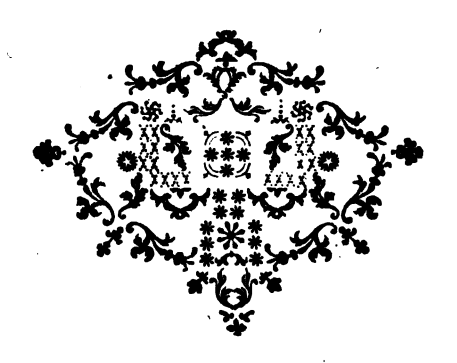
NOUVELLES

FRANÇAISES.

TOME I ; N°. IV.

ANGÉLIQUE
DE
LIMEUIL,
NOUVELLE FRANÇAISE.

PAR M. D'USSIEUX.



A PARIS,
Chez BRUNET, Libraire, rue des Écrivains, Cloître S. Jacques de la Boucherie.

M. DCC. LXXVI.



P. Marlié inv.　　　　C. Gaucher inc. 1776.



ANGÉLIQUE DE LIMEUIL.

DEPUIS les premières années du règne de François I, la cour de France n'avoit point cessé d'être le théâtre de la galanterie. Si la mort de ce prince suspendit le cours des plaisirs ; ils recom-

mencèrent bientôt avec un charme nouveau : ce fut à l'époque du mariage du Dauphin avec Marie Stuard, reine d'Ecosse. Parmi les dames de sa suite, Marie ne tarda pas à distinguer Angélique de Limeuil & Julie de Longueval. Elles étoient belles l'une & l'autre ; elles avoient un droit égal aux bontés de la reine ; & sa faveur, qu'elles partageoient, fut le principe de leur division. Il n'avoit encore rien paru de cette mésintelligence, lorsque le marquis d'Alvin, fils du comte de ce nom, parut à la cour. Ce jeune chevalier étoit fait pour plaire. Il avoit une figure intéressante, une taille avantageuse, l'air spirituel ; & à vingt-deux ans il s'étoit signalé par des prodiges de valeur. Il fut présenté à mademoiselle de Longueval. d'Alvin étoit galant ; Julie avoit des charmes. Quand il la voyoit chez la reine, il lui disoit les choses les plus flatteuses ; & elle les interprêta si favorablement, que bientôt elle conçut pour lui les sentimens qu'elle croyoit lui avoir inspirés.

Quelques affaires domestiques retinrent Angélique loin de la cour, durant plusieurs semaines : & cette absence sembloit être une faveur de la fortune pour Julie ; mais elle dura trop peu. An-

gélique y revint enfin ; & ce fut dans une occasion où son esprit seconda si bien ses charmes, que d'Alvin ne put l'entendre sans l'applaudir : & l'amour fit en un instant de rapides progrès dans son ame. Les louanges multipliées qu'il donnoit à Angélique portèrent le trouble & la douleur dans celle de Julie ; bientôt elle se crut outragée, & le desir de se venger devint son unique aliment. Ses premiers soins furent employés à rompre les tête à tête que cherchoient à se ménager Angélique & le marquis. Julie les rencontroit par tout ; tantôt elle affectoit de les séparer ; tantôt elle s'approchoit d'eux pour les interrompre. Mais la passion du jeune d'Alvin croissoit à proportion des obstacles qu'il trouvoit à la déclarer. Si Angélique en dut attribuer la première impression à l'effet de ses charmes, elle put avec justice en rapporter le comble aux importunités de sa rivale. Il n'étoit guere possible qu'un sentiment aussi vif fut longtems ignoré de celle qui l'avoit fait naître. D'Alvin venoit tous les jours chez la reine : ses yeux, son empressement étoient les interprêtes fidèles de son ame. Il étoit aimable ; sa naissance répondoit à celle d'Angélique : par quelle fatalité bi-

zarre se seroit-on opposé à l'accomplissement de ses vœux? Nos deux amans vécurent longtems dans la contrainte; mais le Baron de Limeuil arriva enfin à la cour, & cette époque ranima toutes les espérances du jeune d'Alvin. Il se flatta de pouvoir faire part de son dessein au pere d'Angélique; & le hazard le servit si bien qu'il trouva l'occasion de parler à Angélique elle-même. On s'occupoit depuis longtems des préparatifs d'une fête que le roi vouloit donner à Fontainebleau à la reine d'Ecosse. Les dames, en habits galans, s'y rendirent dans des carosses traînés par des chevaux de Naples. Angélique & Julie étoient dans l'une de ses voitures, avec leurs gouvernantes. Les jeunes courtisans à cheval conversoient avec les dames aux portières des carosses, d'Alvin parloit à Angélique, & Julie, plus attentive aux discours de sa rivale qu'à ceux du chevalier qui l'accompagnoit, mit de l'embarras dans la conversation; & l'on s'apperçut trop tard que les chevaux, malgré l'adresse du cocher, étoient entrés dans la Seine par un endroit qui n'est pas guéable. Angélique troublée se jette dans le péril qu'elle veut éviter; elle fait un cri, s'élance par

la portière & tombe dans le fleuve. D'Alvin prompt à la secourir s'y précipite après elle, & l'en retire. Le cocher cependant détourne les chevaux à force d'art. Mais à peine ils sont hors de l'eau qu'ils prennent le mors aux dents, & laissent Angélique & d'Alvin loin d'eux sur la rive. Angélique s'étoit évanouie ; mais les soins du marquis l'eurent bientôt rappellée à la santé. Dès qu'elle put distinguer les objets, elle vit d'Alvin à ses pieds. Elle crut aussitôt qu'il l'avoit tirée du péril ; & la première sensation qu'elle éprouva fut le plaisir délicieux de devoir de la reconnoissance à celui qu'elle avoit tant de penchant à aimer. Cette pensée cependant lui donne de l'inquiétude. D'Alvin s'en apperçoit ; il en est interdit ; mais enfin, rompant le silence : : Que je suis malheureux, Madame, lui dit-il ! je ne demandois d'autre récompense que votre consentement au bonheur que j'ai eu de sauver vos jours ; & vous me le refusez. —J'éprouve un plaisir infini, Marquis, à vous devoir la vie ; mais je suis embarrassée de me trouver seule ici. —Vous y êtes avec un homme qui vous adore, & qui n'a pu vous le dire encore ; ailleurs mille obsta-

cles s'y sont opposés. C'est avec un mortel regret que je ne vous vois pas disposée à permettre que je m'explique avec les personnes qui peut être approuveroient ma passion. Eh ! de qui dépendroit mon bonheur, si je ne le faisois dépendre de vous seule ? —Je ne vous défends rien, marquis, si ce n'est de me retenir ici plus longtems. A ces mots ils prirent la route du plus prochain village. Il sembloit à d'Alvin qu'Angélique approuvât ses desseins pour le mariage ; mais que c'étoit sans passion sa part ; & cette pudeur extrême lui paroissoit incompatible avec de l'amour. Il s'occupoit à chercher une voiture qui ramenât son amante à Paris, quand le Baron de Limeuil qui avoit été instruit de la chûte de sa fille vint la chercher lui même. De son côté il avoit secouru Julie en se mettant sur le passage des chevaux, qu'il avoit eu l'adresse d'arrêter. La reconnoissance de Julie répondit au danger qu'elle avoit couru ; & ses charmes devenus plus piquans par son trouble, réveillèrent dans l'ame du Baron un feu que cinquante années n'avoient pu éteindre. Il avoit assez de fortune pour espérer un heureux succès de son entreprise. Il retourna donc à Fon-

tainebleau où il s'attacha le reste du jour à converser avec Julie. Celle-ci conservant le doux espoir de se venger si elle inspiroit de l'amour au Baron, employa tout ce qu'elle avoit d'artifice dans l'esprit, pour se rendre maîtresse du sien.

D'Alvin obtint sans peine du Baron de Limeuil la permission de prétendre à sa fille ; mais Julie ne l'eût pas plutôt appris, qu'elle ploya l'esprit de Limeuil avec tant d'art, que celui ci délibéra longtems sur ce mariage après l'avoir approuvé. Les lenteurs parurent de mauvaise augure aux amans : cependant ils se parloient quelque fois à la cour, où ils avoient la triste consolation de s'affliger ensemble. A la faveur du mariage Angélique s'étoit accoutumée à entendre parler d'amour ; elle avoit même appris à répondre dans ce langage ; & Julie l'interrompoit moins dans ses discours, parce qu'elle étoit occupée du Baron de Limeuil. Jalouse de s'emparer de son esprit pour nuire aux amours de sa rivale, elle avoit de longues conversations avec lui. A la cour, on ne respiroit que la joie ; on ne récherchoit qne les plaisirs. Les filles de la reine inventèrent un jeu qui en amena de nouveaux. On prenoit tout bas

des avis pour quelqu'un de la société ; chacun donnoit le sien ; & s'il arrivoit qu'un chevalier & une dame se rencontrassent dans la même pensée, le chevalier lui donnoit une fête. On demanda des avis pour Angélique ; & Julie curieuse de ce qui en résulteroit, desira de se rencontrer avec le marquis d'Alvin. Elle conseilla à Angélique de s'attacher à celui qui l'aimeroit le mieux : c'étoit aussi l'avis du marquis ; & selon les règles du jeu, il donna une fête à Julie. Il n'épargne rien de ce qui pouvoit contribuer à la rendre magnifique & galante ; la cour y fut invitée ; mais d'Alvin ne put s'empêcher d'en faire presque tous les honneurs à Angélique. Julie ne dissimula point son dépit : : En vérité, monsieur, dit-elle au marquis, si on me demande à l'avenir des avis pour vous, je ne pourrai que vous conseiller de donner une fête à mademoiselle de Limeuil plutôt qu'à moi. On doit pardonner à un amant, lui répondit d'Alvin ; vous n'ignorez pas, madame, que j'aime Angélique : & elle est ici.

Il ne se croyoit plus obligé de dissimuler sa passion, depuis que le Baron lui avoit permis de prétendre à sa fille, Mais à qui en faisoit-il l'aveu ?

à une amante. Elle n'avoit point accepté les propositions de mariage que lui avoit fait le Baron. Jusques-là un reste de tendresse pour d'Alvin avoit nourri dans son cœur l'espoir de l'épouser un jour, s'il pouvoit se rebuter par les obstacles qu'elle apportoit à son mariage avec Angélique. Cependant dès le lendemain elle dit au baron qu'elle lui donneroit la main s'il vouloit déclarer ouvertement au marquis que son alliance ne lui convenoit plus, & prendre des arrangemens pour donner Angélique au Vicomte de Longueval, son frère. Celui-ci qui n'avoit ni les qualités du cœur, ni celles de l'esprit, ne put être insensible à la beauté d'Angélique. L'idée de s'unir à une jeune personne qui faisoit les délices de la cour, fit naître dans son ame un sentiment auquel on donna mal-à-propos le nom d'amour.

La passion du baron de Limeuil étoit trop vive pour qu'il se refusât à la proposition de Julie. Il défend à sa fille de parler au marquis d'Alvin, & lui ordonne de regarder le vicomte de Longueval comme celui qui lui est destiné pour époux. Quel revers ! Bien qu'Angélique se crut résolue à ne plus voir le marquis, elle sentit bien qu'elle

ne pourroit ſe déterminer jamais à épouſer le vicomte. Après avoir paſſé la nuit la plus cruelle, elle fut obligée de ſe rendre à l'appartement de la reine. En traverſant une galerie qui y conduiſoit, elle trouva le marquis d'Alvin, à qui le baron venoit de faire ſavoir ſes intentions. La triſteſſe étoit peinte ſur leur viſage ; leurs regards exprimoient la vivacité de leurs ſentimens & létendue de leur malheur : : Il faut nous dire adieu pour jamais, lui dit Angélique, en verſant un torrent de larmes : & nous avons encore de plus grands maux à redouter : on veut que j'épouſe le vicomte de Longueval. —Le vicomte, s'écria le marquis ! ... Je n'ai rien à vous dire, madame, ſinon que je vous aimerai toujours. —C'eſt me preſcrire ce que je dois faire, lui répondit Angélique ; & vous verrez à quel point ira ma fidélité. Ils ſe quittèrent à ces mots, dans la crainte d'être ſurpris.

Les deux amans obſervés de manière à ne pouvoir plus ſe parler, trouvèrent les moyens de s'écrire en employant le miniſtère d'une femme, nommée Victorine, entièrement dévouée à Angélique ; mais cette ſatisfaction produiſit une ſcène

malheureuse. Toute la cour étoit assemblée pour jouir du spectacle d'un tournois. Victorine crut pouvoir remettre un billet à d'Alvin, sans être remarquée de personne. Elle s'avance à travers la foule, lui parle, & le lui donne. Le marquis le met dans sa poche avec précipitation, en attendant qu'il puisse le lire. Mais le vicomte, qui n'étoit pas loin d'eux, avoit tout observé avec l'application d'un rival. Il s'approche de d'Alvin, le presse & tire adroitement le billet de sa poche. Le marquis s'éloigna dès qu'il le put, & passa dans une allée des jardins pour y lire la lettre de son amante. Mais il ne la retrouva plus. Le vicomte, qui s'en étoit emparé, en faisoit la lecture dans une autre allée : elle étoit conçue en ces termes ; je trouve toujours dans vos lettres les témoignages d'une reconnoissance qui m'afflige & qui ne me donne qu'une foible idée de vos sentimens. Il est vrai que j'ai résisté pour vous aux volontés de mon pere : & vous m'en paroissez toujours surpris. Qu'il me seroit cruel de l'avoir fait, si vous ne vous y étiez pas attendu. Quand vous me remerciez de ma conduite, vous n'insistez pas assez sur mes sentimens ; il s'en faut

même de beaucoup que vous les connoissiez; vous ne sentez point combien j'ai du m'opposer à tout ce qui pourroit m'empêcher d'être à vous. Vos allarmes sur l'avenir m'offensent. Pourquoi voulez-vous qu'un combat entre le vicomte & vous décide d'un point dont j'ai déja décidé en votre faveur. Ne sauriez-vous vous reposer sur mon cœur & sur mon courage? Laissez-moi le soin d'éviter cette alliance sans qu'il vous en coûte rien. Vous aurez plus de plaisir à vous en fier à moi; & je vous en aurai plus d'obligations.»

Le marquis d'Alvin, qui étoit dans la plus grande inquiétude de ne pas trouver cette lettre, retourna sur ses pas & rencontra le vicomte qui la lisoit avec autant d'application que de colère. D'Alvin s'approche doucement de son rival; il en est assez près pour reconnoître l'écriture d'Angélique; il lui demande comment cette lettre lui est parvenue. Le vicomte qui en étoit à l'endroit où il étoit question de lui, dit à d'Alvin qu'il acceptoit le défi dont Angélique avoit peur. D'Alvin, qui sentoit la nécessité de réprendre la lettre, la lui arrache des mains, en lui disant qu'il est prêt à lui en faire taison. Le vicomte, outré de dépit,

dépit, tire ſon épée ; & malgré le reſpect du à la demeure de nos rois, lui en porte un coup avant qu'il puiſſe le parer. Cependant il reſte encore aſſez de force à d'Alvin pour tirer ſon épée & en percer le bras droit du vicomte, qui laiſſa tomber la ſienne de la douleur qu'il éprouva : d'Alvin voulut la ramaſſer ; mais affoibli par le ſang qu'il perdoit, il tomba ſans connoiſſance.

Le combat auroit eu les ſuites les plus funeſtes, ſi pluſieurs perſonnes qui accoururent n'euſſent obligé le vicomte à prendre la fuite. Il étoit l'agreſſeur ; & le roi n'auroit pu lui pardonner de s'être battu dans ſon palais & preſque ſous ſes yeux. D'Alvin ayant perdu beaucoup de ſang, demeura étendu ſur la place ; le bruit courut qu'il étoit mort. Julie elle-même ne fut pas inſenſible à cette nouvelle ; elle s'applaudit intérieurement d'apprendre que ſon frere étoit bleſſé, afin de cacher le véritable motif de ſa douleur. Cependant le marquis d'Alvin fut tranſporté chez lui, où l'on s'apperçut qu'il reſpiroit encore. Le roi témoigna ſon reſſentiment & ſa colère contre lui ; il ordonna au duc d'Alvin de lui répondre de la perſonne de ſon fils, juſqu'à ce qu'il fût guéri ;

Les amis de cette maison tâchèrent de calmer le courroux du monarque, en lui représentant que le crime de d'Alvin n'étoit que d'avoir défendu sa vie; le duc d'Orléans même s'intéressa pour lui avec beaucoup d'ardeur; mais il ne put empêcher que le roi ne le reléguât à Nemours. Le vicomte de Longueval, convaincu qu'il étoit le plus coupable partit secretement de Paris & se rendit à Bordeaux où il épousa une jeune fille d'une naissance peu proportionnée à la sienne. Ce mariage mit Julie au désespoir. Ne voyant plus de moyen sûr de se venger du marquis, elle différa d'épouser le baron de Limeuil. D'Alvin fut délivré d'un ennemi; mais le chagrin d'être éloigné d'Angélique ne lui laissoit goûter aucun repos : il croyoit voir un rival dans chacun de ceux qui alloient à la cour. Le duc d'Orléans vint le voir à Nemours; & l'amitié de ce prince l'auroit sans doute consolé, si un amant pouvoit l'être de l'éloignement de sa maîtresse.

Le marquis étoit en exil depuis cinq ou six mois, lorsqu'on apprit qu'il se formoit une révolte dans le Poitou. D'Alvin sollicita l'agrément de s'y rendre; & cette grace lui fut accor-

dée. Angélique revit son amant pour quelques jours ; mais les défenses de lui parler furent réitérées. Il cherchoit à la voir en particulier ; elle ne le desiroit pas moins ; la fortune leur manqua. D'Alvin partit avec le duc d'Orléans & se tira avec honneur de tous les emplois que ce prince lui confia. Le général ayant rétabli la tranquillité dans cette province, renvoya le marquis d'Alvin à la cour. Mais que de changemens s'y étoient opérés ! l'Angleterre venoit de déclarer la guerre à la France quand le roi donna la première audience au marquis d'Alvin, qui eut la douloureuse consolation de plaire à son maître. Il falloit envoyer à la cour d'Espagne pour faire un traité secret contre l'Angleterre ; & le marquis fut honoré de cette commission. Il la reçut avec une douleur qu'il cacha sous les dehors de la reconnoissance. Il falloit encore s'éloigner d'Angélique. Il mettoit au même rang, & sa disgrace passée, & les honneurs dont elle étoit suivie : ils lui paroissoient un long enchaînement d'infortunes. Le désordre qui régnoit à la cour par les grandes affaires qu'on y traitoit au Conseil, lui facilita le moyen de voir son amante ; & la veille de son

départ, il pénétra le soir dans un cabinet où elle étoit seule. Angélique fut d'abord surprise de voir d'Alvin dans sa retraite; elle réfléchit un instant aux suites fâcheuses qui pouvoient en résulter pour sa réputation; mais ces réflexions cédèrent au plaisir de le voir & de lui parler. Ils se rendirent un compte exact des sentimens qu'ils avoient eus pendant leurs disgraces: & ils jugèrent par la manière dont ils s'aimoient qu'ils s'aimeroient toujours.. Vous ne doutez point de la sincérité de mon amour; je n'ai aucun doute sur la vérité du vôtre, dit le marquis à son amante; mais enfin promettez-moi qu'il ne changera jamais d'objet. Vous allez faire plus d'une conquête; pourrez-vous résister toujours aux volontés d'un pere? Répondez-moi des événemens; songez que je suis le plus malheureux des hommes. Je vous aime; je ne vous verrai point, & un pressentiment cruel me fait craindre mon retour autant que je le souhaite. —Eh! quand on est aimé autant que vous l'êtes, qu'a-t-on à craindre, lui répondit Angélique? —Mon bonheur est le principe de mon inquiétude: je me suis attaché à vous sans réserve; s'il falloit m'en sé-

parer, que me resteroit-il ? Quel bonheur pourrois-je me promettre, en perdant le moindre de vos sentimens ? —Vous aurez longtems ces allarmes, si vous les nourrissez tant que vous serez aimé; mais connoissez-moi; fiez-vous à mon cœur, à mes sentimens, & sur-tout à vous-même. Je ne puis aimer que le marquis d'Alvin; tout ne doit-il pas le rassurer ? S'il ne faut que vous répondre des événemens, croyez que si je n'avois l'espérance d'être un jour à vous, je renoncerois à la vie. Le présent vous est un gage de l'avenir. Ils s'entretinrent longtems encore. D'Alvin sortit sans être vu de personne, & le lendemain il partit pour l'Espagne.

Le baron de Limeuil rappella sa fille chez lui, où elle fut traitée en fille désobéissante; elle eut sa chambre pour prison & ne vit personne à qui elle pût confier ses douleurs. Jamais elle n'avoit tant aimé d'Alvin que depuis qu'elle ne le voyoit plus, qu'elle n'entendoit plus parler de lui. Cet état dura quelques mois. Julie n'ayant pu réussir encore à se venger du marquis, en conservoit toujours un desir indomptable. Quoique du côté de la fortune elle trouvât des avantages à épou-

ser le baron de Limeuil, elle avoit toujours différé ce mariage, dans la crainte que l'amour d'un époux ne se ralentît, & qu'elle fût moins en état de lui faire entreprendre ce qu'elle paroissoit desirer avec tant d'ardeur. Enfin elle fit entendre au baron qu'elle se détermineroit à lui donner la main, s'il vouloit songer à établir Angélique, avant de se marier lui-même ; parce qu'elle ne pourroit se résoudre à avoir sans cesse sous les yeux une personne qu'elle accusoit de tous les malheurs de son frere. Le baron, toujours amoureux, applaudit a ces raisons, & ne s'occupe plus qu'à accélérer l'hymen de sa fille, en employant des moyens décisifs. Il jetta les yeux sur le comte de Latour, qui ignoroit les sentimens qu'Angélique & le marquis d'Alvin nourrissoient l'un pour l'autre. Le baron de Limeuil l'introduit dans l'appartement de sa fille, & lui annonce que le comte de Latour lui est destiné pour époux. Angélique sortit alors de l'état de langueur auquel elle s'étoit habituée. Elle avoit goûté dans la retraite une certaine douceur qu'elle ne croyoit plus devoir être troublée ; elle se flattoit au moins de n'avoir plus à regretter que l'absence du marquis d'Al-

vin; mais le baron de Limeuil porta la dureté jusqu'à la priver de ce douloureux plaisir; elle avoit la crainte encore de ne pouvoir lui paroître aussi fidèle qu'elle le lui avoit promis. Angélique demanda du tems à son pere pour se résoudre à ce mariage. On ne lui donna que huit jours; & elle chercha le moyen de les employer à se mettre en sûreté. Un couvent pouvoit seul lui servir d'asile contre l'autorité paternelle. Il est vrai qu'en mettant cette ressource en usage, elle se résolvoit à renoncer pour jamais au marquis: mais au moins c'étoit n'être à personne. Voici la lettre qu'elle écrivit alors à d'Alvin.

» L'autorité de mon pere l'emporte sur mes » promesses; mais non pas sur ma passion. Il veut » me forcer à épouser le comte de Latour. Pour » éviter une si cruelle destinée, je forme la réso» lution de me retirer dans un couvent, où je ne » goûterai d'autre bonheur que celui de penser à » vous: je le préfère à tous les biens du monde ».

Les prières & les larmes d'Angélique devenant inutiles, elles feignit d'accepter le parti qu'on lui proposoit: & la veille du jour qu'elle devoit passer sous le joug du comte, elle sortit avec

Victorine, & se rendit à l'Abbaye de Longchamps, dont la sœur du baron de Limeuil étoit abbesse.

Cette tante d'Angélique lui avoit toujours donné des preuves d'une amitié particulière : elle la reçut avec cet intérêt qu'on doit à l'innocence persécutée. Victorine ensuite alla rendre compte au baron des sentimens de sa fille, & de la résolution qu'elle avoit formée de se faire religieuse. Ce pere, jaloux d'être obéi, fit d'abord éclater son courroux contre l'innocente Victorine; la surprise du comte ne peut-être exprimée, non plus que le désespoir de Julie. Cette marque de constance qu'Angélique alloit donner au marquis d'Alvin, en renonçant à lui, devoit produire dans le cœur de cet amant un amour, une reconnoissance, une fidélité éternelles. Angélique pouvoit même employer une année à délibérer avant que de prononcer ses vœux. La vengeance de Julie ne peut s'accoutumer à un si long retard; elle proteste de nouveau au baron de Limeuil qu'elle ne l'épousera jamais qu'Angélique ne soit mariée; & le baron ne tarda pas à trouver l'occasion d'intimider sa fille.

Déformais il n'est plus au pouvoir du marquis,

d'Alvin de remplir avec exactitude les devoirs de son miniſtère ; il apprend qu'il va perdre son amante pour jamais. Il quitte l'Eſpagne, remet toutes les affaires entre les mains d'un homme de confiance, & ſans réfléchir qu'il ſe rend coupable d'un crime d'état, il n'écoute que ſon amour. Il fit dans ſon voyage la plus grande diligence ; mais ſa ſanté ne put-être à l'épreuve de la fatigue & des chagrins. La nouvelle de ſon départ le devence de quelques jours à Paris. Le roi ne pouvoit pardonner une faute de cette nature ; & dans ſa colère, il le fit arrêter à quelque diſtance de la capitale. Le Conſeil d'Etat commença ſon procès. Le baron de Limeuil en étoit le chef ; le comte de Latour y tenoit le ſecond rang, & leur autorité, jointe à leur crédit, les rendoit maîtres de ſa deſtinée. La mort ou une priſon perpétuelle étoient les ſeules peines qu'on pût lui impoſer. La mort étoit proportionnée à la ſévérité des premiers juges ; la priſon répondoit au crime ; ainſi l'on avoit à choiſir entre ces deux partis. Le baron fit ſavoir à ſa fille qu'il étoit un moyen de ſauver la vie de d'Alvin, dont il n'étoit l'ennemi que parce qu'elle l'aimoit ; & que ſi elle

se déterminoit à épouser le comte de Latour, il réuniroit sa voix à celle des autres juges pour modérer l'arrêt qui devoit être rendu contre le marquis.

Le cœur d'Angélique n'étoit point à l'épreuve d'une menace pareille ; & bien qu'elle pensât que sa constance seroit plus agréable à son amant que la vie, son premier devoir étoit de le sauver. Elle répondit à son pere que puisqu'il avoit lui-même contribué à faire naître son inclination pour d'Alvin, elle avouoit que le pressant motif de le tirer du péril où il se trouvoit engagé, étoit le seul qui pût la déterminer ; & que pour épouser le comte de Latour, elle attendoit seulement que les jours du marquis fussent en sûreté.

Julie ne portoit pas une haine assez forte à d'Alvin pour vouloir sa mort. La prison perpétuelle, unique grace qu'on pût lui faire, mettoit Angélique dans le cas de ne plus songer à lui donner sa main. Elle promit donc au baron de se marier avec lui le même jour que sa fille épouseroit le comte de Latour.

Le conseil se tint ; quelques juges opinèrent à mort ; mais le baron de Limeuil & le comte de

Latour se conduisirent de manière qu'à la pluralité des voix le marquis ne fut condamné qu'à une prison perpétuelle. Le baron de Limeuil obtint la main de Julie ; & le comte de Latour épousa Angélique. Combien elle trouva de différence entre ses malheurs présens & ses disgraces passées ! Tout importunoit son esprit & lui sembloit un nouvel obstacle à ses sentimens. Victorine, dont l'ame compatissante ne pouvoit s'accoutumer à voir continuellement sa maîtresse dans les larmes, la pressoit de lui découvrir les motifs de ses chagrins ; & Angélique se rendit aux instances de sa confidente.

Le marquis d'Alvin avoit été amené à Paris ; il y étoit prisonnier ; on le gardoit avec la dernière rigueur; il ne lui étoit permis de parler à personne, ni de recevoir aucune lettre ; on lui laissoit ignorer absolument la destinée de son amante. De son côté la comtesse de Latour étoit mortellement affligée des peines qu'il souffroit pour elle. Victorine, avec qui elle s'étoit accoutumée à s'entretenir de sa passion, cherchoit tous les moyens de la consoler ; & bientôt elle trouva

l'occasion de la servir. Le frere de Victorine fut nommé pour garder d'Alvin, en l'absence du Lieutenant du château où il étoit enfermé. Elle ne débuta point par annoncer cette nouvelle à la comtesse; mais elle lui représenta que le marquis étoit digne qu'on donnât quelques soulagemens à ses peines par des lettres, l'assurant que cela n'étoit pas impossible si elle y consentoit. Cette proposition étonna d'abord la vertu de la comtesse; elle la traita même d'idée chimérique, & ensuite elle s'accoutuma à l'entendre. Les malheurs où d'Alvin étoit réduit pour l'avoir aimée, exigeoient qu'elle les adoucît, & par pitié, & par justice, quand bien même l'amour n'y auroit eu aucune part. Peu à peu elle parvint à ne plus être embarrassée que de la difficulté de réussir. Alors Victorine lui apprit qu'elles étoient ses ressources. Angélique se détermina à faire passer une lettre à son amant; mais par où la commencer? Comment lui dire quand il est accablé de tant de maux qu'elle n'a pu éviter d'être à un autre? Que dira-t-il, ma chère Victorine, s'écrioit-elle? Comment trouverai-je des expressions qui puissent accorder mon mariage avec mes sentimens, avec les pro-

messes que je lui ai faites? Victorine s'apperçut que sa maîtresse seroit bien plus flattée de voir le marquis que de lui écrire; & elle ne chercha plus que les moyens de faciliter cette entrevue.

La comtesse, après s'être avouée à elle-même qu'une lettre plongeroit le marquis dans un état plus cruel que celui dont elle vouloit le tirer, résolut de le voir, si cela étoit possible, dans la prison. Il possédoit de ses lettres, & elle cherchoit à se persuader qu'il étoit de son devoir de les redemander. Enfin elle sut trouver des raisons de ce que l'amour seul lui faisoit entreprendre.

Victorine fit consentir son frere à tout ce qu'elle lui demanda. Ce jeune homme ne croyoit s'exposer à aucun danger à laisser voir d'Alvin à des femmes qui étoient engagées par elles-mêmes à garder le secret. D'ailleurs on eut soin de le gagner par des présens considérables. Victorine apprit à la comtesse le succès de sa négociation. Angélique sur le point d'apprendre au marquis qu'elle est mariée, n'envisage ce moment qu'avec terreur: Voici le dernier jour qu'il m'aimera, s'écria-t-elle; je vais le priver de toute espérance; & cependant je ne puis supporter la moindre atteinte

à sa tendresse : c'est bien assez que j'aie la mienne à combattre. Elle lui envoya Victorine chargée d'une lettre qui le préparoit à la voir : mais il étoit survenu des changemens à la fortune de l'amant prisonnier.

Le duc d'Orléans, qui n'étoit occupé que des moyens de le servir, avoit laissé passer les premiers transports de la colere du roi ; & pour agir à cour sûr, il avoit même feint d'oublier son ami. Il se présenta une circonstance que cet illustre protecteur mit à profit pour engager le monarque à s'entretenir lui-même avec le prisonnier sur les négociations qu'il avoit commencées en Espagne. Insensiblement il parvint à l'excuser sur la violence des passions, qui mérite de l'indulgence pour les premières fautes que l'on commet. On n'avoit pas ignoré à la cour les sentimens du marquis d'Alvin pour Angélique : & il n'étoit pas douteux que l'amour n'eût fait tout son crime. Le roi, qui l'avoit toujours aimé, lui envoya sa grace dans le tems qu'il l'espéroit le moins.

Victorine venoit en ce moment de la part de la comtesse. La première question du marquis fut de lui demander où étoit Angélique, si elle

n'étoit point mariée, si elle l'aimoit encore. Victorine instruite que sa maîtresse se réservoit de lui apprendre elle-même une nouvelle si cruelle, lui dit pour toute réponse qu'il avoit lieu d'être content de l'amour. Enfin il la pressa sur l'article du mariage; & comme c'étoit avouer que de ne pas répondre, elle lui dit qu'Angélique pouvoit être encore à lui. Ces mots le rassurèrent; il ne songea plus qu'à la voir. La comtesse étoit résolue de lui parler dans le jour. Victorine lui demanda s'il pouvoit la suivre dans un lieu peu éloigné, qu'elle lui indiquoit. D'Alvin lui ayant assuré que son unique desir étoit de tomber aux pieds de sa chère maîtresse, il envoya supplier le duc d'Orléans, qui lui avoit fait dire qu'il le présenteroit au roi l'après-midi, de vouloir bien le laisser libre pendant la matinée. Ensuite il se laissa conduire par Victorine dans un appartement dont elle disposoit, parce que le propriétaire en étoit absent.

Un de ses domestiques, pour qui il n'avoit jamais eu de secret, eut ordre de remarquer le lieu & de l'y venir trouver à l'heure qui lui seroit prescrite par le prince son protecteur.

Lorſque Victorine ſe fût aſſurée de d'Alvin, & qu'elle eût appris à la comteſſe de Latour qu'il l'attendoit, qu'il ne dépendoit plus que de ſon attachement de l'aller voir, tous ſes combats redoublèrent. Cette démarche lui parut terrible; & un preſſentiment de diſgrace, joint à la timidité que donnent l'amour & la vertu, réveillent tous ſes ſcrupules; mais elle ſe ſentit entraînée avant de les avoir vaincus : elle partit cachée ſous les habits de Victorine. Elle s'en alloit en tremblant vers le lieu où elle attendoit le marquis. Victorine demeura dans l'appartement de ſa maîtreſſe, afin de dire au comte, s'il révenoit, que la comteſſe étoit endormie dans ſon cabinet.

Les combats qui s'étoient livrés dans l'ame d'Angélique avoient retardé ſon départ; & quand elle entra dans l'appartement où elle étoit attendue, le laquais du marquis venoit l'avertir que le duc d'Orléans l'attendoit pour le préſenter. Elle veut engager d'Alvin à partir ſur le champ; mais comment lui dire en ſi peu de tems qu'il a perdu tout eſpoir de la poſſéder? Comment ſe priver elle-même du plaiſir de s'en plaindre & de l'en conſoler, puiſqu'elle doit lui parler pour la der-
nière

nière fois? Cependant elle le conjure de partir; le marquis réfiste longtems à fes prières, l'affurant que rien ne peut être comparé au plaifir qu'il éprouve à la voir. Angélique, charmée de ces témoignages de tendreffe, perfifte dans fes follicitations, lui repréfente que fon ami pourroit fe laffer de l'attendre, qu'il en réfulteroit quelque inconvénient fâcheux. Enfin elle lui promet de l'attendre, & lui protefte que s'il ne fe rend fur l'heure chez le roi, elle quittera la maifon pour ne l'y revoir jamais. Il la follicita de lui dire au moins quelque chofe qui pût le confoler : : Après la démarche que je fais, lui répondit-elle, vous pouvez me difpenfer de m'expliquer fur mes fentimens. Victorine lui avoit fait entendre que fon amante n'étoit point mariée; il étoit tranquille fur ce point intéreffant; & il fe rendit chez le roi, jouiffant d'une forte de fatisfaction. La comteffe, qui s'étoit propofée de paffer une partie du jour dans l'appartement où elle étoit, remarque que les portes s'y fermoient en dedans par un fecret qui lui étoit inconnu. Elle n'étoit pas affez de fang-froid pour faire de folides réflexions. Une pareille occafion ne fe préfenteroit peut-être

jamais ; le premier pas étoit fait : enfin, décidée par le penchant de ſon cœur, elle dit au marquis d'emporter la clef de l'appartement, & de revenir le plutôt qu'il le pourroit.

Dès que ſon amant ne fut plus ſous ſes yeux, diverſes penſées agitèrent ſon eſprit. Toutes les réflexions qu'elle avoit faites avant ſa démarche, elle les fit encore ; peu s'en fallut que le repentir ne déchirât ſon cœur. Que les momens étoient longs ! Elle craignoit que le marquis ne fût plus maître de ſon retour ; elle craignoit encore que l'abſence n'eût ralenti ſa paſſion, qu'il n'eût plus les mêmes empreſſemens, quoiqu'elle eût été convaincue du contraire. Les amans malheureux ne le ſeroient pas aſſez, s'ils n'avoient que des maux réels.

Le roi reçut d'Alvin avec un viſage ſévère. Celui-ci croyoit ſortir d'abord après avoir reçu ſon pardon de la bouche de ſon maître ; mais le monarque lui dit qu'il le retenoit pour toute la journée, qu'il vouloit l'entretenir ſur les affaires d'Eſpagne. Paſſez dans mon cabinet, ajouta-t-il, avec un ſourire grave. Le marquis frémit à cet ordre ; la comteſſe lui avoit recommandé de re-

venir promptement; elle ne pouvoit sortir de la maison où elle étoit sans qu'il lui en ouvrît les portes. Résister au roi & se faire arrêter, n'étoit pas un moyen de l'en tirer. Les prétextes n'étoient pas faciles à trouver; d'ailleurs ils n'auroient pas été reçus. Il ne pouvoit rien confier sans commettre la plus grande indiscrétion : personne n'ignoroit qu'il fût épris des charmes d'Angélique. Il regarda de tous côtés si le duc d'Orléans étoit parti; ne le voyant plus, ni aucun de ses amis, excepté le comte de Latour, il s'adressa à lui. Après l'avoir embrassé, il lui mit la clef entre les mains, & le conjura par tout ce qu'il avoit de plus cher, de passer par la maison qu'il lui désigna, d'ouvrir la porte de l'appartement dont il lui donnoit la clef, & de ne point s'informer du reste.

D'Alvin ignoroit jusqu'au nom de celui qu'Angélique avoit craint d'épouser, elle ne le lui avoit point nommé en lui écrivant, parce qu'alors elle étoit résolue de s'ensevelir dans un couvent Le comte de Latour lui promit de le servir au gré de ses desirs; & le marquis s'applaudit intérieu-

rement d'avoir trouvé le moyen de mettre son amante en liberté.

La comtesse agitée par le chagrin & les remords, s'étoit mise à une jalousie & regardoit impatiemment si d'Alvin ne revenoit point. Elle apperçoit de loin son époux; elle pâlit d'effroi, le suit des yeux, & le voit entrer dans la maison où elle est enfermée. Que de pensées diverses s'offrirent alors à son imagination! sa première idée est de se soustraire au courroux de son mari. Elle apperçoit une porte, la pousse rudement & l'ouvre. Un petit corridor la conduisit à un appartement où elle ne trouva qu'une femme, qu'elle supplia de lui sauver la vie, en lui procurant sa liberté. Celle-ci, touchée de l'état d'Angélique, la conduisit dans une pétite rue écartée, où demeuroit la mere de Victorine.

Le comte de Latour avoit fait réflexion au désordre du marquis, à la manière pressante dont il l'avoit prié d'ouvrir cette porte. Tous les obstacles qu'il avoit trouvés à son mariage ne lui avoient pas permis d'ignorer la passion qu'Angélique & d'Alvin avoient eue l'un pour l'autre:

il craignoit qu'elle n'eût part à cette aventure. Cependant il n'étoit pas de la sagesse du marquis de le choisir pour un pareil emploi; mais la grande discrétion qu'il lui avoit recommandée, la curiosité, sa jalousie naturelle; enfin, sans démêler qui le fait agir, il parcourt toute la maison. N'y trouvant personne, il se rend chez lui.

Dès qu'Angélique se fût remise de la frayeur qu'elle avoit eue pour sa vie, l'incertitude de ce qu'elle deviendroit lui parut mille fois plus cruelle. Elle sentoit l'étendue de ses malheurs, & cherchoit à en pénétrer la cause. Elle pouvoit croire que le marquis d'Alvin ayant appris son mariage avec le comte de Latour, n'avoit pas eu la force de dissimuler sa colère, & qu'il l'avoit lui-même livrée à son mari; mais cette pensée trop cruelle ne pouvoit lui paroître vraisemblable. Enfin elle imagina quelque chose de la vérité; & rêvant aux événemens que la fortune ne seconde pas, elle s'abîma dans les plus affreuses idées. Obligée par la circonstance de se confier à quelqu'un, elle pria la mere de Victorine d'aller s'informer de ce qui s'étoit passé.

Le marquis d'Alvin avoit satisfait le roi sur

toutes les questions qu'il lui avoit faites, & vers la fin du jour, il s'étoit rendu à la maison où il avoit laissé Angélique. Mais il n'y trouva rien qui pût lui indiquer le lieu où elle s'étoit retirée : : Hélas, disoit-il, que doit-elle penser de ma conduite ! elle ignore les raisons qui m'ont retenu près du roi. Peut-être m'accuse-t-elle de négligence, d'infidélité ou de mépris. Trop chère Angélique ! ...

Il alloit s'informer au comte de Latour s'il avoit exécuté sa promesse, lorsqu'il rencontra Victorine. Le comte revenu chez lui pour éclaircir ses doutes, avoit demandé sa femme. Victorine lui ayant répondu qu'elle dormoit dans son cabinet, il ne s'étoit pas contenté de cette réponse ; il avoit voulu en avoir la clef. Victorine fit semblant de l'aller prendre, & sortit pour avertir sa maîtresse de ce qui se passoit ; mais elle ne trouva que d'Alvin. Cet amant infortuné apprit d'elle le désordre qui régnoit dans la maison du comte ; elle lui fit connoître tout ce qu'il ne croyoit pas qu'il ignorât sur le mariage d'Angélique. Le marquis n'est plus maître de son désespoir ; il reconnoît sa faute ; la fortune a mis le

comble à ses malheurs, & d'une main affermie par les transports de la colère, il tire son épée & se la plonge dans le sein. Victorine appelle du secours; on le transporte chez son pere; & sa blessure n'est pas jugée mortelle. Victorine se rend chez sa mere, y rencontre sa maîtresse, & lui apprend les tristes nouvelles de la fureur de son mari & du désespoir de son amant. Elle ne sait plus où trouver d'azile sûr dans Paris; & après bien des combats, elle se détermine à suivre la fortune de la mere de Victorine qui possédoit une petite maison aux environs d'Orléans. Le premier soin d'Angélique dans sa retraite fut de chercher à oublier tout ce qui l'avoit attachée au monde. Son aventure, devenue publique, la privoit de sa réputation; son pere ne l'aimoit point; son époux n'avoit plus d'estime pour elle, & elle étoit séparée de son amant pour jamais. Mais qu'il étoit difficile de ne plus penser à celui qui avoit voulu se donner la mort pour l'avoir trop aimée! Ce n'étoit que par une espece d'oubli de soi-même qu'elle pouvoit y réussir. Avant de s'éloigner elle avoit adressé une lettre au comte de Latour, qui contenoit un aveu sincère

des sentimens qu'elle avoit eus pour le marquis d'Alvin, & qui d'abord avoient été autorisés par les baron de Limeuil. Elle lui rendoit compte de la dernière démarche qu'elle avoit faite pour son amant, & que la raison avoit en partie inspirée; enfin elle lui déclaroit que criminelle par le mauvais succès de son projet, elle n'osoit paroître devant lui; que s'il parvenoit à être persuadé de l'innocence de sa conduite, ce qu'elle lui apprenoit de ses sentimens devoit lui donner des chagrins & la couvrir de confusion; qu'il ne la fit point chercher parce qu'il ne la trouveroit pas; mais que si elle étoit perdue pour lui, elle l'étoit en même tems pour le reste du monde & pour elle-même.

Cette lettre n'eut pas d'abord tout l'effet qu'elle en devoit attendre. Le comte fit de nouvelles perquisitions; & ne la trouvant point, l'idée de l'avoir perdue pour toujours le força à la regretter. La blessure du marquis d'Alvin, & la langueur où il étoit excita sa pitié; l'ingénuité avec laquelle il lui avoit remis les clefs de la maison où Angélique étoit enfermée, l'obligeoit à trouver de l'apparence à ce que lui disoit sa lettre.

Cependant le vicomte de Longueval avoit su par sa sœur toute l'histoire de l'infortunée comtesse de Latour. Il n'épargne ni peines, ni soins pour la découvrir. Le hazard favorise ses recherches; & ne l'ayant assez aimée que pour la haïr, il ne perdit point cette occasion de lui nuire. Il écrit à sa sœur qu'il a trouvé la comtesse : celle-ci, dont la haine n'étoit point assoupie par tous les malheurs de sa rivale, en avertit bien vîte le comte de Latour; & donnant à cette retraite les plus noires couleurs, elle mit son esprit dans une situation cruelle. Le comte s'éloigne de Paris sans avoir de projet fixe. S'il en croit son cœur, Angélique n'est guère coupable ; s'il écoute Julie elle est criminelle. Le vicomte de Longueval lui indiqua la maison où il trouveroit sa femme, & lui inspira les sentimens de vengeance qu'il avoit lui-même. Latour arrive, ouvre une porte avec violence, & paroît devant Angélique l'épée à la main. La comtesse, que ses malheurs avoient détachée de la vie, le reçut avec assez de fermeté. Cependant, la surprise de voir son époux & une sorte d'agitation inséparable de l'idée de la mort, même quand on la méprise, jettoient de l'éclat

dans ses yeux & coloroient son teint. Le comte laisse tomber son épée; Angélique la ramasse:: Si vous me croyez coupable, lui dit-elle, en la lui rendant, pourquoi m'epargnez-vous? Il y a moins de cruauté à m'ôter la vie qu'à me la conserver. Elle ne put retenir ses pleurs en disant ces mots. Le comte n'avoit pas la force de lui répondre. Vaincu par ses charmes:: Qui ne vous croiroit pas innocente, madame, lui dit-il? Je ne sais si vous me trompez; mais je ne puis le croire, ni vous en vouloir. Et leurs pleurs se confondirent. La comtesse apprit à son mari tout ce qu'il lui étoit arrivé; à son tour il lui dit tout ce qui s'étoit passé depuis son départ de Paris. Il la pria d'y revenir, afin que le grand monde fût à portée de reconnoître comme lui sa vertu. Angélique ne cherchoit point à se rétablir dans l'opinion des hommes; il étoit plus sûr de la mépriser. D'ailleurs elle craignoit pour sa tranquillité; il lui paroissoit dangereux d'être à portée de voir le marquis. Elle supplia son époux de la laisser jouir de cette paix, qu'une longue suite de disgraces & de réflexions lui avoit acquise. Déterminé par ses prières, il y consentit.

Le roi avoit confié le gouvernement de Guienne au comte de Latour; & il étoit obligé de se rendre dans cette province. Il exigea seulement de la comtesse qu'elle viendroit s'établir près de Paris, dans une terre où elle vivroit d'une manière plus conforme à son rang. La variété des circonstances avoit produit une sorte de changement dans le cœur d'Angélique. Elle n'étoit plus détachée de toutes les passions; & sa tendresse pour d'Alvin s'étoit réveillée, lorsqu'elle avoit voulu le justifier aux yeux du Comte; elle la trouvoit même innocente depuis qu'il le jugeoit ainsi. Ses scrupules s'affoiblissent chaque jour; bientôt il ne règne plus dans son ame qu'une douce mélancolie.

La duchesse de la Valette occupoit une maison de campagne, peu éloignée de celle de la comtesse. Elle y passoit une partie de l'année. Ces deux femmes commencèrent à se rendre visite, & peu à peu s'habituèrent à se voir souvent. Le bruit du retour de la comtesse se répandit à Paris. Le marquis d'Alvin qui ignoroit ce qu'elle pensoit de lui, depuis qu'il l'avoit, pour ainsi dire, livrée à son mari, venoit souvent se promener

déguisé autour de la maison, dans l'espérance de l'y rencontrer. Un jour qu'elle alloit chez la duchesse, elle descendit un moment de son carrosse pour se promener; elle étoit appuyée sur Victorine, & ses domestiques la suivoient de loin. Elle vit un homme enveloppé d'un manteau, qu'il laissa tomber dès qu'il l'apperçut. Quoi qu'elle eût un voile il la reconnut; & à son tour elle reconnut bientôt le marquis d'Alvin, malgré la pâleur de son teint. La comtesse fut d'une surprise extrême à cette vue inopinée. Un tremblement produit par la situation de son ame, s'empare de tous ses membres. Elle s'assied au pied d'un arbre; Victorine souleve un peu le voile de sa maîtresse pour lui faciliter la respiration; & le marquis d'Alvin, qui n'ose s'approcher, jette sur elle un regard respectueux & timide. Alors Angélique ne put retenir ses larmes; elle eut envie de lui parler : mais sans approfondir ce qu'elle devoit faire, elle retourna sur ses pas, après avoir jetté sur son amant un coup d'œil qui justifioit sa fuite. Rentrée chez elle, elle fut elle-même étonnée d'avoir évité les moyens de parler à son amant : : Aurois-je intéressé ma vertu,

disoit-elle, quand j'aurois entendu de la bouche d'un malheureux la confirmation de son innocence ? Je lui aurois appris les raisons qui m'ont obligée à en épouser un autre; je l'aurois prié de cesser de m'aimer, & j'en aurois été plus tranquille. Qu'aura t-il pensé de ma fuite ? La pâleur que j'ai remarqué sur son visage ne m'a seulement pas engagée à lui adresser quelques paroles consolantes ? Peut-être aura-t-il cru que c'est un effet de l'indifférence que j'ai acquise dans la solitude ? Hélas ! plût au ciel que j'en fusse là ! d'Alvin avoit remarqué toute la tendresse & toute la rigueur de son amante. Il avoit trouvé dans ses regards de quoi nourrir sa passion, quand la conduite qu'elle tenoit lui ôtoit toute espérance. Il cherchoit avec soin toutes les occasions de la revoir. Instruit qu'elle alloit souvent chez la duchesse de la Valette, il chercha & trouva bientôt le moyen de se lier avec elle. Le duc d'Alvin, pere du marquis, & gentilhomme de la chambre du roi, avoit rendu un service important à la duchesse de la Valette; & ils projettèrent ensemble de marier Louise, fille de la duchesse avec le marquis d'Alvin. Celui-ci ne voulut point dé-

truire par trop de sincérité le seul moyen qui lui restoit de voir la comtesse. Il alla chez la duchesse. Angélique l'y avoit précédé. A peine elle le vit qu'elle fut sur le point de sortir ; mais elle ne le pouvoit sans une affectation dont elle auroit été obligée de rendre compte à la duchesse. Par nécessité elle vainquit son embarras, & tâcha de parler comme si le marquis n'y eut point été. Bientôt la duchesse ayant été appellée pour affaires, passa pour un instant dans son cabinet. Une de ses femmes étoit avec Victorine à l'une des croisées du salon. Angélique appelle celle-ci, & lui dit de faire avancer sa voiture. Le marquis s'approche alors : : Il ne tient pas à votre rigueur, madame, que je ne perde l'occasion de me justifier. —Je ne vous accuse de rien, lui répondit la comtesse ; & j'avois pris votre défense contre moi-même, quand je n'aurois pas appris que vous étiez innocent. Je ne sais si j'ai eu auprès de vous un semblable garant de ma fidélité. Elle ajouta à ce propos les raisons qui l'avoient forcée à épouser le comte de Latour. —Eh ! madame, quelle cruauté de m'avoir conservé la vie, quand vous me priviez de vous ! la mort est moins

cruelle que mon désespoir. —Puisque c'est la dernière fois que je vous parlerai en particulier, j'ose vous avouer que mon malheur sera toujours égal au vôtre; après cela évitez-moi : c'est le prix de l'aveu que je viens de vous faire. —Quoi ! madame, vous éviter, lorsque pour vous voir quelquefois devant mille témoins, je trompe mon pere & lui fais espérer que j'épouserai Louise ? Non, madame, je ne puis plus vivre sans vous voir; & mes malheurs m'ont acquis le droit de vous désobéir en cette occasion.

Il achévoit à peine, lorsque la duchesse sortit de son cabinet. A l'air inquiet du marquis, elle n'eut pas de peine à deviner ses sentimens. Dès qu'Angélique fût seule avec Victorine, elle l'entretint de la conversation qu'elle avoit eue avec le marquis; elle lui avoua que la nouvelle de son mariage l'avoit moins troublée qu'elle l'avoit pensé, soit que ce fût une occasion de se guérir en le voyant attaché à un autre, soit que par son peu d'agrémens, Louise ne lui portât aucun ombrage : : Tant que d'Alvin sera libre, disoit-elle à Victorine, je sentirai dans mon ame un plaisir secret qui y nourrira l'amour; il faut que j'en

arrache jusqu'à la moindre racine. Mais elle ne démêloit pas que l'espérance de voir le marquis sans d'autres dehors que ceux de son amant, aux yeux du monde, & même de le voir souvent, se glissoit insensiblement dans son ame.

La duchesse s'appercevant que d'Alvin n'avoit que des dispositions très-éloignées à épouser sa fille, crut devoir engager par quelques artifices, la comtesse de Latour à l'y porter. Un jour elle se plaignoit adroitement à elle de n'être pas heureuse au milieu des honneurs & des richesses ; elle ajouta qu'elle desiroit depuis longtems le mariage de sa fille avec le marquis d'Alvin ; que le duc le vouloit comme elle, & cependant qu'il se trouvoit dans l'esprit ou dans le cœur du marquis une opposition qui les affligeoit sensiblement : : Découvrons, lui dit-elle s'il n'aime point ailleurs: car il n'est pas juste de le contraindre s'il nourrit une passion heureuse. Ces paroles produisirent leur effet. Angélique vit que sa réputation étoit exposée, si elle ne déterminoit d'Alvin à recevoir la main de Louise. Elle ne cherche plus que les moyens de lui parler, & la duchesse les lui pro-

cura

eura bientôt, en leur facilitant un second tête à tête.

Vous êtes sans doute surpris, lui dit Angélique, de me voir chercher aujourd'hui à vous parler; mais vous le serez bien plus dès que vous m'aurez entendue. —Je sais, madame, que je ne dois pas me flatter; & je tremble de la grace que vous me faites de demeurer ici. —Je prétens, ajouta-t-elle, vous donner des conseils; mais si vous ne les suivez pas, il faut vous résoudre à ne me voir jamais. —Vous avez raison de commander, madame; après cela j'attens des ordres cruels. —Il faut que vous épousiez Louise.... Hélas!... Oui, marquis..... Il le faut.... Répondez à l'attente de votre pere, & sauvez ma réputation, que votre résistence compromet. —Moi, madame, que j'épouse Louise! Oubliez-vous que je vous aime? —Je regarderai ce mariage comme un effet du pouvoir que j'ai sur vous, & je vous fuirai tant que vous ne serez pas engagé. Faites croire à tout le monde que vous êtes détaché de moi.... Faites-le moi croire, s'il se peut, à moi-même. —Madame, persuadez-moi, & ne me contraignez pas; assurez-moi du moins que vos

ſentimens ſeront proportionnés à mon malheur. Souvenez-vous que je ne puis vous voir avec bienſéance dans l'état où vous êtes; ne cherchez point d'autre intérêt que celui dont je vous parle: il doit vous être aſſez cher.... Je rougis de vous en parler. —Ne pourriez-vous me permettre de chercher l'occaſion de vous voir, ſans qu'il m'en coûtât un engagement ſi terrible? —Que me propoſez-vous? J'en ai trop dit; & votre hardieſſe me force au repentir.

Huit jours après la comteſſe de Latour voyant que ce mariage n'étoit pas conclu, ſortit lorſque d'Alvin entra. Il en fut accablé de douleur; & dès ce jour il ſentit que la rigueur de la comteſſe le forceroit à lui obéir. Le duc d'Alvin fut charmé que ſon fils ſe rendît à ſes volontés; le lendemain il en porta la nouvelle à la ducheſſe, & celle-ci en fit part auſſitôt à l'infortunée de Latour, en l'invitant à la cérémonie qui devoit être célébrée dès le matin du jour ſuivant. La tendre Angélique paſſa le reſte du jour dans les larmes. La répugnance qu'éprouvoit le marquis d'Alvin étoit l'unique conſolation de ſon amante. Le jour du mariage, elle apprit que le comte de Latour étoit

mort en Guienne. Cette nouvelle l'affligea sensiblement ; il lui avoit donné des preuves d'amitié : & Angélique n'étoit pas ingrate. Elle se voyoit libre ; mais c'étoit dans le tems qu'elle avoit forcé d'Alvin à se marier. Elle fit dire à la duchesse qu'elle ne pourroit la voir, parce qu'elle venoit d'apprendre la mort de son époux : c'étoit un moyen indirect de donner de ses nouvelles au marquis ; mais la duchesse ne jugea pas à propos de l'en avertir. La tendresse qu'il avoit pour Angélique pouvoit l'emporter sur ses promesses, & elle ne voulut pas abandonner ses desseins aux caprices d'un amant. Elle donna même des ordres pour qu'aucune personne étrangère ne pénétrât jusqu'à lui.

Victorine connoissant les scrupules de sa maîtresse, partit, sans l'en avertir, pour aller trouver le marquis d'Alvin. Angélique étoit dans une inquiétude mortelle. Après les premiers mouvemens de pudeur, elle se dit à elle-même qu'elle étoit libre, que toute sa vie elle seroit responsable au marquis, à elle-même de sa timidité. Elle fait appeller Victorine pour profiter de ses conseils ; mais on ne la trouva point. Voyant qu'elle

tarde trop à revenir, elle se détermine à écrire à d'Alvin ; & sa lettre est à peine commencée qu'il paroît lui-même précédé de cette chère & précieuse confidente à qui Angélique & le marquis durent le bonheur qui les avoit fui si longtems.



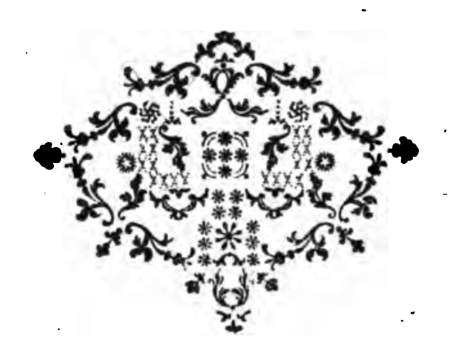
NOUVELLES

FRANÇAISES.

TOME I, N°. V.

LES
DEUX SOPHIES,
NOUVELLE FRANÇAISE.

PAR M. D'USSIEUX.



A PARIS,

Chez BRUNET, Libraire, rue des Écrivains, Cloître S. Jacques de la Boucherie.

M. DCC. LXXVI.


C. Gaucher inc. 1776.



LES DEUX SOPHIES.

NELCOUR, fils de Dorimont, l'un des plus riches & des plus honnêtes négocians de Paris, partageoit avec ſon père les travaux pénibles d'un commerce immenſe. Un jour qu'il venoit de fermer les lettres de la correſpondance, il ſe leva

brusquement de dessus son siége, tenant encore dans ses mains la dernière qu'il avoit cachetée. Après l'avoir considérée un moment en silence : : Qu'il est cruel, s'écria-t-il, de tromper un honnête homme ! . . . & sur-tout un père, le meilleur des pères. Ah ! Sophie, qu'avons-nous fait ? que mon imprudence vous a déja coûté de larmes ! . . . mais, rassurez-vous ; je ne partirai point ; non, Sophie, je ne partirai point : je ne saurois vous abandonner. Cette lettre calmera toutes les inquiétudes de mon père sur le sort de son épouse ; il n'exigera plus que les mers nous séparent. . . . Hélas ! la fureur des flots n'est pas ce que je redoute.

Il étoit nécessaire de faire tomber cette lettre entre les mains de Dorimont, sans qu'il pût y soupçonner de fraude. Nelcour cherche les moyens d'y parvenir ; il n'en voit qu'un seul ; encore est-il sujet à mille inconvéniens. Il lui faut mettre un iers dans sa confidence, & ce tiers est un vieux domestique d'une probité sévère, & qui sans doute ne voudra point se prêter à une telle démarche : : Cependant, s'écrie Nelcour, la vertu même lui défend de perdre le fils

de son maître, de son bienfaiteur. S'il m'est attaché, comme il me l'a dit tant de fois, voici, voici l'occasion de me le prouver.

Tandis qu'il s'abandonnoit à ces réflexions, André parut : c'est le nom de cet ancien valet, qui prenant aussitôt la parole : : Monsieur votre père, dit-il à Nelcour, vient de recevoir des nouvelles des frères Durimel & compagnie ; la cargaison de la *Légère* est presque finie : & vous pourrez vous mettre en route dès demain. Que vous êtes heureux ! vous ferez le voyage de l'Amérique sur l'un des meilleurs voiliers qui soient dans nos ports. —Heureux ! —Je vous conseille de précipiter votre départ : ce sera une preuve de zèle que vous donnerez à votre père. Le digne homme ! je tremble pour ses jours. Depuis douze ans il n'a vu sa femme, depuis six mois il n'a reçu de ses nouvelles, je conçois.... Tenez, monsieur Nelcour, si j'étois à votre place (les lettres sont arrivées ce matin) je partirois sur le champ. — Je ne le puis, André. —Votre père auroit-il changé d'avis ? —Je ne le crois pas ; mais cette lettre, ajouta-t-il d'une voix tremblante, pourra le rassurer. André s'approche, examine la lettre : : Eh ! dit-il

avec vivacité, le rire ſur la bouche, la ſatisfaction peinte dans les yeux, eh! c'eſt l'écriture de madame Dorimont. Que tardez-vous de la remettre à monſieur? —Je n'en ai pas la force.... André, il faut que tu la lui portes toi-même. Dieu! s'écrie le fidèle valet, quel malheur eſt donc arrivé? Mon pauvre maître! il ſe donne tant de peines!... Monſieur Nelcour, ne me cachez rien. —C'eſt un ſecret; tu ne peux le ſavoir.... Je voudrois me le cacher à moi-même. Va, pars, fais ce que je te dis. —Après quarante ans de ſervice, pouvez vous douter de ma fidélité?

Cependant le déſordre qui règne dans le maintien & dans le langage de Nelcour, font naître des ſoupçons à André; il refuſe d'obéir, & le jeune homme vaincu par les circonſtances eſt forcé de lui dévoiler ſon ame: Je me livre à ta prudence, lui dit Nelcour, en verſant un torrent de larmes; tu ſauras tout.... André, tu vois un fils indigne, un fils qui a trahi la confiance de ſon père, qui a mérité ſa malédiction.... Apprends que Sophie.... —Eh bien? —N'eſt point ma ſœur. —Qu'avez-vous dit? —Elle eſt fille

de M. Rivers, de cet ancien ami de ma famille, que mon père cite tous les jours comme le modèle des négocians pour sa droiture, sa probité. De la probité! il en a sans doute; Sophie ne peut avoir reçu le jour que d'un pere vertueux. J'ai connu sa fille à S. Domingue pendant le séjour que j'y ai fait. L'amitié qui l'unissoit à ma sœur, me procuroit souvent l'occasion de la voir. Bientôt mon cœur rendit un secret hommage à ses charmes: je respectai son innocence; & six mois s'écoulèrent avant que j'osasse lui faire l'aveu des sentimens qu'elle m'avoit inspirés. André, je fus assez heureux pour intéresser Sophie. —Assez heureux, dites-vous? —Attens, ne m'interromps point. L'ordre de mon père & les affaires de notre maison ne tardèrent pas à me rappeller ici. J'en appris la nouvelle à Sophie; & tu sens quel effet elle dût produire sur elle; car Sophie m'aimoit; elle m'aimoit, André, comme je l'aimois. Pour prévenir une séparation si cruelle, je formai le projet de faire demander à M. Rivers son agrément pour épouser sa fille; mais Sophie me représenta que mes démarches seroient inutiles; que son pere lui avoit imposé la loi de ne jamais songer à s'é-

loigner de lui.... Alors je proposai à la belle Sophie de fuir la maison d'un père dont l'attachement dégénéroit en tyrannie, pour s'attacher au sort d'un amant qui deviendroit son époux sans cesser un instant de l'adorer. —Malheureux jeune homme ! Et c'est cette fille unique que vous avez arraché d'entre les bras de son père ? —A ma place qu'aurois-tu fait ? —Quel opinion avez-vous donc des hommes ? Les croyez-vous tous capables d'un si lâche procédé ? Ce que j'aurois fait ? mon devoir. J'aurois suivi la voix de l'honneur ; j'aurois sacrifié tous les mouvemens de mon ame au respect que m'eût inspiré la tendresse de ce père pour sa fille. —Va, poursuis, désole-moi ; accable ton maître de tous tes mépris ; ne suis-je point assez malheureux ! —Poursuivez donc. —Sophie écouta d'abord mon projet avec indignation ; il me fallut combattre sa vertu ; quelles armes n'employai-je point pour la séduire ? Vaincue par mes sollicitations, mes sermens & les preuves de mon amour, elle se rendit ; & nous partîmes sans qu'on pût soupçonner que nous fussions d'intelligence. Tu les sais, il y avoit douze ans que ma mère habitoit l'Amérique avec

ma sœur qui n'avoit que trois ans lorsqu'elle quitta l'Europe : ainsi il me fut aisé d'en imposer à mon père, en lui présentant comme sa fille, celle de M. Rivers. Je l'ai fait, André; & voilà mon crime. —Il est horrible. —Mon père exige maintenant que je parte. Eh ! le puis-je ? Je m'éloignerois de Sophie ; je l'abandonnerois à elle-même, à toutes ses inquiétudes ?... Non..... André, si tu veux me seconder, nous pourrons tout réparer. Il s'agit, afin de prévenir tout soupçon, d'insérer cette lettre dans l'un des paquets adressés à mon père.... Ecoute; tu connois le chiffre de ma mère? S'il venoit quelques-uns de ses lettres, il faudroit que mon père ne les vît pas.

A ces mots, André le fixe un instant en silence. Puis, du ton le plus grave : : Vous vous êtes abusé, monsieur, lui dit-il, si vous avez cru pouvoir m'envelopper dans un complot formé pour tromper votre père. Je vous l'ai dit, il y a quarante ans que je le sers; il y en a plus de vingt qu'il m'honore de son intime confiance, & je ne démentirai jamais la fidélité que je lui dois. —Je ne te demande que quelques jours pour le préparer

à me pardonner. Il aime Sophie comme sa fille; elle pourra le fléchir; mais promets-moi..... —Je ne promets rien. —Je tombe à tes genoux. —Cessez de m'importuner....

Cette scène dura longtems encore; mais André séduit enfin par les raisonnemens captieux de son jeune maître consentit à la démarche qu'il exigeoit de son attachement. A peine le valet l'eût laissé seul, que se livrant à de plus douces réflexions : : Je ne sais, se dit-il à lui-même; mais j'éprouve un instant de calme. L'intérêt que prend cet honnête homme à notre sort, me rassure : & peut-être l'aimable Sophie jouira-t-elle des fruits de mon adresse, sans avoir soupçonné les moyens que j'employe.

Quand ce valet remit à Dorimont la lettre supposée, celui-ci étoit alors occupé à soulager une famille malheureuse inhumainement persécutée par d'impitoyables créanciers; car il ne se passoit guère de jours que Dorimont ne se signalât par quelque trait de bienfaisance : jamais on ne fit un plus honorable emploi de sa fortune que cet honnête négociant; jamais on ne fut meilleur ami, meilleur époux, meilleur père que lui. La lecture de cette lettre dissipe toutes ses inquiétudes

& le comble de la joie la plus pure. Il veut la partager avec ses enfans : : Monsieur André, dit-il avec cette gaieté franche, naturelle aux ames honnêtes, je vous fais d'avance toutes mes excuses ; voici une lettre de madame Dorimont, & je n'y trouve point de complimens pour vous : c'est un oubli que vous aurez de la peine à lui pardonner, n'est-ce pas ? Dans l'embarras où se trouve André, il balbutie un compliment à sa manière. Du reste, tout va bien, poursuit Dorimont ; il se présente un acquéreur raisonnable ; & nous pourrions bien revoir ici ma femme avant six semaines ou deux mois.... Ecoute, mon ami, je veux déjeûner avec mes enfans ; fais apporter le thé ; appelle Nelcour & Sophie. . . . Ne les préviens sur rien, entends-tu ? Laisse-moi le plaisir de les surprendre. André obéit. Hélas ! leur union est pour moi une nouvelle source de bonheur, se disoit Dorimont en lui-même, je ne puis les voir ensemble sans éprouver les plus douces émotions. La tendresse de Sophie pour son frère, les attentions de Nelcour pour sa sœur, leur confiance en moi, l'ingénuité avec laquelle ils me confient jusques à leurs moindres chagrins : voilà ce qui me fait couler d'heureux jours.

Nelcour paroît ; il donne la main à Sophie : : Venez, mes chers enfans, mes bons amis, s'écrie Dorimont. Il embrasse Sophie ; Nelcour baise les mains de son père. Celui-ci les fait asseoir autour de la table à thé, dont Sophie fait les honneurs.

DORIMONT.

Nelcour, vos malles sont-elles fermées ?

NELCOUR, *à mi-voix.*

Oui, mon père.

DORIMONT, *à Sophie.*

Compte-t-il partir bientôt ?

SOPHIE, *en baissant les yeux.*

Il n'attend, je crois que vos ordres.

DORIMONT.

Si votre mere étoit de retour, ce seroit là sa place. Une famille rassemblée, où règnent la paix, la tendresse paternelle & l'amour filial, est à mon avis, le spectacle le plus intéressant que puisse offrir la nature. J'espère que bientôt.... au moins s'il ne survient aucun accident....

SOPHIE, *avec vivacité.*

Vous avez donc reçu des nouvelles ? Mon frère partira-t-il demain ?

DORIMONT.

A quoi bon? *Il remet la lettre à son fils.* Tiens, lis toi-même. Voilà qui est bien étrange, à mesure que votre mère avance en âge, sa main semble devenir plus ferme. Cette écriture ne ressemble pas parfaitement à la tienne; mais il y a des rapports singuliers. On diroit....

NELCOUR, *embarrassé.*

Vous me pardonnerez.... en examinant bien, on voit....

DORIMONT.

Qu'importe? Au reste, vous êtes parens d'assez près pour qu'il y ait quelque ressemblance entre vous.... Par exemple, quand je regarde ma Sophie, je retrouve dans sa figure tous les traits de sa mère. *Nelcour commence.*

NELCOUR *lit d'une voix tremblante.*

» Vous.... devez.... être inquiet...., mon » ami....,

DORIMONT, *à part, & attribuant à la sensibilité l'embarras de son fils.*

L'intéressante émotion!... Mes chers enfans!

NELCOUR, *continue.*

» Vous m'en voulez peut-être? & ce seroit avec

» raison, si par négligence j'avois tant tardé à
» vous donner de mes nouvelles. J'espérois de
» jour en jour pouvoir vous annoncer quelque
» chose de positif; mais on ne finit rien dans ce
» pays-ci. Cependant il se présente un acquéreur;
» & nous sommes à la veille de conclure. Je
» compte donc partir sous peu de jours, faire la
» paix avec vous, si nous sommes brouillés &
» vous embrasser avec nos enfans dans quelques
» semaines.

DORIMONT, *regardant la datte de la lettre.*

Elle est du 20 Février. On étoit sur le point de passer le contrat de vente. Je prens quinze jours pour les derniers arrangemens; deux mois ou deux mois & demi pour le voyage : tout bien calculé, j'espère que vous embrasserez votre mère avant un mois. Sans doute elle a mieux aimé me répondre verbalement à divers articles dont je lui parlois dans mes dernières lettres; mais je suis extrêmement surpris qu'elle ne me dise pas un seul mot du pauvre M. Rivers; l'homme le plus franc que j'aie connu, l'un de mes meilleurs amis, & peut être le seul véritable que j'aie eu.... Tu le connois, Nelcour?

NELCOUR.

NELCOUR.

Oui, mon père.

DORIMONT.

Et toi, Sophie ? Il doit avoir une fille à peu près de ton âge. Hélas ! le plus honnête homme n'eſt pas à l'abri des revers de la fortune : Rivers en eſt un exemple bien frappant. Deux fois j'ai vu ſes plantations détruites par les ouragans ; la tempête a ſubmergé deux de ſes vaiſſeaux. Ce n'eſt qu'à force de peines & de ſoins, qu'il a recouvré une partie de ſes biens. Il commençoit à jouir paiſiblement des fruits de ſa louable induſtrie, lorſque la mort lui enleva ſon épouſe. Je recueillis les derniers ſoupirs de cette femme reſpectable, qui ne laiſſa qu'une fille unique encore au berceau ; & cette enfant faiſoit toute la conſolation de ſon malheureux père. Si elle n'étoit plus, que je plaindrois mon ami Rivers ! Nelcour, Sophie, ſi je vous perdois l'un ou l'autre, je ſens tout ce qu'il m'en coûteroit. . . . Vous pleurez, mes enfans ! Ces larmes, qui vous échappent, ſont un tribut que vous payez à ma tendreſſe, & qu'il eſt bien doux pour moi d'avoir mérité. . . . Mais raſſurez-vous, votre mère ne

tardera pas à imprimer ſur tout ce qui nous environne le ſceau de ſa naïve gaîté. Si j'ai ſupporté les peines d'une longue ſéparation, c'eſt afin que vous n'euſſiez aucuns reproches à me faire; j'ai ſuivi les principes de votre ayeul, qui m'a dit cent fois : » Mon fils, je ne connois que deux » claſſes d'hommes eſtimables; ceux qui font du » bien, & ceux qui méritent qu'on leur en faſſe. » Se mettre par ſa faute dans le cas d'avoir beſoin » des autres, c'eſt ſe rendre indigne de leurs bien- » faits ». Graces au Ciel, j'ai réuſſi à vous aſſurer une fortune honnête; & la dot que je deſtine à chacun de vous, ſuffit pour vous laiſſer le choix d'un parti qui vous convienne. Déjà il s'en préſente un pour Sophie, que je crois avantageux....

SOPHIE, *toute tremblante.*

Pour moi? ....

DORIMONT.

Vous le connoiſſez, Sophie; vous l'avez vu dans notre famille : on aſſure qu'il vous conviendra.

Dorimont alloit pourſuivre, lorſqu'André vint le prévenir qu'une perſonne inconnue demandoit à l'entretenir un inſtant. Le vieillard ſortit &

nos deux amans restèrent tête à tête, l'un & l'autre en proie aux plus cruelles réflexions. Ils étoient mornes & silencieux. Le peu de mots échappés à Dorimont sur le parti qui se présentoit pour Sophie, tourmentoit Nelcour d'inquiétudes affreuses. Ce n'étoit point l'embarras de l'horrible situation où se trouvoit son amante, ce n'étoit point le tourment de son sort à venir, ni le remors de l'avoir enlevée qui fermentoit dans son ame; c'étoit le noir démon de la jalousie qui exerçoit sur lui son empire absolu. Il ne voyoit plus comme autrefois, dans la démarche de la fille de Rivers, l'effet de la passion la plus vive, la plus tendre, la plus indomptable; il accusoit sa désertion de démarche insensée, l'abandon qu'elle avoit fait de son père, d'ingratitude, de lâcheté; & l'amour qu'elle lui avoit témoigné à lui-même n'étoit plus à ses yeux qu'un mâsque d'hipocrisie, dont elle avoit couvert les projets d'une conduite criminelle. Elle pleure maintenant, se disoit-il à lui-même, elle pleure parce qu'elle sent bien que j'ai lu dans ses plus secrettes pensées: au reste elle est seule coupable, elle sera seule punie. Moi, que risqué-je? elle a

voulu fuir la maiſon de ſon père; elle a quitté l'Amérique, nous avons fait route ſur le même bâtiment; la pitié m'a intéreſſé en ſa faveur; que ſeroit-elle devenue, ſi je ne l'euſſe recueillie, ſi je ne lui euſſe procuré un azile dans la maiſon de mon père? J'ai quelques reproches à me faire, il eſt vrai; mais c'eſt de ma pitié, de la compaſſion qu'elle m'a inſpiré. J'en vais faire à mon père l'humiliant aveu; il eſt bon: à ma place il ne ſe feroit pas conduit autrement que moi-même. Il pourſuivoit ſur ce ton, & Sophie à qui Dorimont venoit de rappeller le ſouvenir de ſon père, répandoit un torrent de larmes & répétoit les paroles attendriſſantes qu'il avoit proférées au ſujet de Rivers; entr'autres celles-ci : *Il lui reſtoit une fille unique qui faiſoit toute ſa conſolation.* Une fille unique, diſoit-elle; c'eſt de moi dont il a voulu parler; cette fille, elle eſt perdue pour lui: l'un & l'autre nous paſſerons le reſte de nos jours dans les pleurs: *Il lui reſtoit une fille unique?...* Ici ſes ſanglots l'interrompirent, & Nelcour profita de ce moment de ſilence, pour l'accabler des plus cruelles injures. En effet, lui dit-il, d'un air contraint, & voulant affecter tous les dehors de

l'indifférence, en effet, il eût été beaucoup plus ſage de reſter auprès de votre père ; vous vous ſeriez évitée bien des chagrins, & vous m'en auriez épargné beaucoup.

A ces mots Sophie ouvre les yeux, & comme ſi elle ſortoit d'un ſommeil profond : Qu'entens-je, dit-elle, eſt-ce vous, eſt-ce Nelcour qui me tient ce langage ? Ai-je bien entendu ? ... —Je le répète, vous avez commis une imprudence impardonnable. Vous étiez trop jeune pour vous rendre l'arbitre de votre deſtinée : à votre âge on a beſoin d'être dirigé par les conſeils de la prudence : quel autre, mieux que votre père, pouvoit remplir auprès de vous l'ofice d'ami véritable ? Les impreſſions ſur un jeune cœur comme le vôtre ſont vives ; mais elles ſont peu durables : j'en appelle aux ſentimens que vous avez éprouvés pour moi, ou plutôt que vous m'avez témoignés. Je ne vous en veux point : vous m'avez aimé ; vous ne m'aimez plus : je devois m'attendre à ce changement.... Vous m'en voyez tout conſolé : je ne ſuis plus embarraſſé que de votre ſituation ; mais votre nouvelle conquête trouvera ſans doute les moyens de vous dédom-

mager de tout ce que vous avez perdu. Moi, comme je vais devenir un objet de risée, pour tous ceux qui sauront ce que j'ai fait pour vous? Heureux encore, si je n'encours pas l'indignation de mon père & du vôtre. J'entens du bruit, je vous laisse : sans doute, c'est votre nouvel amant qui vient vous renouveller les assurances de sa tendresse & presser le moment de son union; je vous laisse. Content d'avoir exercé vis-à-vis de vous jusqu'à ce jour le rôle de complaisant, vous ne trouverez pas mauvais que je mette fin à toutes mes extravagances.... En me faisant recouvrer mon repos, vous recouvrez vous-même la liberté. Adieu, ma chere Rivers.... Il seroit difficile de dire tout ce qu'éprouva Sophie durant cet odieux entretien. La barbarie des reproches de Nelcour, leur injustice, l'espèce d'ironie outrageante dont il les avoit accompagnés, avoient plongé Sophie dans un état d'anéantissement qui ne peut être comparé qu'à celui d'une personne qui vient d'être frappée de la foudre. A l'instant que Nelcour veut se retirer; elle s'élance de son siége, tombe aux pieds de son amant, & dans sa chûte, le saisit fortement par

ses habits. Nelcour se débat & ne peut se débarrasser ; Sophie ne peut proférer une parole ; mais ses yeux immobiles, attachés sur ceux de son amant, étincèlent de fureur, de dépit & d'amour. Son silence expressif répond à tout ce qu'elle vient d'entendre de la manière la plus éloquente & la plus énergique. Son désordre, tout ce qu'elle paroît souffrir, & surtout ce penchant naturel à nous intéresser à la beauté, alors même qu'elle nous semble criminelle, maîtrisèrent en ce moment toutes les facultés de Nelcour. Un tremblement universel s'empare de tous ses membres ; il veut parler & ne le peut ; ses genoux chancèlent ; il tombe à côté de son amante qu'il arrose des larmes du repentir & de la tendresse. Ils étoient dans cette attitude du désespoir lorsque Dorimont parut conduisant par la main un homme de robe. Durval étoit son nom. Dorimont & lui saisis d'étonnement, à la vue du tableau singulier que produit l'attitude de nos deux amans, restent immobiles. Ceux-ci, qui n'avoient pas prévu qu'on pouvoit les surprendre, rougissent, se regardent & baissent les yeux ; leur embarras est extrême ; la pudeur privant

Sophie des ressources de son imagination, elle cherche inutilement le prétexte dont elle pourroit couvrir son désordre; elle ne fait que balbutier quelques mots qui ne présentent aucun sens. Mais Nelcour moins timide, Nelcour, à qui la réflexion & l'aspect de son rival rend toute sa force & sa première colère, (car Durval étoit ce même homme dont avoit parlé Dorimont., & qu'il destinoit pour époux à sa fille) Nelcour enfin saisit brusquement Sophie par la main, la relève, & sans attendre qu'on l'interroge : : Un homme qui sait le monde, dit-il à mi-voix, en fixant les yeux sur son amante, pour deviner l'espèce d'impression que fait sur elle la vue du robin, choisit mieux son tems. Si vous eussiez fait prévenir mademoiselle, ajoute-t-il, avec un malin sourire, & en s'adressant à Durval, de l'honneur que vous lui faites, sans doute elle se seroit disposée à vous recevoir d'une manière digne de vous. Le robin ne répondit que par une profonde inclination ; il ne savoit que penser de ce qu'il venoit de voir, non plus que du ton dont lui parloit Nelcour, & du silence de Dorimont. Enfin il fait une seconde inclination

tout auſſi profonde que la première, ne dit pas un mot, & ſe retire.

Chemin faiſant, il réfléchiſſoit ſur ce qu'il venoit de voir: c'étoit une énigme dont il ne pouvoit trouver le mot; mais dans tous les cas, ſe diſoit-il à lui-même, ſoit que la chûte de ce frère & de cette ſœur ne doive être attribuée qu'au hazard, ſoit que Nelcour ait voulu retenir Sophie qui chanceloit, & que la robe de celle-ci ayant embarraſſé les jambes de celui-là, il ait été entraîné par terre avec elle, ſoit qu'ils ſe bornaſſent à ſe prodiguer mutuellement les careſſes permiſes entre d'auſſi proches parens, toujours eſt-il vrai que ſans être trop méchant, de pareilles chûtes donnent beaucoup à penſer, & qu'un homme de mon état commettroit la plus grande des folies s'il s'entêtoit à vouloir faire ſa femme d'une jeune perſonne qui conſerve pour ſon frère un attachement auſſi vif; car enfin, ſi cette chûte ne devoit être attribuée qu'au hazard, comme j'en ai eu la penſée, ils ſe ſeroient promptement relevés; ils en auroient i les premiers: point du tout, ils ont paru déconcertés; le viſage de Sophie étoit couvert de ce voile qu'em-

prunte la pudeur en défaut, & son frère portoit dans tous ses traits l'expression de la colère & du dépit. De même s'ils ne faisoient, dans les transports d'une tendresse innocente, que se promettre un attachement éternel, qu'avoient-ils besoin d'une attitude pareille?

Le Robin faisoit toutes ses réflexions, & en même tems ne pouvoit croire qu'il pût s'être rien passé de suspect entre Sophie & Nelcour : non-seulement l'appartement où ils avoient été surpris étoit ouvert de toutes parts; mais ils n'avoient pas même songé à la première des précautions que l'on prend en pareille circonstance, celle d'en défendre l'entrée par d'officieux verrous : ajoutez à cette raison que le simple parquet leur servoit d'arène, tandis qu'il leur eût été facile de se retirer dans l'ombre d'une retraite mystérieuse & commode.

Durval voyoit tout cela, faisoit toutes ces réflexions & n'en persistoit pas moins dans la sage résolution qu'il avoit formée de ne plus s'occuper d'un hymen qui peut-être l'exposeroit dans la suite à des craintes qui, bien ou mal fondées, font toujours chagrinantes.

Dorimont, de son côté, se conduisit avec toute la réserve qu'on doit attendre de la part d'un homme de sens & d'un bon père. D'abord incertain sur ce qu'il devoit dire à ses enfans, il finit par se persuader qu'il étoit de la prudence de ne leur point parler de ce qu'il n'auroit pas du voir; & s'il en conçut quelqu'inquiétude, il eut l'art de la cacher avec soin, convaincu que le premier devoir d'un père est de chercher à gagner la confiance de ses enfans, & de ne rien omettre pour la conserver, une fois qu'il l'a obtenue. Il s'éloigna donc, & les laissa tête-à-tête maîtres de s'expliquer sur le motif de leur désunion.

Sophie, qui avoit eu le tems de recueillir tous ses esprits, de repasser dans sa mémoire tous les reproches dont Nelcour l'avoit accablée, Sophie si tendre, si fidèle & si gratuitement outragée ne dédaigne point d'employer, pour dissiper les fausses allarmes & les chimériques soupçons de son amant, tous les moyens que lui sugérèrent son amour & son innocence. Connoissant le caractère tout à la fois tendre & pétulant de Nelcour, elle ne se servit, pour le vaincre & le ra-

mener à une juste opinion de sa conduite & de ses sentimens, que des armes que lui fournissoit sa douceur naturelle. A peine ils furent seuls, que se précipitant dans ses bras :: Tu t'attens peut-être, lui dit-elle, avec cette émotion intéressante qui peint une ame accablée sous le poids d'une chaîne qu'elle adore, tu t'attens sans doute aux plus justes reproches. Je ne t'en ferai point, Nelcour : je t'aime trop encore pour ne pas t'éviter jusqu'au moindre des maux. Permets-moi de te rappeller seulement ce que j'ai fait pour toi. Si j'ai déserté la maison paternelle, c'est pour toi que je l'ai fait; si je me suis soustraite aux leçons & aux caresses du père le plus tendre & le plus vertueux, c'est pour toi que je l'ai fait; si je lui ai inhumainement refusé mes soins, dans un tems où son âge m'en faisoit une loi sacrée, c'est pour toi que je l'ai fait; si j'ai bravé des préjugés que je devois respecter, c'est pour toi que je l'ai fait; si je me suis enfin prêtée à ce que tu abusasses ton père, c'est encore pour toi que je l'ai fait: c'est pour toi que je passe mes jours dans les larmes, & que j'en verserai jusqu'à mon dernier soupir; mais une carrière mêlée de tant d'inquié-

tude ne peut durer longtems : un jour ſans doute tu me rendras la juſtice que tu ſemble me refuſer en ce moment. Il viendra ce jour où ton eſprit d'intelligence avec ton cœur avouera que jamais on n'aima plus que je ne t'aimai. Oui, Nelcour, ajouta-t-elle avec ce tranſport interprête d'une ame ardente & ſincère, oui, je t'aime, & je n'aimerai jamais que toi. Ce Durval, dont avoit parlé ton père, & que tu viens de recevoir d'une manière ſi peu conforme à ta douceur, à l'honnêteté de ton caractère, je ne l'avois jamais vu, ou du moins ſi le hazard l'avoit offert à mes yeux chez quelques-uns de tes parens, je ne l'avois jamais remarqué. Eh ! que crains-tu donc ? Quand on aime comme toi, n'eſt on pas aſſez ſûr d'être aimé ? Mais, Nelcour, ce Durval, ton père, que vont-ils penſer ? Que diront-ils de cette poſture bizarre que le hazard nous avoit fait prendre ? Parle, de quelle manière Dorimont interprêtera-t-il ?... Ah ! laiſſe-moi, interrompt Nelcour, qui revenu à lui-même pendant ce diſcours ne voyoit plus que ſes torts & l'odieux des ſoupçons qu'il avoit eus, laiſſe-moi ; ne me parle ni de l'imbécile Durval, ni de mon père. Eh ! que

m'importe de quelle façon ils auront interprêté ce qu'ils ont vu ! Que m'importe l'opinion de l'univers entiers ! Que je sois aimé de toi, que j'en aie obtenu le pardon, mérité par mon repentir, par mes sanglots, par l'amertume de la douleur que j'en conserverai longtems, voilà ce qui me suffit, ô ma Sophie, si vous me pardonnez l'instant d'erreur que l'amour a produit.

Ils continuèrent encore quelque tems sur le même ton; mais Sophie ignorant la fourberie employée par son amant pour se dispenser de partir, c'est-à-dire ne sachant point qu'il fût l'auteur de la lettre dont il avoit fait lui-même la lecture devant son père, lui dit du ton le plus affectueux : Il est donc décidé que vous ne partirez point ? La lettre de votre mère a dissipé mes allarmes à ce sujet; mais, Nelcour, elle revient votre mère; elle arrive dans peu : & peut-être accablés de l'indignation de nos parens, serons-nous bientôt séparés pour jamais. —Ecartez, ma Sophie, cette affreuse idée; ma mère ne peut sitôt revenir; le trajet est long; les affaires se font lentement; & moi je vais tout employer auprès des amis de mon père pour le préparer à apprendre

un ſecret dont l'aveu ſera d'abord orageux, mais qui finira par tourner à notre avantage. — Hélas! je ne puis vous diſſimuler les eſpérances que j'avois fondées ſur votre voyage. Je me diſois au milieu de mes peines les plus cruelles : » Il verra » mon père; mon père lui parlera de moi; il trou- » vera ſans doute le moment, non pas d'excuſer » ma faute, mais d'en obtenir le pardon. Mon » père eſt généreux, ajoutois-je; & mes intérêts » ſeront entre les mains de mon amant ». Nelcour, nos malheurs ſont communs. Prévenez votre perte, & je ſerai trop heureuſe.

Sophie ſe retira en diſant ces mots, qu'elle n'avoit pu prononcer ſans r'ouvrir toutes ſes bleſſures. Sa ſituation étoit telle que depuis près d'un an qu'elle avoit quitté l'Amérique, elle paſſoit ſans ceſſe & pour ainſi dire dans le même inſtant de la joie à la triſteſſe, des ris aux larmes, du ſentiment que donne la douce ſatisfaction d'aimer & d'être aimé à celui que fait naître dans une ame encore honnête, le remors d'avoir commis une faute auſſi grave que celle dont Sophie s'étoit rendue coupable.

Nelcour n'étoit guère plus tranquille que ſon

amante. Aux chagrins qu'il éprouvoit d'avoir partagé ſon crime, ou plutôt de l'avoir occaſionné, ſe joignoit celui d'avoir trompé ſon père encore tout récemment par la lettre qu'il avoit ſuppoſée.

Il réfléchiſſoit à tout ce qu'avoit d'affligeant ſa ſituation préſente; lorſqu'André parut, ayant à la main une lettre dont le cachet n'avoit point encore été briſé. Il s'approche, & la remet en tremblant à ſon jeune maitre:: Elle eſt de votre mère celle-ci, lui dit-il d'une voix entrecoupée: Qu'allons-nous apprendre? Tout cela va nous jetter dans un grand embarras: pour moi je n'y tiens plus; jevous en avertis: prenez vos précautions. Et il ſe retire. Nelcour examinant l'empreinte & l'écriture:: André ne s'eſt point trompé: je tremble de l'ouvrir.... Mais peut-être j'y trouverai quelque motif de conſolation pour ma Sophie & pour moi. Il ouvre la lettre, apperçoit la date, pouſſe un cri perçant & tombe évanoui ſur un ſiége. Ce ne fut qu'au bout de trois quarts d'heures qu'ayant recouvré une partie de ſes forces, il fit un nouvel effort ſur lui-même pour reprendre

reprendre la lecture de cette lettre. Elle étoit datée de *Nantes* & contenoit ces mots :

» Nous sommes arrivés ici de ce soir ; nous en » partirons demain avant le jour ; & je passe une » partie de la nuit à vous informer que nous » avons fait le voyage sans aucun accident ; » qu'avant mon départ de l'Amérique, j'ai tout » conclu à votre satisfaction.

» Le long trajet n'a point altéré la santé de » Sophie ; elle nous parle sans cesse de son père ; » elle soupire après l'instant de le connoître & de » l'embrasser.

» Vous reverrez avec nous votre ancien ami » M. Rivers. Désespéré d'avoir perdu sa fille, & » nous ignorons par quel accident, il a vendu » tout ce qu'il possédoit à S. Domingue, & s'est » déterminé à venir passer le reste de ses jours au » sein de l'amitié ; c'est-à-dire avec nous.

» J'embrasse mon fils, vous ne doutez pas, &c.

VALLIER DORIMONT.

» *P. S.* Actuellement que j'y réfléchis, je ne » sais pourquoi je vous ai écrit ; car la poste ne » part d'ici qu'après demain : & il est vraisem» blable que je serai à Paris avant ma lettre ».

Nelcour ferme cette lettre & marche à grands pas ; après plusieurs tours dans l'appartement, il monte à celui de Sophie y fait aussi quelques tours, & ne profère pas une seule parole. Tantôt il regarde à travers les vitres, tantôt il jette sur son amante un regard dont on ne peut définir l'expression. Sophie l'interroge, il s'obstine à ne lui point répondre ; elle le presse, il refuse encore de la satisfaire. Il veut sortir, elle le poursuit : : Nelcour, ô mon ami, vous êtes tourmenté d'une inquiétude nouvelle, & vous persistez à me le taire ! Au nom du ciel, au nom de nos maux passés, de nos malheurs présens, au nom de ta Sophie, ne me refuse pas un bien que tu peux m'accorder. Nelcour est sourd à sa voix ou ne lui répond qu'en précipitant sa fuite.

Il ne m'entend plus, s'écrie-t-elle ! Il me fuit ; les accens de ma voix n'ont plus de charmes pour lui ; ma volonté a perdu tout son empire ; mes foibles attraits sont flétris à ses yeux. J'ai perdu toute ma famille ; il n'est plus de père pour moi ; il me restoit un amant, & cet amant m'abandonne. Me voilà seule, isolée, sans appui ; encore si j'avois celui de la vertu, il me soutiendroit contre

tous les évènemens que le sort me prépare. Elle recommance à verser des pleurs dont la source ne tarira de longtems.

Cependant Nelcour continue ses pas incertains ; ils le portent tantôt d'un côté, tantôt d'un autre ; sans savoir lui même ce qui le dirige, il parcourt tous les appartemens, toutes les chambres de la maison. Le roulement de ses yeux, ses gestes, les mots entrecoupés & dénués de sens qui lui échappent annoncent un affreux délire. Les domestiques s'en apperçoivent, le poursuivent & l'interrogent en vain à leur tour. André plus inquiet, plus tendre & plus coupable que les autres veut l'approcher : : Laisse-moi, lui dit-il, ou crains toute ma fureur ; & en disant ces mots il arrive dans le cabinet de son père. A son aspect, Dorimont est saisi d'effroi : : Mon fils, dans quel état ? ... Qu'est-ce ? ... Qu'avez-vous fait ? .... Le fils tombe aux pieds du vieillard, frappe le parquet de sa tête, embrasse les genoux de son père, se relève & s'en va. Dorimont crie au secours ; on vient ; Nelcour ne s'arrête point ; mais au milieu de l'escalier il se trouve embarrassé par quelques valets qui mon-

tent chargés de malles & de
plus bas il rencontre.... C
touche au dernier moment de
privé de ſentiment.

C'étoit madame Nelcour
M. Rivers, dont l'arrivé
annoncée dans la lettre ir
Madame Nelcour, ſa fill
cours de ce fils malheu
dans l'accident qu'il vi
de la ſurpriſe, d'une
trop délicats. Eux-m
partement de Dorir
grand étonnement.
de la lettre datée d
rien moins qu'à la
de Rivers & de
ſoupçonner la
deviner que ce
fille, & que c
priſe pour êtr

On s'occu
mais déjà o
ſang peu à

mence à se ranimer & les craintes sont dissipées. Dorimont, son épouse, Rivers se prodiguent alors les caresses de la tendre amitié ; charmés de se revoir ; ils s'en donnent, par les plus doux embrassemens, des preuves mutuelles du plaisir qu'ils éprouvent.

Madame Dorimont remarque cependant que son époux ne met pas, dans l'accueil qu'il fait à sa fille, cet abandon intéressant que témoigne ordinairement un père quand après la révolution de plusieurs années, il revoit un enfant chéri ; elle lui en témoigne sa surprise ; & ce qu'elle lui dit à ce sujet commence la découverte d'une intrigue dont on trouve peu d'exemples, même dans les romans les mieux combinés.

Madame DORIMONT.

Eh bien ! mon ami ; & Sophie ?

DORIMONT.

Elle se porte à merville. Comment n'est-elle pas ici ?

Madame DORIMONT.

Vous la voyez.

DORIMONT.

Le bruit qu'on a fait, elle auroit du l'entendre. Qu'on l'appelle.

RIVERS.

C'eſt elle, mon ami, vous ne la reconnoiſſez pas ?

DORIMONT.

Elle eſt charmante votre fille, Rivers; elle eſt charmante. Ma Sophie à moi, eſt bien auſſi. (*Il embraſſe ſa fille, toujours dans l'erreur qu'elle eſt celle de Rivers.*) Vous allez voir votre bonne amie : c'eſt une bonne enfant.

RIVERS.

Que vous êtes heureux, Nelcour ! Hélas ! J'ai éprouvé ces ſentimens comme vous; mais depuis ſix mois je pleure la perte....

Paroît un domeſtique qui vient dire qu'on a cherché Sophie Nelcour de toutes parts, & qu'elle ne ſe trouve point. Cette nouvelle ſemble rendre Nelcour à toute ſon impétuoſité : : elle ne ſe trouve point, s'écrie-t-il ! Il veut ſe relever; mais les forces lui manquent encore. Cependant madame Dorimond demande l'explication de cette énigme. Elle répète à ſon mari, que c'eſt là ſa fille; que Rivers a perdu la ſienne, il y a près d'un an qu'il ignore ce qu'elle eſt devenue.

Il n'en fallut pas davantage pour éclaircir tout le myſtère. Il ſeroit difficile de peindre les divers mouvemens dont fut agité Rivers à cette nouvelle. Il ne ſait s'il s'abandonnera au doux plaiſir d'avoir recouvré une fille adorée, dont la perte avoit fait le malheur de ſes jours, ou bien s'il écoutera le ſentiment de l'indignation qu'a mérité une fille criminelle. Son cœur flotte indécis entre ces divers mouvemens. Il jette un regard d'indignation ſur Nelcour, & le montrant à Dorimont : Le voilà donc ce raviſſeur infâme, auteur de tous mes maux ! & il ſort pour accabler Sophie de tous les reproches qu'elle a mérités.

Dorimont & ſon épouſe déſolés de trouver dans leur fils l'auteur d'un rapt, qui dans tous les tems & chez tous les peuples, a été jugé digne du ſupplice, ne ſavent plus ſi c'eſt un monſtre qu'ils ont ſous les yeux, ou bien leur fils : : Nous n'étions pas faits, diſoient-ils, pour donner le jour à un ſcélérat ; & ils confondoient enſemble leurs pleurs & leurs ſanglots.

Rivers cherchoit vainement ſa fille. Elle les avoit apperçus au moment de leur arrivée à travers une fenêtre, & n'avoit cru pouvoir ſe ſouſ-

traire que par la fuite aux effets du courroux & de l'austère vertu de son père & des parens de Nelcour.

Sophie étoit allée demander l'hospitalité à une vieille femme, mère de la nourrice de Nelcour, & dont elle avoit entendu parler quelque fois chez Dorimont, comme d'une personne qui dans son état obscur n'avoit cessé d'édifier ses voisins par la conduite la plus honnête & les actions les plus charitables. Accueillez-moi, ma mère, lui dit-elle, en l'abordant tout éplorée; accueillez-moi; je suis perdue si vous me refusez un azile. La bonne femme interrogea Sophie sur le motif de son désordre, & Sophie lui raconta l'histoire de ses malheurs. Au reste, ma bonne, lui dit-elle à la fin de son récit, je ne vous ferai point à charge; je travaillerai; dans vos plus vieux jours, vous recevrez de moi quelque consolation: j'ai perdu ma mère, vous n'avez plus de fille, permettez-moi de vous en tenir lieu; & en disant ces mots, elle dépouilla sa parure galante & un peu recherchée pour revêtir des habits grossiers & communs, plus conformes au nouvel état qu'elle vouloit embrasser.

La

La bonne femme se garda bien de paroître se refuser aux propositions de Sophie : bien loin de lui représenter qu'elle ne pouvoit se conformer à sa demande, elle lui peignit les agrémens de la retraite des couleurs les plus propres à la faire chérir : & tout en lui parlant, & pour mieux paroître donner dans ses vues, elle lui prépara un rouet pour filer. Sophie s'assied & se met au travail ; mais accablée de fatigue, elle ne tarda pas de succomber au besoin de quelques instans de repos. Elle s'endort sur sa chaise, & la bonne femme profite de ce moment pour venir faire part à Dorimont de ce qui s'est passé chez elle.

A peine Nelcour a entendu prononcer le nom de Sophie, qu'il prête une oreille plus attentive. Instruit de ce qui est arrivé, il se met en marche, devance de beaucoup toute la maison qui le suit, & pénetre dans ce réduit où Sophie goutoit encore les douceurs d'un repos si nécessaire. Il craint de le troubler ; Sophie sous un vêtement grossier n'a rien perdu de ses charmes, & malgré les séveres réprimandes qu'il vient d'essuyer, Nelcour n'a rien perdu de sa tendresse.

Rivers, Dorimont & son épouse, leur fille, la

bonne vieille, André ne tardèrent pas à paroître. Rivers vole dans les bras de sa fille, & celle-ci ouvre les yeux : : Que vois-je, dit-elle ? Ton père, le meilleur, le plus tendre de tes amis, un ami que jamais tu n'aurois du abandonner.

Sophie tombe aux genoux de son père; Nelcour embrasse ceux de Dorimont; le bon homme André avoue, les larmes aux yeux, qu'il a trempé dans la supercherie; la vieille femme embrasse madame Dorimont; tous les domestiques versent des pleurs d'attendrissement, & Rivers & Dorimont conviennent de ne rentrer chez eux qu'après avoir mené à l'hôtel Nelcour & Sophie.



